rdt @ etelaat.ir

Revue De Téhéran

PREMIER MENSUEL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE

N° 10 CHAHRIVAR 1385 I[e] ANNEE

PRIX 500 TOMANS

SEPTEMBRE 2006

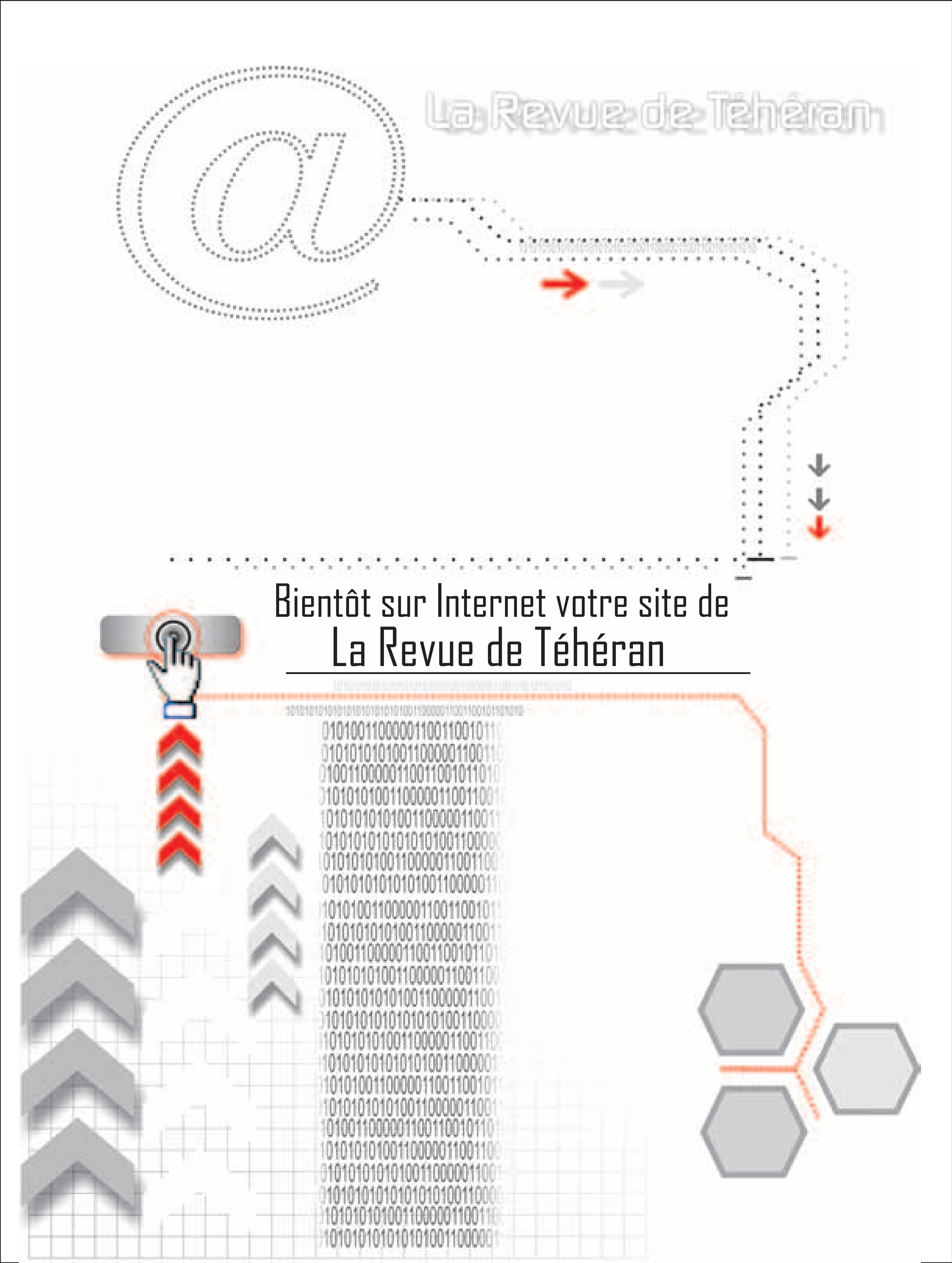
LA REVOLUTION CONSTITUTIONNELLE DE 1906

TREIZE SIECLES D'ART ISLAMIQUE AU LOUVRE

LA MUSIQUE DES COULEURS
ENTRETIEN AVEC KIOUMARS GHOURCHIAN

LETTRE AU DEMINEUR

LE JUCHOIR D'ALAMUT


La Revue de Téhéran
Bientôt sur Internet votre site de
La Revue de Téhéran

Revue de Téhéran

Premier mensuel iranien en langue française
N°10 Chahrivar 1385 - Septembre 2006
Première année
Prix 500 Tomans



Sommaire

Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Directeur & Rédacteur en chef
Mohammad-Javad MOHAMMADI

Directeur adjoint
Rouhollah Hosseini

Rédaction
Esfandiar Esfandi
Amélie Neuve-Eglise
Massoud Ghardashpour
Arefeh Hedjazi
Véronique Dousti

Correction
Béatrice Tréhard

Graphisme et Mise en page
Monireh Borhani
Naz Maryam Malek

Adresse: Etelaat,
Ave. Nafte Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran
Code Postal:1549951199
Tél: 29993615
Fax: 22223404
E-mail: rdt@etelaat.ir

Imprimé par Iran-Tchap

La Révolution Constitutionnelle

Arefeh HEDJAZI



de 1906



Nous fêtons cette année le centenaire de la Révolution Constitutionnelle iranienne.

Comme tant d'autres, cette Révolution commença sous le signe d'une simple prise de position contre l'absolutisme royal mais se termina par l'entrée en vigueur pour la première fois d'une assemblée représentative du peuple et de ses droits. Elle marqua un tournant profond et radical en faisant comprendre à la nation qu'elle peut toujours exiger le respect de ses droits.

Le14 mordad 1285 (1906), l'Iran se réveillait à un nouveau monde. Ce jour-là, le roi Mozaffar-e-din Shah signait l'ordonnance qui allait mettre fin à près de trois millénaires de monarchie absolue et la remplacer par un Etat de droit ou une monarchie constitutionnelle. En effet, le roi ordonnait la mise en place d'un parlement représentatif du peuple qui détiendrait désormais le pouvoir législatif.

Cet ordre était l'aboutissement d'efforts surhumains de la part d'une poignée de révolutionnaires soutenus par le peuple entier et décidés à changer les choses.

Pour la première fois depuis le grand Cyrus, élaborateur de la première constitution écrite du monde, une constitution qui limitait les pouvoirs du roi voyait le jour. Ce dernier devait dès lors compter avec le peuple et ses exigences.

Récit d'une genèse

L'histoire de la révolte qui aboutit à cette ordonnance est l'une des plus belles épopées de l'histoire contemporaine de l'Iran. L'Iran devint ainsi le premier pays musulman à se doter d'une Constitution et d'un parlement légiférant.

Les derniers rayons du Roi Soleil français illuminaient une France plongée dans la misère, bientôt prête pour la Révolution de 1789. Une situation comparable marque la fin du long demi-siècle de règne du roi Qadjar Nasser-e-Din Shah. Pendant ce règne, le peu qui restait à sauver de la situation désastreuse de l'Iran se perd également. C'est le commencement de la fin de la monarchie absolue et bientôt, le grand soulèvement constitutionaliste fait disparaître dans sa tornade la royauté de droit divin.

En effet, les années finales de l'ère nassérienne voient se dégrader de jour en jour la situation sociale, politique, et économique du pays grâce au caractère incapable de ce roi libertin. A sa mort, les choses vont

continuer à empirer.

Son héritier, Mozaffaredin, est un homme faible et maladif, incapable de redresser la situation qui dégénère rapidement. Il est manipulable et commode, faiblesse immédiatement mise à profit par les courtisans qui l'entourent et qui n'attendent que cette occasion pour puiser dans les caisses de l'Etat, toujours vides malgré les emprunts successifs faits par le roi précédent à l'Angleterre. Ces emprunts avaient été faits en échange de l'octroi de monopoles exorbitants au profit des sociétés anglaises. Ceci, ajouté à l'énorme somme d'argent que doit payer l'Iran à sa vieille ennemie la Russie comme réparations de guerre, portent la misère des contribuables, (c'est-à-dire les pauvres puisque les riches ne paient pas d'impôts)à son comble, et ce à tel point que des murmures de protestation commencent à se faire entendre chez les plus démunis, réunis dans chaque région autour des grands chefs religieux.


Eynodolleh

D'autre part, à cette époque, les intellectuels revenus d'Europe commencent à faire connaître aux Iraniens des notions telles que la constitution, la monarchie constitutionnelle, le libéralisme, le scientisme, et l'humanisme. Ces intellectuels seront, avec le clergé, l'un des pôles principaux de la lutte contre la tyrannie, bien qu'ils deviennent très vite les défenseurs les plus acharnés de la royauté et son cortège d'injustices et d'humiliations.



Mozaffar-e-Din Shah est, dans un premier temps, favorable à une légère ouverture démocratique. Il démet donc son chancelier Aminosoltan, homme dur, brutal, et haï par le peuple, et le remplace par Aminodolleh qu'il charge de trouver de l'argent pour ses "cures" en Europe.

Mais ce chancelier s'avéra incapable de persuader les Anglais de concéder un nouveau prêt au gouvernement iranien.

Le roi le chasse donc et redonne cette place à Aminosoltan. Ce dernier fait deux grands emprunts au gouvernement tsariste. En échange du premier prêt, l'Iran promet de restituer tous ses prêts à l'Angleterre et de ne plus contracter de nouveaux prêts sans en demander l'autorisation à la Russie. En outre, en échange du deuxième prêt, Aminosoltan concède trois monopoles aux Russes.

De plus, ces derniers souhaitent ardemment signer un traité avec l'Iran au sujet de la taxe d'importation. Ce traité sera finalement signé en 1902.

Pour garantir leurs prêts, les Russes imposent Nose, un belge pro-russe, à la tête de la douane iranienne. Avec la mainmise des Belges sur la douane iranienne et leur discrimination entre marchands russes et persans, des protestations éclatent.

Malheureusement, la somme entière de ces deux emprunts ne suffit au roi qu'à réaliser trois de ses voyages en Europe entre les années 1900-1907, ceci alors que la situation économique atteint un point extrêmement critique.

Dans ce contexte, le mécontentement général causé par l'emprise belge sur la douane, l'influence grandissante des Russes sur le gouvernement, l'injustice sociale, la pauvreté, l'insécurité, et le problème de la faim qui atteint des proportions telles que le pain devient introuvable, mettent l'Etat dans une situation délicate et périlleuse qu'il est

incapable de bien cerner et les émeutes commencent.

Elles commencent au nom du pain. Dans chaque ville, les protestataires se groupent autour des chefs religieux, à qui ils demandent aide et protection. Le soutien du clergé iranien aux émeutiers est suivi par celui du clergé de Nadjaf. Etant donné la forte influence de la religion en Iran et la puissance réelle du clergé, la cour se voit obligée de prendre compte des protestations.

Cela conduit, en 1903, à la démission d'Aminosoltan, récemment promu au titre honorifique d'Atabak. Le roi nomme Eynodolleh chancelier. Mais le mécontentement ne diminue guère. Conjointement à la formation de groupes clandestins d'opposants, surtout à Téhéran et à Tabriz, des tracts en langue persane, publiés pour la plupart par des opposants exilés à l'étranger, sont distribués inlassablement.

Au même moment, la défaite de la grande Russie tsariste face au Japon, petit pays oriental gouverné par une monarchie constitutionnelle, et les premiers remous de la Révolution socialiste qui allait secouer la Russie quelques temps plus tard, donnent un regain de courage aux opposants.

Alors que le gouvernement essaie de calmer les esprits, deux événements se produisent et mettent, cette fois de façon définitive, le feu aux poudres.

Nose le Belge s'attife d'un costume de religieux à l'occasion d'une fête. Une photographie de lui ainsi accoutré circule alors de main en main. L'insulte est claire et l'offense intolérable.

A peu près au même moment, deux commerçants d'âge respectable sont frappés à coup de bâton en public au motif d'avoir vendu le sucre trop cher. Ces deux commerçants présentent la guerre russo-japonaise comme étant la cause de l'augmentation du prix du sucre, ce qui est tout à fait exact. Ce geste brutal de Eynodolleh, le chancelier, déclenche un ouragan de protestations. L'entêtement du chancelier devant ces contestations conduit le clergé à quitter Téhéran en signe de protestation, pour gagner le saint tombeau de Shah Abdolazim. C'est le premier départ volontaire du clergé.

A Shah Abdolazim, le gouvernement est ouvertement critiqué pour la première fois et l'on parle, du haut de la chaire, de l'injustice du roi et des droits du peuple.

La nation fait alors pression sur le gouvernement pour obtenir le retour du clergé à Téhéran. Les religieux, de leur côté, exigent la création d'un "palais de justice" et la démission du Belge Nose et de Eynodolleh. Sous la pression populaire, le roi est forcé d'accéder aux demandes du clergé qui consent à réintégrer Téhéran. Mais par la suite, la brutalité et la violence des agents gouvernementaux et l'indifférence du régime envers les doléances populaires ne font qu'augmenter les protestations. Protestations que le roi décide de faire taire à tout prix.

Ainsi, le rassemblement revendicatif du peuple à la grande mosquée de Téhéran est attaqué par l'armée qui agit avec sa violence coutumière. Le bilan de cette journée est lourd.

En réponse, les grands théologiens quittent la capitale et s'exilent volontairement à la sainte ville de Qom. D'autres, pro-occidentaux et craignant pour leur vie, se réfugient à l'ambassade d'Angleterre. Ils y resteront un mois en signe de protestation. Ce geste, c'est-à-dire se mettre à l'abri dans l'ambassade d'un pays qui a de grands intérêts stratégiques en Iran et qui ne recule devant aucune traîtrise pour les sauvegarder, est l'un des plus humiliants épisodes de cette rébellion. Il laisse une empreinte durable dans l'histoire contemporaine de l'Iran.

Les réfugiés de l'ambassade parlaient d'abord de la Sharia d'Ahmad et de la Sunna de Mohammad mais progressivement, ces slogans changent pour être remplacés par des idéaux

occidentaux, peu compatibles avec la culture persane. Cette halte d'un mois des opposants auprès des Anglais offrira à ces derniers l'occasion d'agir en profondeur sur l'opposition pro-occidentale et, ainsi, de conduire la révolte de manière à ne pas mettre en danger l'influence britannique en Iran. C'est dans l'ambassade anglaise que l'idée d'une constitution est pour la première fois évoquée. Jusqu'alors, on ne demandait que la création d'un palais de justice.



A droite, Seyed Jamal-e-din Vaez

A l'époque, très peu saisissaient le sens d'une monarchie constitutionnelle et des dix mille réfugiés à l'ambassade britannique, seuls dix étaient vraiment partisans de l'élaboration d'une constitution et savaient exactement ce qu'ils voulaient.

Ce deuxième départ des opposants est célèbre sous le titre de " grand départ" par opposition au premier que l'on nomme le " petit départ".

Avec l'aggravation des émeutes, les deux départs des opposants en signe de protestation, l'exigence du peuple concernant la démission d'Eynodolleh, et pour la première fois l'idée d'une assemblée nationale qui représenterait le peuple, le roi est obligé de démettre son chancelier et d'annoncer son accord avec l'instauration d'un parlement national.

Les réfugiés à l'embassade d'Angleterre



Après l'élaboration du statut des élections et sa signature par le roi, l'élection des parlementaires a lieu au mois de shahrivar 1285 (1906) et la première assemblée nationale iranienne se rassembla en octobre de la même année. Elle désigne un comité pour la préparation d'un projet de constitution. Le comité élabore rapidement une constitution dont la version définitive est signée par le roi, gravement malade, qui meurt quelques jours plus tard.

Le règne de Mohammad Ali Shah

A la mort de son père, Mohammad Ali est proclamé roi. Il a l'intention de mettre rapidement fin à ce qu'il estime être un empiètement tragique sur sa royauté divine. Comme il est pro-russe, c'est à la Russie tsariste qu'il demande de l'aide pour réprimer l'opposition. Mais en réalité, il n'a pas besoin de se salir les mains. Les divergences et les désaccords apparaissent immédiatement au sein des diverses fractions parlementaires et chaque groupement dévoile ses buts pro ou anti monarchique et colonialiste.

La fraction la plus importante du parlement est formée par les nobles pseudo intellectuels qui ne souhaitent ni perdre leurs pouvoirs ancestraux ni la protection des Européens. Ils s'en prennent donc violemment à leur compagnon de lutte, le clergé et les religieux. Certains de leurs nouveaux journaux attaquent la religion et ses sacrements, d'autres ridiculisent la culture persane.

Pour tenir tête à ces agressions violentes et injustifiées, l'autre aile de l'opposition, c'est-à-dire le clergé avec à sa tête Sheikh Fazlollah Nouri, critique vertement les pro-occidentaux qui ne tiennent pas compte de l'idéal de la révolution qui est non seulement de dire non à la monarchie absolue, mais aussi de garantir le pays contre l'influence désastreuse des puissances coloniales. Comme la critique ne donne pas de résultat, les religieux regagnent de nouveau le tombeau de Shah Abdol Azim. Ils demandent une constitution conforme aux règles de la Charia.

Cet exil volontaire effraie la cour qui donne suite à cette demande. Un complément est élaboré et signé par le roi. D'après ce texte, cinq savants théologiens doivent vérifier la conformité des projets de loi avec la Sharia.

Cet ajout fut élaboré grâce au courage

et à l'obstination de grands religieux tels que Sheikh Fazlollah Nouri, qui paya de son sang cette fermeté. En effet, il fut exécuté quelques mois plus tard, après un simulacre de jugement, comme ennemi de la Révolution Constitutionnelle qui n'aurait pourtant pas eu lieu sans lui.

Pendant ce temps, Mohammad Ali Shah, ulcéré par l'impudence de ceux qui osent parler des droits du peuple, cherche une occasion de croiser le fer avec les parlementaires pour pouvoir les écraser à l'aide des Russes. La tentative d'assassinat perpétrée par un inconnu sur le roi, tentative conçue sur ordre du roi lui-même d'après les historiens, offre à Mohammad Ali Shah le prétexte dont il avait besoin.

Le deux tir 1287 (1908), sur proposition du colonel Liakhov, commandant russe des cosaques, il donne l'ordre d'ouvrir le feu sur l'Assemblée Nationale.

En apparence, le roi vainc les constitutionalistes, mais l'irréductible désapprobation et la protestation officielle du clergé, puis, en conséquence, les révoltes de Tabriz et de Tonekabon menées sous le commandement des deux grands chefs Bagher Khan et Sattar Khan qui atteignent Téhéran et obligent la cour à se réfugier à l'ambassade russe, conduit de force Mohammad Ali Shah à abdiquer et à quitter définitivement l'Iran pour la Russie. Son fils, Ahmad, âgé de douze ans, est proclamé roi. Après cela, le déclin de la Révolution Constitutionnelle commence. La présence des forces russes au nord et anglaises au sud, ainsi que leurs interventions incessantes dans les affaires du pays affaiblissent considérablement le pouvoir central.

La confiance déplacée que les révolutionnaires montreront envers des gens comme Eynodolleh, la réapparition spontanée des courtisans, des nobliaux, et des grands propriétaires terriens avides d'argent et de pouvoir, la Première Guerre Mondiale qui vient de s'engager, les grandes famines, l'incapacité du gouvernement à garantir la sécurité, à garantir les besoins minimum du peuple, et le mécontentement grandissant de la nation fournissent les éléments ayant favorisé la montée au pouvoir de la dynastie Pahlavi, quelques dix ans plus tard.

Les tenants d'une révolution

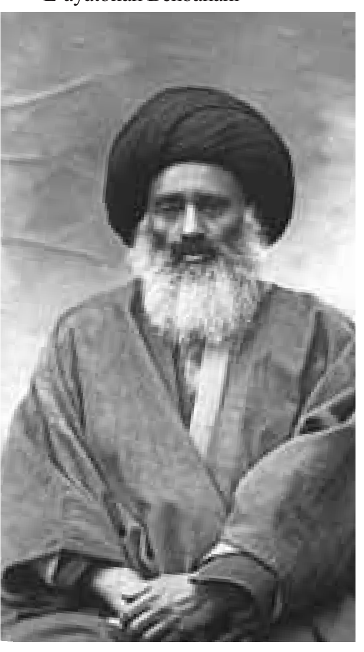
Il est loisible d'examiner la Révolution Constitutionnelle sous des angles culturel, politique et économique. A l'époque, grâce aux efforts conjugués du clergé et des intellectuels de retour d'Europe, les Iraniens commencent à faire connaissance avec des cultures venues d'ailleurs et les nouvelles idées politiques européennes. La publication des journaux et surtout des journaux clandestins qui blâment le pouvoir, font découvrir une liberté inconnue mais à portée de main aux Iraniens, écrasés depuis des millénaires sous diverses tyrannies. Ils apprennent le sens de notions telles que parlement, assemblée populaire, constitution et liberté et deviennent capables d'être critique envers le gouvernement. D'autre part, les religieux, parmi lesquels ont peut nommer le grand Mirza Naini, s'appuient sur les textes théologiques pour mettre en doute la légalité des actes royaux, refuser l'injustice des Qadjars et les influences étrangères et mettre en doute la légalité des actes royaux. Ils poussent la nation à se révolter contre l'arbitraire. L'immigration de nombre d'Iraniens vers d'autres pays est également une porte ouverte sur la modernité.

Le mécontentement général suscité par le désordre, l'incapacité des rois qadjars et de leurs ministres, la corruption intolérable qui règne à la cour, l'archaïque système politique en vigueur, l'influence paralysante des puissances étrangères sur les gouvernements successifs, et la faiblesse consentante qui caractérise les

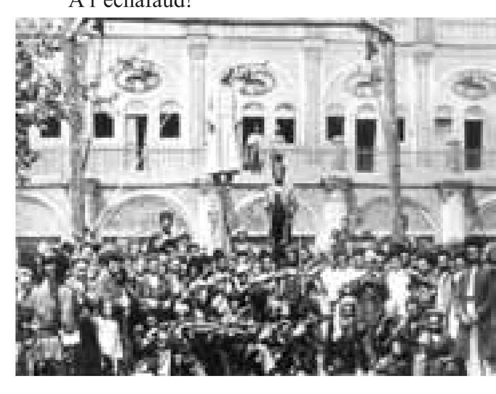


Tout le monde participe à la révolte

L'ayatollah Behbahani



Détracteur de la Révolution: "A l'échafaud!"





Les Cosaques de Liakhov

rois qadjars face à cette hégémonie grandissante ne fait qu'intensifier l'indignation nationale. Cette situation porte à son comble la méfiance du peuple envers le roi et les Qadjars.

D'autre part, les contrats quasi coloniaux passés entre l'Iran et les pays occidentaux tels que les contrats de Golestân et de Torkamantchay, imposés à l'Iran par la Russie à la suite des humiliantes défaites iraniennes face aux Russes, les concessions économiques faites à l'Angleterre, et la méprisable loi de la Capitulation imposée par cette dernière à l'Iran, sème la haine des colonisateurs dans le cœur des Iraniens, écœurés par la veulerie de leurs politiciens.

On achète les gouverneurs corrompus et aucune autorité judiciaire n'existe pour mettre fin aux exactions des agents de ces gouverneurs. Parfois, la terreur des agents pousse les habitants d'une région à abandonner leurs terres pour se réfugier ailleurs.

La victoire obtenue peu de temps auparavant par le clergé au moment de l'Affaire du Tabac, l'accablante injustice régnante illustrée par la corruption, l'extorsion et l'absence de système judiciaire, les nouvelles idées concernant l'Etat de droit, la monarchie constitutionnelle, le droit des peuples, la notion de nation, de liberté individuelle et de limitations du pouvoir de l'Etat, et la défaite de la Russie tsariste face au Japon, sont les principales causes politiques de la Révolution Constitutionnelle.

Parmi les causes économiques on peut nommer:

La crise économique qui suit les guerres irano russes.

L'abandon des territoires du nord-ouest aux Russes suite aux traités de Golestân et de Torkamantchaye.

La concession de monopoles spéciaux aux étrangers qui leur permet une mainmise totale sur l'économie iranienne.

L'importation massive de produits étrangers qui provoquent la faillite des industries nationales traditionnelles, comme par exemple l'industrie du textile qui succomba à l'inondation du marché par les produits anglais.

L'absence de soutien gouvernemental à l'économie nationale.

La faiblesse de l'agriculture causée par le mauvais état des routes, les difficultés d'échange, et la baisse du prix des produits agricoles.

L'encouragement des Anglais pour la production d'opium en lieu et place de produits agricoles.

Les famines successives qui prennent chaque fois de nombreuses vies humaines. La plus terrible de ces famines sévit en 1871 et cause la mort de plusieurs centaines de milliers de personnes.

Le problème du pain qui apparaît à la fin du règne de Nasser-e-Din Shah et continue pendant le règne de Mozaffar-e-Din Shah.

La dévaluation de la monnaie en cours en raison de la faiblesse du pouvoir central et de la baisse mondiale du prix des métaux précieux.

La baisse de la valeur des produits bruts iraniens.

Pour contrer ces problèmes, l'Etat augmente les impôts, se met à vendre les charges publiques au prix fort, et offre des monopoles aux étrangers en échange

Au milieu, Bagher-Khan et Sattar-Khan



d'emprunts aux banques étrangères.

Cet état de choses et le fait que tout l'argent ainsi procuré servait aux dépenses de cour et aux coûteux voyages des rois déclenchait la colère du peuple, qui se voyait ainsi dépossédé de ses droits les plus élémentaires.

Les deux plus importants mouvements d'opposition sont celui des intellectuels occidentalisés et celui du clergé chiite et savant.

Le clergé

Du fait de la religiosité de la nation iranienne et du profond lien qui existe entre elle et le clergé chiite qui a eu depuis toujours un rôle de guide et de soutien envers les plus déshérités, ce clergé possède un pouvoir immense dont il se servira à l'occasion de cette lutte.

A partir de l'époque safavide, avec l'instauration du chiisme comme religion officielle, le clergé, la plus importante des institutions populaires, se présente comme le plus puissant des groupements non étatiques.

La règle qui exige que chaque chiite suive un savant religieux crée des liens extrêmement durables entre les religieux et le peuple. Même le roi, qui tient sa royauté de l'Islam, n'est que l'un des nombreux adeptes d'un chef religieux et a l'obligation de respecter les règles prescrites par ce dernier.

L'émergence du clergé en tant que levier de pression politique dans l'histoire contemporaine date du début du 19ème siècle. (Le meurtre de Gribaidov et les guerres russo-iraniennes)

Le pouvoir religieux offre un abri séculier au peuple contre les exactions de l'Etat et la puissance du clergé provient essentiellement de la place d'honneur qu'il occupe auprès des gens.

L'accroissement du nombre des savants théologiens et la croissance rapide des centres d'études théologiques et religieuses aident également l'institution religieuse iranienne à prétendre à ce pouvoir inaliénable.

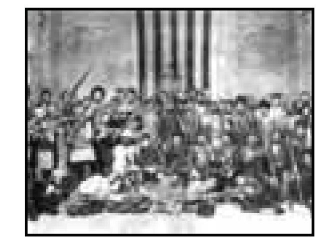
Parmi les grands savants qui luttèrent contre la tyrannie royale pendant la Révolution Culturelle, on peut nommer Mirza Naini.

Après la victoire russe et l'apparition de nouveaux slogans pro-étrangers parmi les constitutionnalistes, certains des religieux prirent leur distance avec les constituants. Le plus important d'entre eux est Sheykh Fazlollah Nouri, l'un des grands chefs de ce mouvement avant sa déviance. Sa mort fut pleurée par tous ceux qui espéraient vraiment un changement politique favorable au pays et non aux étrangers.

Quelques temps après, l'assassinat par les pro-étrangers du grand savant combatif l'ayatollah Behbahani porta un autre coup au clergé et ainsi la Révolution, vidée de son vrai sens, tomba aux mains des intellectuels occidentalisés.

L'aide intellectuelle

La pseudo intelligentsia naît en Iran au début du 19ème siècle parmi les riches couches sociales affiliées à la cour. La première vague de l'intellectualisme persan est formée d'Iraniens ayant été envoyés en Europe pour y faire des études. Sur place, ils découvrent ce continent prospère avec étonnement. Ils voient une Europe













Les Fedayins de
la Révolution



Shoja Nezam et
ses cavaliers



en pleine expansion culturelle, géographique, politique et économique. C'est l'apogée du mercantilisme libéral et de l'impérialisme territorial de l'Europe, ainsi que l'âge d'or de la civilisation occidentale. Sans davantage analyser les profondes métamorphoses qu'a subi l'Occident depuis la Renaissance et les courageux sacrifices que les Européens ont consenti au progrès, ces Iraniens, qui ne pouvaient pas se faire une idée exacte des fondements de la civilisation occidentale, ne s'intéressent qu'aux résultats. Bien naturellement, ils leur vient le désir de s'éloigner de la culture traditionnelle iranienne, qu'ils estiment dès lors dépassée et archaïque, pour se contenter de s'imprégner en surface du peu qu'ils voyaient et essaient d'imiter les comportements européens. Ils estiment que la seule chose qui permettrait à l'Iran de sortir de sa paralysie millénaire serait de tendre la main vers l'Europe qui viendrait, bien entendu à bras ouverts, à son aide.

Parmi ces intellectuels, on peut nommer Akhoondzadeh. C'est l'un des premiers intellectuels à critiquer la société iranienne et à présenter de nouvelles conceptions sociales pour un changement politico culturel. Il était naturalisé russe et n'hésitait pas à dénigrer les traditions et la religion de l'Iran. Le coté anti-religieux de sa pensée l'empêcha d'avoir beaucoup de lecteurs malgré sa plume assez policée.

Mirza Malek Khan Nazemodolleh est un autre de ces intellectuels de l'époque nassérienne qui proposa des solutions au roi Nasser-e-din pour une refonte du système politique et de l'économie du pays. Il fut ministre plénipotentiaire de l'Iran en Angleterre et l'artisan de l'injuste traité de Reuter. Il acheta le monopole de la loterie nationale au roi, et en raison de l'interdiction religieuse qui frappa ce monopole, il le revendit à un anglais puis fut démis de sa fonction et jugé pour escroquerie. Il publiait le journal"La Loi" et proposait une lexicologie des termes à la mode de l'époque comme la légalité juridique, les droits du peuple, l'opposition à l'absolutisme, etc. Il estimait que pour sauver l'Iran, il fallait inviter les compagnies étrangères et les payer au prix fort pour qu'elles consentent à travailler dans un pays aussi arriéré. Après sa démission forcée, il se mis à critiquer l'Etat mais se tut très vite en échange de copieux pots-de-vin.

Sepahsalar est également l'un des hommes politiques et intellectuels de l'ère de Nasser-e-Din Shah. Il fut de longues années durant ambassadeur d'Iran, notamment en Turquie ottomane, et le roi le nomma chancelier pendant la crise de famine de Shakoor. C'est lui qui contracta finalement le traité de Reuter. Sa plus grande faiblesse était la confiance irraisonnée qu'il éprouvait envers les Anglais.

Les intellectuels essayèrent sans succès de modeler la société persane sur des clichés européens. Leur indifférence envers la culture traditionnelle, leur incapacité à se faire une place durable au sein de la société iranienne, leur ironie déplacée envers tout ce qui était religion,

et l'analphabétisme qui frôlait les 95% lia les mains de ces intellectuels et ils ne purent guère agir en politique de façon indépendante. Cela les obligea à s'unir avec l'une des deux grandes puissances intérieures, c'est-à-dire avec le clergé ou la cour.

L'échec de la Révolution Constitutionnelle

Malgré tous les sacrifices qu'elle nécessita, cette Révolution échoue.

Les raisons de cet échec sont multiples mais on peut les situer dans deux catégories de facteurs intérieurs et extérieurs au pays.

L'alliance russo-anglaise contre l'ennemi commun, l'Allemagne, le partage de la Perse par le traité de 1907, et l'occupation de l'Iran par les acteurs du conflit mondial sont quelques uns des facteurs extérieurs qui provoquèrent l'échec de cette révolte.

L'attaque de l'Assemblée Nationale par les cosaques russes, l'occupation et son cortège de crimes de la part des Russes au nord et des Anglais au sud, le déclenchement de la Première Guerre Mondiale, les famines successives, la faim, la maladie et la mort eurent également comme résultat la perte d'intérêt du peuple envers une quelconque révolte constitutionaliste. Certains considéraient même la Révolution comme l'origine principale de leurs maux.

Parmi les facteurs internes d'échec, on peut faire allusion au désaccord profond qui existait dès le départ entre les deux factions qui luttaient. Le constitutionalisme n'était pas un mouvement soutenu et voulu par une fraction particulière de la nation. Tout le monde participa à cette révolte et ces groupes divergents, au lieu de s'unir dans la lutte contre l'ennemi commun, gaspillèrent leur talent en escarmouches internes, fausses accusations, assassinats, agressions verbales et physiques, etc. Et pendant ce temps, l'absolutisme régnait comme jamais.

L'ensemble de ces facteurs désespérèrent le peuple et le clergé d'une quelconque victoire effective. Ainsi, le clergé, découragé et sans espoir, quitta la scène politique en laissant le champ libre aux défenseurs du système monarchique et aux profiteurs en tous genres.

Malgré tout, la révolte ne connut pas une défaite totale et eut quand même de nombreux résultats positifs:

Des notions comme celles de constitution, assemblée représentative nationale et libre, élections, séparation des pouvoirs et limitation des pouvoirs royaux entrèrent, grâce à cette rébellion, dans la culture politique du pays de façon définitive et même si la première assemblée connut un destin funeste, ces notions furent préservées avec force dans les pires tourments politiques iraniens. Dans les années qui suivirent, des membres de l'opposition ayant été élu au parlement purent, grâce à elles, apporter des changements politiques durables et bénéfiques.

Les précieux enseignements de cette Révolte ne furent pas perdus et les révolutionnaires s'en servirent à l'occasion de la Révolution islamique, quelques neuf décennies plus tard. D'une part, on réussit à éliminer l'option monarchique en tant que système politique et à protéger le pays contre la mainmise néo-coloniale.

D'autre part, le clergé, encore une fois au centre de la lutte contre l'arbitraire, sut cette fois prémunir la Révolution des influences venues d'ailleurs.



Au milieu,
Mohammad Ali Shah
et son fils Ahmad Shah



La Révolution Constitutionnelle iranienne :
dans le sillage des idéaux de 1789 ?

Amélie Neuve-Eglise

Au-delà des pressions de la rue et des événements de l'Histoire immédiate, une révolution est aussi le fruit d'un processus de maturation de certaines idées sur une période plus longue qui, bien que leur effet soit moins visible et observable, n'en ont pas moins une influence décisive lors de tout changement politique et social. Elle ne naît pas uniquement non plus de causes internes, qu'elles soient politiques, économiques, ou sociales, mais demeure souvent étroitement liée à des facteurs externes, qu'ils soient géopolitiques ou qu'ils se situent davantage au niveau des idées et de leur propagation au-delà des frontières. Cette supposition se vérifie largement en ce qui concerne la Révolution Constitutionnelle iranienne de 1906, qui fut en partie l'aboutissement d'un lent et profond enracinement des idéaux de la Révolution Française dans les mentalités de certaines classes bourgeoises et intellectuelles de l'époque. Ainsi, sans nier l'importance des causes internes ayant abouti à la rédaction d'une nouvelle constitution, la diffusion et l'influence de ces idées venues d'Occident doivent être prises en compte si l'on veut parvenir à saisir certaines racines de ce phénomène historique. En outre, si l'on ne peut évidemment pas établir de relation causale directe entre la Révolution de 1789 et la Révolution Constitutionnelle de 1906, on peut néanmoins affirmer que la première, de par l'influence qu'elle a eu sur les imaginaires et les mentalités, a constitué un terreau favorable à l'émergence de tout un mouvement intellectuel " constitutionnaliste ".

Les premiers fondements philosophiques

Cependant, quelle est la principale signification de ce concept de " révolution constitutionnelle " et quel rapport a-t-il avec la Révolution Française? Un régime ou système politique est constitutionnel lorsque son pouvoir est limité juridiquement par une charte ou des textes



fondamentaux s'imposant à lui, souvent appelés "constitution ". Ce texte fondamental garantit les bases d'un Etat de droit, en ce sens que le droit prime désormais sur l'arbitraire du pouvoir et que le souverain se doit de le respecter. Il s'oppose donc à un pouvoir absolu, non limité. En outre, la création de cet Etat de droit va de pair avec un changement du statut de l'homme gouverné qui passe de sujet soumis à la volonté du souverain au statut de citoyen pourvu de droits. Cette conception ouvre alors la voie à une véritable révolution quant à la façon d'envisager les rapports du pouvoir et des membres de la société qu'il gouverne : tel que le stipule la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen de 1789, ces derniers ne sont désormais plus définis par l' " Ordre " au sein duquel ils sont nés, mais deviennent des citoyens égaux en droit et en devoirs, et ceci indépendamment de leur nationalité, race, ou religion. Elle fournit ainsi les bases théoriques d'un Etat tolérant et ouvert à la diversité. Les fondements philosophiques de ce type de système politique ont été élaborés en France, notamment par certains grands philosophes des Lumières tels que Montesquieu, Voltaire, ou encore Rousseau. Dans une de ses œuvres majeures traitant des principes fondateurs de l'Etat et de la politique intitulée *Du Contrat Social* (1762), ce dernier justifie la présence d'une convention ou d'un "contrat " fondamental permettant de légitimer le pouvoir politique en autorisant au peuple, qu'il appelle la " volonté générale", d'exercer sa souveraineté. Il considère ainsi ce contrat comme une des meilleures façons de concilier les exigences liées à toute vie en société avec le respect des libertés individuelles. Ces philosophes ont posé les bases philosophiques et théoriques de la future Révolution de 1789, qui n'ont pas été sans avoir d'incidence dans l'Iran du XIXe siècle.

L'impact des idéaux de la Révolution

Française en Iran ne fut pas immédiat et aussi important qu'il a pu l'être dans certains pays européens où les Histoires nationales étaient plus étroitement imbriquées. Au départ, elle retentit davantage comme une sorte d'écho plus ou moins lointain et n'eut qu'une influence au niveau des imaginaires et des représentations. En effet, les historiens ne situent le développement réel des idéaux de la Révolution Française en Iran qu'à partir de la seconde moitié du XIXe siècle, et ce notamment par l'intermédiaire de pays comme la Turquie ou encore l'Inde et la Russie qui ont facilité la circulation de ces nouvelles idées. Les décennies précédant la Révolution Constitutionnelle ont donc été les témoins de la création de nombreux cercles d'intellectuels opposant les principes de 1789 à la monarchie Qajare. De fait, sans vouloir se risquer à une analyse comparative qui risquerait de masquer la grande disparité des cultures et contextes de la Révolution de 1789 et celle de 1906, certains rapprochements peuvent néanmoins être établis : dans les deux cas, on retrouve l'existence d'une monarchie absolue peu respectueuse du droit et des liberté de ses " sujets " et ayant pour conséquence l'émergence d'un mouvement de contestation croissant.



Des conditions économiques peu favorables ont aussi, dans les deux cas, contribué à amplifier le mécontentement latent. En outre, la création d'une monarchie constitutionnelle est l'une des premières revendications formulées par les révolutionnaires de 1789 - avant la proclamation de la République - ainsi que par ceux de 1906.

La propagation des valeurs de la Révolution Française en Iran

Les idéaux de 1789 ont notamment été diffusés grâce à l'essor de la presse ainsi que par l'intermédiaire de nombreuses associations et loges maçonniques inspirées des loges occidentales (comme par exemple le Grand Orient de France), loges elles-mêmes imprégnées des idéaux de la Révolution. Le dynamisme de loges telles que *Bidâriye Irân* (" Réveil de l'Iran ") ou encore de ligues telles que *Majmâ-e-âdamiyat* (" Ligue de l'humanité "), première ligue iranienne fondée en 1886 par Adamyat, en sont des exemples patents. Des personnages illustres firent d'ailleurs partie de cette dernière, tels que le Docteur Hakim-ol-Molk. Rassemblant essentiellement des intellectuels et certaines grandes personnalités du monde politique et académique, ces loges, ligues, et cercles se firent le chantre de la défense du " progrès " et du " modernisme " ou encore des idées de " démocratie " et de " représentation " au sein de la société de l'époque. On peut également évoquer le rôle direct joué par certaines de ces loges dans la diffusion de ces concepts : un des exemple les plus saillants est celui de la loge " la Clémente amitié " qui, au début de la seconde moitié du XIXe siècle, initia à ses idéaux et valeurs plusieurs hautes figures de la diplomatie iranienne. De plus, l'émigration d'une élite iranienne aisée en France - pour y effectuer des études ou pour des raisons politico-économiques - contribue à la création d'une élite occidentalisée et acquise aux idées de la démocratie libérale. Ainsi, durant la dynastie Qajare, toute une frange de la population se lance dans de nombreux - et parfois tumultueux - débats concernant la nature du " meilleur " régime politique possible, et contribue ainsi à développer une certaine culture de contestation du régime en place. Cependant, au sein de ces cercles et associations, les courants idéologiques sont multiples : alors que certains prônent l'adoption sans réserve du modèle occidental, d'autres sont davantage partisans d'une " ligne médiane " en cherchant à accomoder ces influences avec les préceptes de la loi islamique. D'autres encore défendent l'idée d'un régime fondé sur le droit mais prônent la sauvegarde des structures sociales traditionnelles face à un individualisme qu'ils considèrent comme destructeur. Il faut ainsi garder à l'esprit que pour beaucoup à cette époque, l'adoption des idéaux de la Révolution est indissociable des valeurs occidentales qu'ils comprennent. Cette adoption éventuelle posait donc avec force la problématique d'une occidentalisation très loin d'être souhaitée par tous et parfois perçue comme un véritable danger ouvrant la porte à une influence accrue des puissances coloniales européennes en



Ebrahim Hakimol-Molk Hakimi

Iran. Quoi qu'il en soit, ces mouvements intellectuels ont contribué à créer une véritable culture politique au sein de l'intelligentsia de l'époque et ont participé à un éveil des consciences concernant la nature du régime et la présence de possibles alternatives.

Une armature constitutionnelle et juridique d'inspiration européenne

Si l'influence au niveau des idées fut importante, la forme et le contenu même de la Constitution promulguée en 1906 fut largement inspirée de la Constitution française et surtout de la Constitution belge du XIXe siècle. Ainsi, le régime de monarchie constitutionnelle de ce pays était proche du système politique recherché à l'époque en Iran. Composée de 107 articles, la Constitution de 1906 est ainsi, dans son écrasante majorité, une quasi-traduction de la Constitution belge adoptée en 1831 puis modifiée par la suite en 1893. Elle insiste sur le droit du peuple à être représenté et à voir ses intérêts défendus au sein d'un parlement (en persan, le *Majlis*). Elle dispose également que le pouvoir émane désormais de la nation ; pouvoir exercé grâce au droit de vote à bulletin secret pour les hommes âgés de plus de 25 ans. En outre, l'Iran étant un pays dans lequel cohabitent de nombreuses religions et ethnies, la nouvelle constitution va même jusqu'à réserver des sièges pour les minorités religieuses reconnues[1]. Cependant, le concept de " nation " n'a encore à l'époque qu'une portée très limitée : les femmes ne peuvent participer à la vie politique et, bien souvent, la part des notables et des classes aisées votant aux élections est bien supérieure à celle du peuple dans son ensemble. De même, la part des notables au sein du *Majlis* est logiquement écrasante : l'établissement d'un système réellement représentatif ne peut se faire que sur le long terme, ce dernier devant avoir pour substrat une population alphabétisée et ayant reçu un minimum d'éducation politique. Ce n'était évidemment pas le cas à l'époque où le fossé entre la capitale et le reste du pays, mais aussi entre les classes aisées et paysannes restait béant dans les domaines économique, social, éducatif, et culturel.

Par la suite, l'élaboration de différentes législations au cours du XXe siècle a été fortement influencée par les codes Napoléoniens, et ce notamment en ce qui concerne le droit civil, pénal, commercial,

---

1.C'est-à-dire " les gens du livre " (*Ahl al kitab*) qui sont respectivement les zoroastriens, les juifs, et les chrétiens (l'Iran étant un pays majoritairement chiite, il faut également compter la minorité sunnite).

2.En France, la séparation de l'Eglise et de l'Etat ne sera réalisée qu'en 1905, soit plus d'un siècle après la Révolution de 1789.

ainsi que le droit de la famille. Les emprunts vont même parfois au-delà de l'appareil politico-juridique puisque durant ces premières décennies, les tenues vestimentaires occidentales sont de plus en plus adoptées et acceptées au sein des institutions officielles.

Un compromis nécessaire

Toutefois, à l'instar de la France de la fin du XVIIIe siècle, tout projet visant à instaurer un pouvoir totalement laïc entraînant une séparation totale entre le politique et le religieux demeure quasi-absent[2]. Ainsi, l'élaboration de la Constitution de 1906 fut le fruit d'un compromis entre les membres du clergé chi'ite et les intellectuels laïcs influencés par les valeurs et idéaux occidentaux. En conséquence, si les principes de base fondant le nouveau régime et les lois sont d'inspiration occidentale, aucune disposition ne peut pour autant aller à l'encontre des principes fondamentaux de l'Islam. Ainsi, l'article 2 de la Constitution de 1906 interdit à l'Assemblée Nationale de voter des lois qui iraient à l'encontre des principes contenu dans la *shari'ah*. En outre, les membres du clergé disposent de prérogatives non négligeables à l'intérieur même du système puisqu'ils ont, au sein d'un conseil où cinq d'entre eux sont élus, le pouvoir d'examiner la conformité des lois aux préceptes religieux. Ils peuvent donc, le cas échéant, rejeter toute loi qui irait à l'encontre de l'Islam. Cependant, la coutume a montré que le roi Reza Shah Pahlavi, puis, par la suite, son fils Mohammed Reza, ont constamment cherché à évincer cet organe et ne lui ont laissé qu'une très faible influence dans ce contrôle des lois prévu par la constitution.

La Révolution Française et les idéaux qu'elle a véhiculés ont donc eu une influence considérable dans le processus de modernisation politique et institutionnelle de l'Iran du début du XXe siècle, et ce malgré l'échec de la Révolution Constitutionnelle. En ce sens, il est aussi intéressant de constater qu'à court terme, ces deux révolutions ne sont pas parvenues à institutionnaliser leurs principes et se sont soldées par la réapparition d'une dictature au cours des années suivantes. Cependant, à plus long terme, elles ont contribué à définir les bases d'un Etat de droit basé sur la représentation ainsi que sur la participation active du citoyen à la vie politique au travers du suffrage universel. En Iran, la Révolution de 1906 inaugura également une prise en compte de la diversité des citoyens iraniens en instaurant une représentation des minorités religieuses au parlement, système qui persiste jusqu'à aujourd'hui. Enfin, cette révolution ainsi que la constitution qu'elle a engendrée constituent un exemple historique intéressant de compromis entre l'adoption de normes institutionnelles et juridiques européennes et le respect des principes fondamentaux de l'Islam.

Treize siècles d'Art islamique au Louvre

Maryam Jalali Farahani

Du 30 mars au 26 juin 2006, le Musée du Louvre a présenté les chef-d'oeuvres de l'art islamique des collections nationales du Qatar, qui embrassent le monde musulman de Cordoue à Samarkand. Les pièces sélectionnées sont parmi les plus représentatives de cette collection. Elles témoignent d'une civilisation variée et très riche, couvrant trois continents et treize siècles, du VIIe au XIXe. Ces objets, qui appellent à juste titre à la contemplation, manifestent le langage plastique par excellence de l'art islamique.



En 715, le monde musulman s'étendait de l'Espagne à l'Asie Centrale, englobant une myriade d'ethnies, de langues et d'Histoires. L'art islamique se déclinait en riches variantes. Mais cette nouvelle vision du monde transcendait les limites géographiques; la culture de l'Islam rythmait la vie des musulmans, mais aussi des non-musulmans tels que les coptes d'Egypte, les juifs d'Espagne, et les chrétiens de Syrie. La force d'esprit ayant donné naissance à cette expression esthétique a été le ciment qui unit ces différences. Le Louvre, en présentant une exposition des arts de l'Islam au cœur de sa collection, témoigne de la volonté de mieux faire connaître aux millions de visiteurs l'héritage artistique de la civilisation de l'Islam et ses liens anciens avec les autres cultures représentées dans ce musée. En effet, on pourrait prétendre que cette présentation suit une programmation culturelle ambitieuse.

L'itinéraire de l'exposition

Les œuvres présentées au Louvre, forgées à partir d'une multitude de matériaux de construction (céramiques, métaux, verres, ivoires, textiles, pierres précieuses) dévoilent l'imagination unique des artistes du monde islamique. Il est regrettable de dire que la plupart de ces œuvres n'avaient encore jamais été montrées au public.

Cette manifestation, hors des limites chronologiques ou géographiques, met bien en scène la réflexion sur l'esthétique de ces objets, et l'élaboration de leurs décors sur la matière et la forme. Un choix de métaux remarquable montre l'importance du métal dans les arts de l'Islam. Un des plus étonnants astrolabes (datant du Xe siècle) du monde islamique, un coffret incrusté ou un kashkul iranien datant du milieu du 15ème siecle qui porte une invocation shiite, en sont de bons exemples. Dans l'art du métal, l'association d'un matériau à un autre le rend plus précieux. C'est le cas, par exemple, du laiton lorsqu'il est orné d'argent ou d'or. D'autres techniques, telles que la gravure ou la perforation, donnent de la transparence, enrichissent la matière. La plupart de ces objets ont un vaste registre narratif qui ne se révèle qu'après une observation minutieuse. L'espace se présente à nous en de multiples mondes qui s'inscrivent eux-mêmes dans d'autres mondes, et c'est ainsi qu'explorer les arts de l'Islam devient un voyage qui nous mène de découvertes en découvertes.

De même, des objets de verre d'une très grande qualité, comme une lampe de mosquée mamelouk*, ou le vase Cavour, montrent l'intérêt de l'art islamique dans ce domaine. Le verre s'idéalise grâce à l'utilisation de techniques telles que la gravure et l'émail. En effet, la poterie et le verre sont des matériaux aux composants simples, mais la créativité de leurs décorations les transforme en témoins d'un art de vivre raffiné. Les potiers de Bassora introduisent, au IXe siècle, l'élégance du décor épigraphique bleu cobalt, qui allait inspirer des siècles plus tard les potiers chinois. Une coupe irakienne datant du IXième siecle illustre bien cette élégance. Cette coupe peut être considérée comme d'un minimalisme extraordinaire. Une unique ligne de calligraphie qui s'étire sur la moitié de sa surface, donne forme à toute la décoration. Cette sorte d'écriture donne à la coupe une unicité profonde et particulière, qui mène le visiteur dans un espace voué au vide. Il faut signaler que de par sa forme, cette coupe rappelle fortement la porcelaine chinoise. Au début du IXe siècle, les potiers musulmans étaient fascinés par la porcelaine chinoise et cherchaient à l'imiter. Cependant, les ingrédients nécessaires à la fabrication de celle-ci n'existaient pas au Proche-Orient. Les potiers de Bassora ont eu alors l'ingénieuse idée de recouvrir leurs modestes céramiques d'une glaçure opaque afin de lui donner un aspect plus raffiné. Mais la véritable innovation a été, en fait, l'introduction de décors bleu cobalt sur fond blanc. Les potiers musulmans du IXe siècle ont ainsi été à l'origine de la céramique " bleue et blanche" qui a inspiré les potiers chinois



*Le terme d'art **mamelouk** désigne la production artistique qui a lieu en Égypte et en Syrie entre 1250 et 1517, date de l'arrivée au Caire des *Ottomans*. Il se caractérise par une architecture monumentale et extrêmement foisonnante, et un travail particulier du métal et du verre.



quelques siècles plus tard.

Les bijoux et les matières précieuses se déclinent dans le même langage composé d'arabesques, de calligraphies, et de motifs figuratifs et géométriques. Parmi les bijoux une amulette, qui est une synthèse de l'amour, de la vie et de la mort, attire l'attention des visiteurs. C'est un jade blanc, poli, qui porte une inscription calligraphiée en nasta'liq. Gravée dans le jade blanc, cette inscription crée un subtil effet de blanc sur blanc à peine perceptible présent sur les trois faces de l'amulette, sur le devant, au dos et dessous. Elle se compose de versets coraniques ; elle porte le nom et les titres de Shah Jahan ainsi que l'année 1041 (1631-1632 après J-C). Cette amulette, qui est un pendentif, aide à calmer les " battements du coeur " de celui qui le porte. Elle a été fabriquée quelques mois après la mort de Momtaz Mahal, l'épouse de l'empereur; ce dernier immortalisa son amour pour elle en lui faisant construire un magnifique mausolée, le Taj Mahal.

La calligraphie occupe également une place importante dans cette exposition. Selon une philosophe musulmane, l'écriture est un bijou auquel la main donne forme en puisant dans l'or pur de l'intellect. Les calligraphes consacraient leur vie à copier le Coran, mais aussi à écrire des manuscrits traitant de sujets aussi divers que la science ou la poésie. Par l'édit ci-contre rédigé en turc ottoman, Soliman le Magnifique cédait à sa petite-



fille un palais à Istanbul. Le texte commence par une formule invocatoire et s'achève avec la signature des témoins. La tughra, la signature du souverain, occupe une place centrale, elle est d'une dimension impressionnante et abondamment ornementée. Censée à l'origine représenter la main du sultan au travers d'un pouce et de trois doigts, cette calligraphie passe d'une forme rudimentaire à une configuration abstraite et sophistiquée. Ici, les lettres bleu outremer sont soulignées d'or ; les verticales, les courbes, les boucles et les entrelacs, exécutés d'une main assurée, donnent à la tughra un rythme musical, tandis que les différents compartiments de cette composition calligraphique sont tapissés de pousses délicates, de branches feuillues spiralées, et de petites fleurs qui, bien que revêtant diverses formes, sont en harmonie.

Les tapisseries, articles de luxe, créaient un jardin intérieur magnifique de jour comme de nuit, en toutes saisons. Parmi elles, celle aux oiseaux, probablement indienne (XIIIe ou XVe siècle), mettant en scène une vieille tradition de l'Iran sassanide, attire l'attention. Il faut signaler le velours de soie de Kashan, du XVIIe siècle, où sont représentés des silhouettes féminines très aimables.

Le décor poétique de ce velours de soie semble évoquer, sous forme de métaphore, un dialogue amoureux. Dans un cadre joyeux planté d'arbres et peuplé d'oiseaux, deux figures sont engagées dans un plaisant face-à-face. L'homme, agenouillé devant la femme, tient une carafe dans une main et, dans l'autre, une coupe, qu'il lui tend. Celle-ci a un bouquet de fleurs à la main. Un arbre coloré a été placé entre les deux figures. Le dessin des figures rappelle les miniatures de l'époque, dont s'inspire aussi la touche fantastique donnée à la scène au travers des rochers en forme de tête d'animal représentés au pied des arbres. Les costumes et les chaussures ainsi que les parures de tête et les bijoux dénotent un grand raffinement. Ils ont été représentés avec un tel souci du détail qu'ils ont très vraisemblablement une valeur documentaire. Cette pièce a probablement été tissée à Kashan.

Dans cette exposition, l'ornementation dans son extrême complexité recherche l'équilibre et l'harmonie, plus qu'une simple décoration superficielle. L'abondance de l'ornementation reflète un engagement intense et révèle la capacité de l'artiste à triompher des obstacles matériels. La répétition et la symétrie donnent à l'objet une dimension infinie dans l'abstrait comme dans le figuratif. On pourrait prétendre que tous les objets présentés, qui sont fait à la main, sont uniques ; ils sont porteurs d'un souffle de vie. Il est évident que c'est l'idée d'éternité qui régit le travail de l'artiste, qui s'efface, en évitant souvent de signer son œuvre.

Finalement, il faut absolument signaler qu'afin de présenter le champ culturel du monde islamique dans toute son amplitude géographique, de l'Espagne à l'Inde, et chronologique, du VIIe au XIXe siècle, le Louvre, qui, avec 10,000 œuvres, possède l'une des collections les plus riches et les plus belles du monde dans le domaine des arts de l'Islam, a l'intention de réaménager ce département. Cela permettra de donner à l'exceptionnelle collection du musée du Louvre les espaces d'exposition qu'elle mérite. Selon le président-directeur du musée du Louvre, ce département s'installera en 2009 dans de nouveaux espaces de la cour Visconti située au cœur de l'aile sud du Palais ,prévue pour accueillir les futurs espaces.

A L'occasion du 250ème anniversaire de

Mozart

Samira FAKHARIAN

" -... Et puis je vais te faire un cadeau...
Il rit encore.
Ah !petit bonhomme, petit bonhomme, j'aime entendre ce rire !
*- Justement ce sera mon cadeau."**

*Antoine de Saint-Exupéry, *Le Petit Prince*, Paris, Gallimard, 2005, p.87.



Wolfgang Amadeus Mozart fit un grand cadeau à l'humanité en partageant la souffrance de son âme et de ses sentiments purs avec tous ceux qui savent écouter. Ses compositions dépassant à n'en pas douter toutes les frontières, volent et nous font voler, jusqu'à la planète où le petit prince vivait avec sa rose. Elles donnent naissance à des images tragiques, dramatiques, ou comiques; à des images tristes ou gaies, images de vie. Elles nous font réfléchir, nous renfrogner, ou sourire, tout en nous rappelant l'image évoquée par son rire.

Mozart est, avec Haydn et Beethoven, on le sait, l'un des principaux représentant du style classique " viennois ". Mais cela ne suffit certes pas à le définir. Dans une époque dominée par le style galant, Mozart réalise la synthèse avec des complexités contrapuntiques propres au baroque tardif, et avec des formes novatrices influencées notamment par les fils Bach ou par Haydn. Si Mozart est le meilleur représentant du style classique, son style va cependant au-delà; il est en effet l'un des plus personnels et plus immédiatement reconnaissables à l'oreille. La force et la grâce, la puissance et l'émotion, le pathétique, l'humour et l'élégance la plus exquise sont réunis dans son œuvre pour en faire l'artiste le plus accompli dans son genre, qui ait jamais existé.

Il sait parfaitement mettre ensemble les " notes qui s'aiment ". Il sait très bien apprivoiser ces signes internationaux. Ce prince du monde de la musique parle une langue universelle, qui sait émouvoir tout le monde, petits et grands. Raisons pour lesquelles, 250 ans après sa naissance, on célèbre toujours et presque partout ce grand génie de la musique. Chaque année, on commémore l'anniversaire et le décès du musicien dont les musiques ont enchanté, enchantent, et enchanteront toujours les cœurs.

En Iran, pour la 1ère fois, le département de musique de Pardis des beaux-arts, avec la coopération du club de musique de l'université de Téhéran et l'université de Musique et des Arts Dramatiques de Graz d'Autriche, a organisé " Le Festival de musique de Mozart ".

Ce festival, qui eut lieu à la salle de Shahid Avini de l'université de Téhéran, durant 7 jours (1-7 juillet), fut la première coopération mutuelle dans le domaine de la musique entre l'université de Téhéran et une université étrangère. Il comprenait plusieurs ateliers, compétitions, et concerts. Des maîtres iraniens et autrichiens purent alors y manifester leur talent de musicien. Le groupe de Parsian conduit par Maziar Zahir-Adin et le groupe de chœur Nouri conduit par Alireza Shafaghynejad donnèrent des concerts tous les soirs, pendant une semaine. Plus de 100 jeunes musiciens entrèrent en compétition au cours de cet événement.

Deux pianistes accompagnateurs invités, Arthur Avanesov de concert d'Erevan d'Arménie et Victoria Latipova, accompagnèrent des concurrents apportant ainsi leur secours et expérience au jury pour évaluer plus facilement les candidats.

Les musiciens iraniens Manuchehr Sahbaii, Rafael Minaskanian, et Azin Movahed (le secrétaire artistique de Festival) et les musiciens autrichiens Wim Van Zutphen, Nils Thilo Kramer, et Sylvia Elisabeth Viertel ont composé le jury de ce festival. Les personnes sélectionnées joueront au mois de Novembre 2006 (aban 1385) avec l'orchestre de l'université de Téhéran grâce à M. le docteur Manuchehr Sahbaii qui se trouve en Iran pour diriger l'orchestre. Cet orchestre donnera des concerts dans la salle de Shahid Avini, ainsi que dans les universités d'autres villes d'Iran.

Nous espérons que ces concerts seront une nouvelle occasion pour nous rassembler de nouveau autour de la musique, cet art divin qui apaise les coeurs et permet de nous évader quelques instants de la réalité.

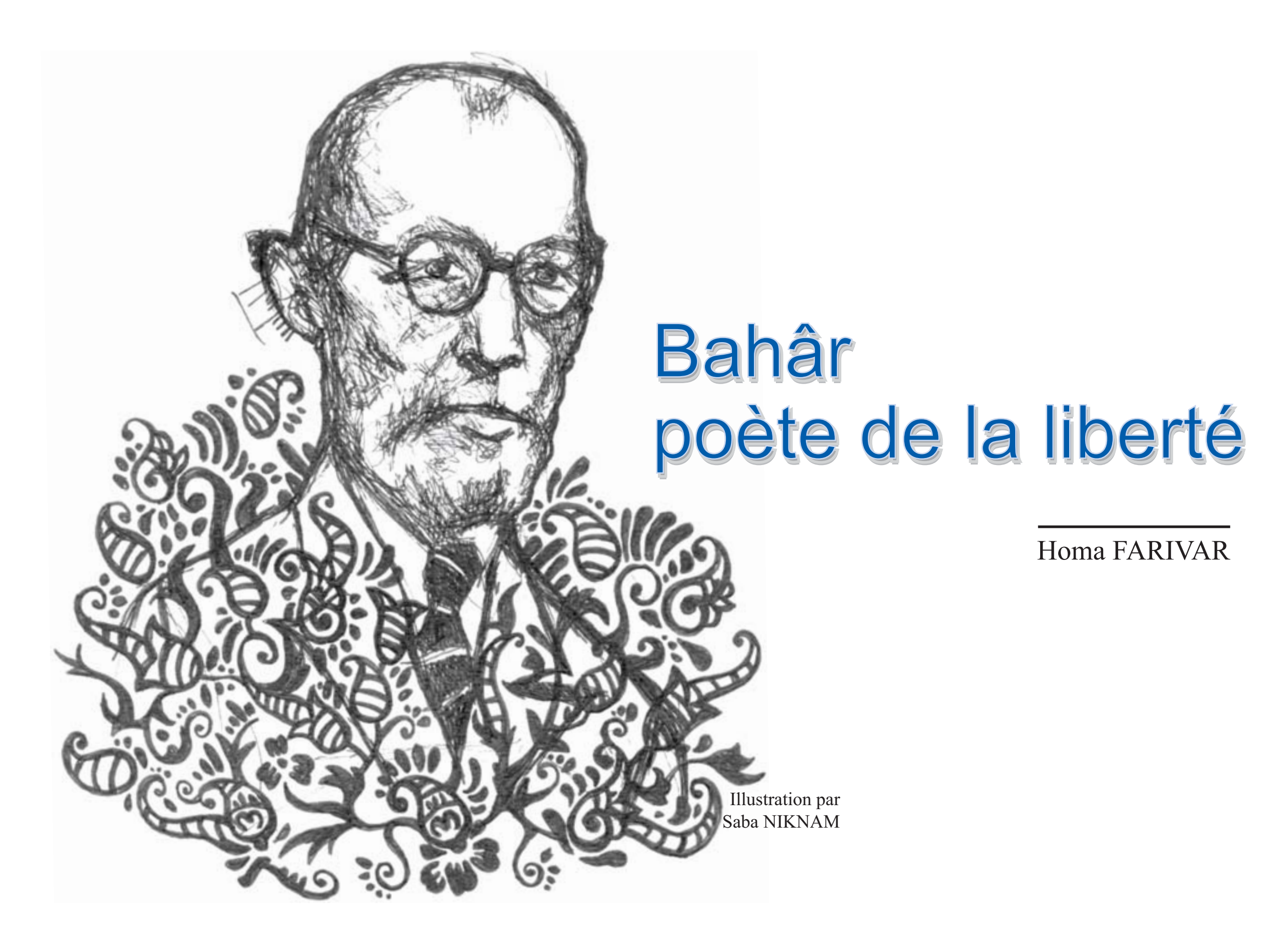


Illustration par Saba NIKNAM

Bahâr poète de la liberté

Homa FARIVAR

Bahâr n'est pas le poète de l'amour et du sonnet, il réussit mieux dans l'épopée, dans le style vigoureux des poètes du Khorassan, genre qui correspondait mieux au contexte politique de l'époque.

Mohammad Taghi Bahâr est né dans la province du Khorassan, au nord-est de l'Iran, balayée par un vent de liberté après l'établissement du mouvement constitutionnel. Ce contexte politique le conduit à Téhéran où il devient l'un des défenseurs de ce mouvement.

Né en 1265 (1886) à Mashad, il passe son enfance et sa jeunesse à l'ombre de son père, Mohammad Kazem Sabouri, "Prince des Poètes " (titre honorifique octroyé à la personne responsable des affaires culturelles) auprès de la Fondation du Mausolée de l'Imam Reza. Après sa mort, sur ordre du roi Mozaffar-ed-Din Chah, Mohammad Taghi, son fils, lui succède à ce poste.

Elevé dès l'enfance dans la poésie et la littérature, il poursuit ses études en persan et arabe et profite de l'érudition de maîtres tels qu'Adib Neichapouri. Grâce à son père, il se familiarise très tôt avec le milieu politique, où il milite activement.Il devient responsable de la publication de poèmes révolutionnaires dans les journaux de la région.

Dès le début de la répression du mouvement constitutionnel, il publie des journaux dans le Khorassan, dont " Le Printemps " à Mashad. Ce journal est interdit après un an à cause de ses prises de positions contre la Russie. Bahâr publie alors " Le Nouveau Printemps " qui est également interdit. Il est alors envoyé à Téhéran et mis sous surveillance alors qu'il n'a pas encore trente ans.

Toutefois, l'année suivante, il est élu député au Parlement et reprend la lutte pour la défense de la liberté et de la justice. Ce nouveau contexte politique est pour lui l'occasion de développer ses talents littéraires.

A Téhéran, il crée un centre d'études et de recherches littéraires et publie ses articles dans une revue intitulée "Le Journal de l'Université ", mais la prison et l'exil le condamnent au silence ,ce qui est le cas pour beaucoup d'intellectuels de l'époque, sans l'empêcher pour autant de continuer ses activités . Après le coup d'Etat de 1299 (1919), on lui propose des

postes d'enseignement. Il commence l'apprentissage de l'ancienne langue pahlavi.

Après la création de l'université de Téhéran, il obtient la chaire de littérature et reprend ses activités politiques et journalistiques . La maladie l'empêchera malheureusement de continuer son combat et il meurt en 1330 (1951).

A part ses activités journalistiques, Bahâr a de nombreuses œuvres à son actif, dont "*L'Histoire des Partis Politiques*" en 2 volumes, "*L'Histoire des Genres Litteraires*" en 3 volumes. Après sa mort, ses écrits en prose ont été rassemblés et publiés par Mohammad Golbon. Son œuvre poétique, en 2 volumes a été publiée en 1335 (1956) pour la première fois et a été rééditée depuis.

Il compose des poèmes alors qu'il est "Prince des Poètes" de la Fondation Imam Reza. C'était des poèmes religieux qu'il récitait à l'occasion de cérémonies et qui, tout en restant dans la tradition des grands poètes du genre, possèdent un contenu moral et social très personnel.Certains récits à finalité morale, repris sous forme de poèmes, rappellent les écrits du "Masnavi" de Molana, de Nezami et de Sanâ'i. L'humour et la nouveauté du fond dissimulent parfois le caractère dépassé de la forme,qui fait écho aux oeuvres de Manoutchehri et de Nasser Khosrow.

Bahâr n'est pas le poète de l'amour et du sonnet, il réussit mieux dans l'épopée, dans le style vigoureux des poètes du Khorassan, genre qui correspondait mieux au contexte politique de l'époque. La musique des vers, la simplicité du texte et la vigueur de la pensée font des poèmes de Bahâr des chefs-d'œuvre qui rappellent parfois ceux de Manoutchehri et de Khayam. L'épopée se développe dans le style nationaliste de Ferdowsi. Certains de ses poèmes, surtout ceux écrits à Mashad, expriment une foi vibrante qui, toujours, s'opposait à la superstition et à l'obscurantisme.

Mais, les deux joyaux de l'art de Bahâr, sont aussi ses deux grands amours: la liberté et la patrie, profondément enracinées dans la civilisation et l'histoire de l'Iran, remontant à l'époque de son exil politique lorsqu'il avait commencé l'étude du pahlavi.

L'œuvre de Bahâr qui est une des dernières œuvres classiques de la littérature contemporaine iranienne reste, malgré quelques lourdeurs de style, un vrai plaisir pour les amateurs de littérature persane.

Le 1er ordibehesht dernier (21 avril), le 55ème anniversaire de la mort de Malek-ol-Cho'araye Bahar (1275-1330 –calendrier solaire iranien) (1885-1951), a été célébré comme chaque année, au cours d'une cérémonie simple et émouvante au cimetière de Zahir-od-Dowleh, sur les hauteurs de Téhéran, où sont inhumées de nombreuses personnalités de la littérature et de la poésie persanes (Iraj Mirza, Rahi Mo'ayeri, Forough Farrokhzad pour n'en citer que quelques unes),à laquelle assistaient trois de ses filles, Malekdokht, Parvaneh et Tchehrzad.

C'est à la saison des bourgeons et des fleurs que Malek-ol-Cho'araye Bahar est parti rejoindre le paradis de ses aïeux, ce paradis dont il désirait tant établir une parcelle dans son pays, ce pays pour la souveraineté et la liberté duquel il lutta toute sa vie. Avec sa plume enchantée, il nous a laissé une œuvre littéraire, poétique, journalistique et politique considérable en payant son génie et son courage par la prison et l'exil.

Une de ses filles, Parvaneh Bahar, a publié en 1382 (2003) aux éditions Chahab un recueil de mémoires intitulé «L'Oiseau de l'Aube (titre d'un des

Les deux joyaux de l'art de Bahâr, sont ses deux grands amours: la liberté et la patrie, enracinées profondément dans la civilisation et l'histoire de l'Iran, remontant à l'époque de son exil politique lorsqu'il avait commencé l'étude du pahlavi.



Le poète avec sa fille

Avec sa plume enchantée, il nous a laissé une œuvre littéraire, poétique, journalistique et politique considérable en payant son génie et son courage par la prison et l'exil.

poèmes du père mis en musique), Mémoires de Parvaneh Bahar», dont nous publions ici quelques extraits.

La maison du père

"Il existe de nombreux écrits sur mon père, sa poésie, ses articles de journaux, ses œuvres historiques et littéraires, ses années d'enseignement à l'université de Téhéran, ses combats politiques etc; mais peu sur sa vie privée. C'est pourquoi je veux parler de notre famille, de ma mère, de mes frères et sœurs, bref de l'intimité de Malek-ol-Cho'ara.

La maison se trouvait aux portes de Téhéran, Darvazeh Dowlat, dans un quartier à l'écart, loin du centre ville, où, à part quelques résidences privées, on n'y trouvait que des terrains vagues secs et sans végétation. Elle comprenait un jardin intérieur (andarouni)entouré par la maison, et un grand jardin extérieur (birouni) plein d'arbres et de fleurs. Père l'avait achetée en 1932 aux Hedayat et l'avait agrandie pour en faire une maison familiale confortable et spacieuse. Elle donnait sur la rue des tisserands qui fut baptisée plus tard rue Malek-ol-Cho'araye Bahar. La porte d'entrée était en bois vert avec une plaque en cuivre doré portant le nom de mon père.

Il l'avait acquise durant une période de troubles, et comme il était lui-même engagé politiquement, ses amis craignaient pour sa sécurité d'autant que des menaces de mort avaient été proférées à son encontre et mises à éxécution, par erreur, sur une autre personne.Il fut donc contraint de quitter sa demeure et se cacher pendant un certain temps en lieu sûr..

La fenêtre de sa chambre donnait sur le jardin rempli de parterres de roses qu'il avait plantées lui-même. Trois bassins communiquant par des rigoles étaient couverts de nénuphars multicolores. Des murs d'enceinte en torchis pendaient des flots de chèvrefeuille, de glycine et de jasmin qui, au printemps, exhalaient un parfum enivrant. A la tombée de la nuit, c'était le tour des giroflées de répandre leurs odeurs. Le long des murs, des bordures de buis et des pins s'élevaient en rangs serrés. Un jour, mon père me dit: « Machadi Asghar (le jardinier) a planté les arbres trop près les uns des autres…je me demande s'ils vont bien pousser », puis, il a ajouté pensivement: « il a fait la même chose que moi avec mes enfants! »

Nous étions six, nés les uns après les autres, sauf la dernière, Tchehrzad, qui vint une dizaine d'années plus tard : Houchang, Mah-Malek, Malekdokht, Mehrdad, Tchehrzad et moi.

Notre vie était organisée et réglée par ma mère et tout y était en fonction du bien-être et de la tranquillité de mon père.

Les après-midis, à partir de 17 heures, des visiteurs venaient voir mon père: poètes, écrivains, historiens, journalistes. Parfois des étrangers se joignaient à ces personnes. Les poètes y lisaient leurs poèmes, les écrivains, leur prose, et toutes sortes de sujets y étaient traités. S'il restait des sièges libres dans le salon ou le jardin selon la saison, Mehrdad et moi, nous nous y glissions furtivement et écoutions religieusement sans comprendre grand-chose. Ma mère, cachée derrière les rideaux de la pièce voisine, suivait les débats avec passion.

Je me rappelle une question posée à mon père sur le rapport de quelques mots de même racine : tassallot, saltanat, solteh,

saliteh. Sa réponse déclencha une cascade de rires !

Le soir, ma mère lui fit des reproches amers et il dut faire amende honorable et rectifier ses dires…

C'est dans cet environnement enchanteur que les enfants grandirent, protégés, heureux. Néanmoins des événements douloureux comme les arrestations, les séjours en prison, l'exil du père, ne manquèrent pas de les traumatiser. La vie continuait avec ses joies, ses tristesses, le départ de certains d'entre eux, les mariages. C'est alors que tomba le diagnostic fatal : Malek-ol-Choara avait contracté une tuberculose pulmonaire. A l'époque, les antibiotiques étaient inconnus et on décida de l'envoyer en Suisse, au sanatorium de Leysin, spécialisé dans le traitement de cette maladie. Une partie de la maison et de la propriété fut vendue pour financer le voyage et Malek-ol-Choara partit. Là, le diagnostic de tuberculose des deux poumons fut confirmé, plus une tuberculose osseuse. Le pronostic des médecins suisses était mauvais.

Malek-ol-Cho'ara, après un court séjour durant lequel son état s'améliora légèrement, déclara qu'il voulait mourir dans son pays et rentra. Il décéda le 21 avril 1951, à l'âge de 65 ans.

"Je veux mourir dans mon pays". C'est sorti, parmi des phrases banales. Comme un soupir du plus profond de ton être. Pour moi, ce fut un catalyseur, une fulguration car, moi, je voulais y vivre, dans ce pays. Et, on s'y est retrouvés, là, tous les deux. Toi, qui fus toujours, en filigrane, dans ma vie, on se retrouvait là, physiquement, quotidiennement, réunis. Ce pays, qui t'avait nourri, pour lequel tu t'es battu, et qui t'a laissé meurtri, sans espoir, et que tu avais fini par fuir, dégoûté parce que tu ne voyais pas d'issue. Ce choix, chez toi, avait été délibéré. Chez moi, il avait été forcé. Et puis, on ne pouvait pas rester longtemps séparés l'un de l'autre. Mais, comme pour tout émigrant, la déchirure est là. Ta phrase, échappée comme par hasard et probablement oubliée, n'était pas tombée dans l'oreille d'un sourd. Et, lorsque les événements aidant, nous sommes revenus, apparemment de par ma volonté, tu t'es senti violenté, trahi. Tu ne voulais pas changer de vie, après tout. Tu m'en as voulu. Je me suis alors posé des questions. Etait-ce une bonne décision ?

Et puis, petit à petit, tout s'est mis en place: la famille, les amis, les compagnons de fortune et d'infortune, les étudiants pour qui tu avais été un professeur et guide idéologique, les discussions passionnées [politiques et littéraires]…les promenades pour revenir aux lieux de l'enfance, les rencontres au parc avec des connaissances et aussi des inconnus qui, spontanément, engageaient la conversation. Tout cela avec beaucoup de respect, de gentillesse. Choses dont tu n'avais plus fait l'expérience depuis longtemps. Un vent de fraîcheur et de bonheur. Il y avait encore, dans ce pays, une communication entre les êtres qui vous restituait votre identité, vous donnait une vie nouvelle, le sentiment d'exister véritablement. Et puis, le ciel presque toujours bleu, cette lumière qui vous donne chaque matin énergie et chaleur, les montagnes tout autour, tantôt blanches et étincelantes en hiver, d'un vert mousseux au printemps et brunes et arides en été.

Et, tu es parti. Ta vitalité et ton appétit de vie étaient immenses et d'un coup, le courant a été coupé. Un mannequin de cire qui ne ressemblait pas au père que j'avais connu, gisait devant moi. Qui est-ce, me suis-je demandé."

La fenêtre de sa chambre donnait sur le jardin rempli de parterres de roses qu'il avait plantées lui-même. Trois bassins communiquant par des rigoles étaient couverts de nénuphars multicolores.

Notre vie était organisée et réglée par ma mère et tout y était en fonction du bien-être et de la tranquillité de mon père.

Ta vitalité et ton appétit de vie étaient immenses et d'un coup, le courant a été coupé.

Regards sur l'ouvrage *L'Islam et sa civilisation* d'André Miquel

Tahmouress SADJEDI

Avant d'enseigner au Collège de France où il a occupé, sur l'avis de Raymond Aron, la place de l'orientaliste Henri Laoust à la chaire de littérature arabe, André Miquel, qui aime être qualifié d'islamisant, était directeur de recherche à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes.

C'est en 1968 qu'il publie, dans la collection "Destins du Monde" dirigée par Lucien Febvre et Fernand Braudel, la première édition[1] de sa grande synthèse intitulée *L'Islam et sa civilisation*. Cette édition a été suivie par d'autres dont la sixième, publiée en 1990, a été traduite par M. Hassan Foroughi, professeur de littérature française à l'Université Shahid Tchamran d'Ahvaz et publiée par l'editeur SAMT.



Miquel était déjà connu en Iran grâce à un article intitulé "*Bref aperçu de la science géographique chez les Musulmans*", qu'il avait rédigé suite à la demande de M. Ali-Asghar Mossadegh, lequel, le traduisant en persan, l'a ensuite présenté comme préface à la traduction persane de *Massalek al-Mamalek* d'Ibn Khordad-beh[2]. Ce petit travail portant la date du 26/06/1986 est signé "André Miquel, professeur au Collège de France et administrateur général de la Bibliothèque Nationale".

L'année suivante, abandonnant son poste à la Bibliothèque Nationale, André Miquel devient administrateur général du Collège de France, tout en y conservant sa chaire de littérature arabe.

Enfin, pour conclure sur ce qui concerne notre auteur, rappelons qu'en 1961, à l'époque où il était attaché culturel à l'Ambassade de France au Caire, Djamal Abdol Nasser, président de la République d'Egypte, le jette en prison en l'accusant d'espionnage.

Le général De Gaulle, alors président de la République, décide d'intervenir. Il demande soit le jugement de Miquel et son inculpation avec preuves à l'appui,

soit sa libération immédiate et inconditionnelle.

Le Raïs en colère cède à l'insistance de De Gaulle qui exige solennellement la libération d'André Miquel, et libère ce dernier.

C'est Miquel lui-même qui nous a raconté cette anecdote en 1987, à l'Université Paul Valery de Montpellier, au moment de la parution du livre controversé d'Edward Saïd, *L'Orientalisme*, qui avait fait ressurgir l'étonnant autodafé des orientalistes.

C'est son allusion à l'affaire[3] qui nous a amené, en cette année 2006, à la dévoiler; et ce d'autant plus qu'elle est désormais couverte par la prescription.

Les quatorze siècles du monde arabo-islamique sont présentés en quatre grandes parties comportant chacune plusieurs chapitres.

La propagation du culte chez les Arabes s'étend du premier siècle de l'Hégire (l'année 610) au 8ème siècle.

Puis, dès la seconde moitié du 11ème siècle, l'Islam se stabilise politiquement et c'est à cette époque que l'on constate, de près ou de loin, la présence de l'esprit persan.

En effet, l'Iran prend finalement en main le gouvernement des territoires islamiques, tout en écartant les Arabes qui allaient monopoliser l'Islam.

Ensuite, du onzième au dix-huitième siècle, pendant près de huit siècles, l'Islam attire l'attention des habitants de l'Asie centrale, notamment des Moghols et des Turcs. L'Islam marque alors un nouveau départ, avec l'apogée de l'Empire ottoman en Europe qui s'arrête face à l'expansionnisme européen et qui se traduit par la prise du contrôle des mers par les Occidentaux.

Enfin, durant le 19e et 20e siècle, la tradition orientale essaie de résister au modernisme européen et l'on voit finalement l'Occident mettre la main sur l'Orient.

Durant le 19e et 20e siècle, la tradition orientale essaie de résister au modernisme européen et l'on voit finalement l'Occident mettre la main sur l'Orient.

Le rôle de Seyyed Djamal-e-Din Assadabadi en tant que réformateur islamisant et maître de beaucoup de disciples, est à maintes reprises évoqué[4] dans l'œuvre d'André Miquel.

De surcroît, l'auteur, qui essaie d'englober la civilisation islamique toute entière tout en recourant au synchronisme, tente d'une part de faire le point sur l'historique de l'Empire ottoman, de ses débuts au 15ème siècle jusqu'à sa désintégration et son partage par les accords Sykes-Picot (9 mars 1916). Il examine également le rôle d'Ata Türk en ayant recours à l'unique monographie[5] disponible. D'autre part, il analyse l'histoire de l'Egypte de l'époque de Mohammad Ali et de la domination anglaise jusqu'au 20ème siècle, avec la Révolution égyptienne et ses conséquences.

André Miquel, que sa spécialité et son penchant personnel attirent plutôt vers le monde arabe, s'étonne au passage du nombre de travaux concernant le chiisme alors que d'après lui, le sunnisme a beaucoup plus d'adeptes dans le monde. Il oublie, entre parenthèses, de souligner que la plupart de ces travaux ne sont dûs qu'à une seule personne : Henry Corbin.

L'auteur parle aussi du rôle d'Arabi

Pacha, le chef révolutionnaire égyptien, qui avait fait naître tant d'espoirs chez ses compatriotes combattant la présence anglaise dans leur pays. L'idée ingénieuse de l'époque était due à ce disciple d'Assadabadi, qui avait lancé le fameux slogan "l'Egypte aux Egyptiens"[6]. Ce slogan rappelle, dans un autre contexte, celui du cinquième président américain, James Monroe, qui déclarait en 1823 "l'Amérique aux Américains", ainsi que celui du Japon qui reprenait avec vigueur au début du 20ème siècle " l'Asie aux Asiatiques" et demandait impérativement la fin de l'hégémonie européenne en Asie - hégémonie qui avait tout de même fait prospérer les régions en question.

L'histoire des deux derniers siècles est remplie d'événements et de guerres qui, d'un côté, affaiblissent les pays islamiques, et de l'autre, apportent richesse et puissance aux pays colonialistes d'Europe. Ces pays qui, sur leur propre continent, s'entredéchirent, se partagent sans scrupules le monde islamique et certains d'entre eux demandent même la part du lion.

L'Iran de cette époque est en butte d'une part, à des rois faibles et parfaitement incapables, et de l'autre, aux deux puissances hégémoniques anglaise et russe. Miquel, qui fait une rapide esquisse des événements importants de l'histoire de la Perse safavide et afsharide, omet de façon surprenante la dynastie des Zands, fondée par Karim Khan-e Zand, pour arriver directement aux Qadjars. Il écrit[7]: "Lorsque le gouvernement Qadjar, c'est-à-dire le gouvernement qui, après Nader Shah[e-Afshar], accède au pouvoir....."

De toute manière, la Perse qui, pendant l'ère naderienne, était exclusivement un pays guerrier, se transforme au 18ème siècle en objet de convoitise permanente pour les Anglais et les Russes. Ainsi, une bonne partie de ses régions septentrionales et orientales sera définitivement détachée de l'Iran, mais l'aire culturelle et linguistique restera intacte, et même, de nos jours, renforcée sous divers aspects.

Lorsque Miquel parle des événements du début du 20ème siècle et notamment de la propagation de l'Islam au Japon de 1905 à 1935 [8], il nous étonne mais n'explique pas les raisons de l'échec de l'Islam dans ce pays.

Par ailleurs, il décrit dans cet ouvrage toutes les tendances laïques occidentales existant en Orient.

Chose curieuse, il évoque également dans cette édition l'aspect juridictionnel de la République Islamique d'Iran et son slogan" Ni oriental, ni occidental"[9], tant accrédité par les événements que l'Iran a vécu depuis 1978.

Il faut absolument lire cet intéressant ouvrage d'André Miquel et apprécier la somme d'efforts qu'il a fournie pour présenter ce travail qui, étant unique en son genre, présente par ailleurs beaucoup d'intérêt aussi bien pour les historiens que pour les chercheurs qui pourront se référer aux nouvelles bibliographies dont il s'est inspiré pour écrire ce livre.

Le traducteur, Foroughi, nous offre pour sa part une excellente traduction de cet ouvrage. Il a très bien su conserver le style initial et la manière dont l'auteur aborde le sujet tout en donnant son analyse ; et c'est justement ici que l'érudition et la finesse du traducteur se font sentir.

André Miquel,
L'Islam et sa civilisation
(VIIe et XXe siècle) 6ème ed,
traduction persane par Hassan Foroughi,
Téhéran, SAMT, 2 vol., 1381/2002,
5 et 794 pages, illustrés.

1. L'Islam et sa civilisation, vol.2, p. 610.
2. Ibn Khordad-beh, Massalek al-Mamalek, traduction persane par Saïd Khakrand avec la préface d'André Miquel, Téhéran, Mirath-e Melal, 1371/1992.
3. L'Islam et sa civilisation, vol.2, p.714.
4. Ibid., pp.542-45, 554, 560, 571,579et 581.
5. Ibid., p.568.
6. Ibid., vol.2, p.538.
7. Ibid., p.508.
8. Ibid., p.562.
9. Ibid., p.642.

Lettre au démineur

Ad memoriam

Esfandiar ESFANDI

Camarade, ami, frère, continuation de ma main fraternellement tendue, objet de tant d'autres vocables et de phrases ficelées qu'il ne sert à rien de dénouer, de dérouler, tellement tu es parti, tellement tu n'es plus là. Perdu dans le vague de l'éternel quotidien qui n'en finit pas de s'éterniser, j'ai guetté le moment propice où, libéré des contingences du calcul et des évitements, j'allais être libre de t'écrire à découvert. Qu'elle te convienne ou non, cette entorse à la logique naturelle de l'épanchement tombe au moment voulu par le destin, et par moi: je t'écris car tu ne me liras point. Ces mots que j'aligne fébrilement n'iront pas vers toi. Ils se déploieront machinalement sur la page pour me revenir, allégés. Les souvenirs affluent, loin derrière et pourtant si proches, dès lors qu'il s'agit de reprendre le fil interrompu d'une douloureuse

histoire.

Jean Richepin ouvrit un jour pour nous la sublime parenthèse de notre jubilatoire camaraderie. "Oiseaux de passage", nous prîmes quelques années plus tard la tangente des chemins qui se séparent sur une seule et même tangente. Entre-temps, nous bourlinguâmes (sic) ; parrainés par les Lettres, usés par notre séjour universitaire, un temps revigorés par la lecture des péripéties initiatiques d'Aleph-Thau, attentifs aux tendres diatribes du père Brassens, à l'écoute des mélopées de notre bon Roi Cramoisi. Tant de choses édifiantes, pitance de notre pathétique vagabondage. J'avais cependant le vent en poupe, et j'ai misé sur mon errance pour mieux jouer ma route. J'ai choisi le costume, le repas chaud, l'assurance du toit, et le drap chamarré qu'on passe à la machine. Toi, tu as pris les chemins de traverse, l'itinéraire de toutes les mésalliances, de la solitude qu'on rythme en tapant à coups secs du plat de la main sur le cuir tanné du djumbé, assis quelque part à califourchon, entre Saint-Michel et Jussieu. Entre-temps, nous avions lu et relu Daumal, rêvé d'un improbable Mont Analogue, rêvé de boire, debout sur son sommet, à l'intarissable source des nuages supérieurs. A ce rêve, j'ai pour ma part tourné le dos. Dans les plateaux de ma balance, le prosaïque l'emporta. Sur ma route, je t'ai laissé (abandonné?!) avec pour seule nourriture, la part magique des anges déchus. Au constat juvénile et tragique que jadis tu formulas ("poétisons notre néant, vieux") alternative parmi tant d'autres, j'avais rétorqué en faisant la moue, l'air faussement dédaigneux. Peu convaincu j'étais pourtant, de la mienne d'alternative, de ma posture "raisonnable" face aux innombrables déraisons de l'existence. C'est alors que ta sombre et nerveuse clarté nous a un temps quitté, moi et mes frères, qui furent aussi les tiens. Quatre nous étions, souviens-toi de nous, de notre sublime ami d'Egypte, de notre fier compagnon de France. A relire les lignes brisées de notre destin commun, je réalise à quel point nous fûmes ensembles et séparés, quatre feuilles d'un seul et même trèfle dont on aurait dispersé les éléments aux quatre vents d'un seul et même esprit.

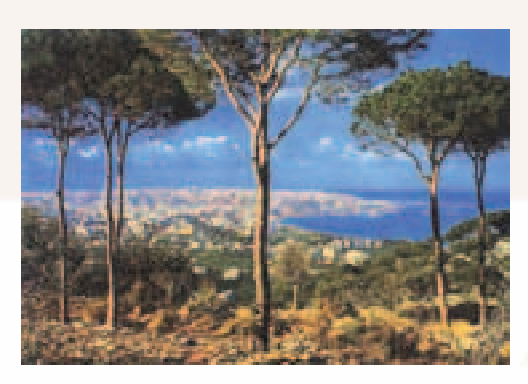
Un jour d'hiver, comme dans les romans tristes, j'ai cru revoir ta silhouette, reconnaissable entre toutes. Et j'avais raison. Assis, les genoux à terre, plaqués sur la page en noir et blanc mal imprimée d'un journal anodin. En treillis militaire, tu étais affublé des puérils attributs du soldat qui donne la mort et qui ne veut pas mourir ; un casque sur le crâne, un ceinturon chargé d'ustensiles de survie, gourde, poignard, munitions (peut-être une boussole). Les genoux à terre disais-je, la tête en bas, en pleine génuflexion (me suis-je dis) tu tenais délicatement une tige métallique dont l'extrémité plongeait dans le sol. Un temps poète, un temps compagnon de bohème, je te découvrais un autre destin. J'ai demandé à qui tu sais le comment et le pourquoi de cette déroutante image. J'appris par "qui tu sais", le récit de ton départ pour le front de guerre, terre-plein de toutes les violences. De ce départ, j'ai immédiatement mesuré, la rage au cœur, les tenants et aboutissants. Volontaire, tu avais depuis peu défroqué ton rêve, revêtu l'habit des hommes de combat. Ce fut du

moins ma première pensée. "Qui tu sais" m'assura cependant de ton refus de presser la gâchette, de brandir le long couteau, le Parabellum, le U.Z, la Kalachnikov et autres M.16 ; tu avais choisi d'extirper le mal introduit par la belliciste raison d'état sous l'écorce des routes, à la périphérie et au centre des terres cultivables, dans le voisinage des maisons, sur la trajectoire du va-et-vient de l'humain ("providentiellement" condamnés à aller et venir). Tu venais de rejoindre les rangs des sacro-saints démineurs, des angéliques "trompe-la-mort" qui, soucieux de prévenir la mort violente d'autrui, se posent au ras du sol comme des colombes, penchent leur tête avec l'air de prier, piquent le terrain, dénichent les engins de mort potentiels qui toujours menacent de néantiser les pas posés de l'homme. Assurément, tu fis la fierté des hommes de paix qui te côtoyèrent, des guerriers qui te réservèrent les plus sincères de leurs accolades, avant et après les mouvements de troupes dans le périmètre pervers des zones minées. J'aime à t'imaginer tendu, le front dégoulinant, ramassé, déterminé, les narines frémissantes. Combien de fois a-t-il vacillé, ton souffle, menacé par l'imminence d'une déflagration. "Ce que l'homme a fait, l'homme peut le défaire" a un jour proféré un abruti volontaire et sublime. Aura-t-elle ne serait-ce qu'une fois traversé ton esprit, cette salutaire maxime de l'homme d'action? Assurément non. Ni même l'espoir de survivre à chacune de tes interventions. Ce que l'homme faisait, tu le défaisais sans vaciller, le front sec et froid, le souffle éteint. Ton orgueil de poète fut le seul garde-fou de ton éphémère survie.

On m'apporta la nouvelle de ta mort par une froide journée d'hiver, comme dans les romans tristes. J'ai su sans surprise que tu avais posé le plat de ta main sur le revêtement glacé et poussiéreux d'une mine antipersonnel forcément très laide. Je devine qu'un sourire fulgurant a du déchirer ta face quand le sol s'est subitement rapproché de ton visage. Sais-tu qu'un terrible frisson nous a parcouru, moi et mes frères quand qui tu sais nous annonça la nouvelle de ton trépas? Sais-tu que nous avons serré les rangs? Que nous avons continué à nous aimer de plus belle? A rire ensemble? A nous émerveiller pour un rien? De la seule inflexion de nos voix respectives? Du seul souvenir de ta présence passagère parmi nous? Ton tors fut de trop souvent mourir, presque quotidiennement, avec en tête, l'espoir de perpétuellement renaître. Tous les jours, la nuit venue, tu t'endormais comme d'autres s'évanouissent ou meurent, pour au matin ressusciter, nous revenir en bringuebalant ton corps torturé, mains dans les poches et cheveux au vent. Mon camarade, mon ami, mon cher frère, toujours, mes pensées te conçoivent en train de lestement gambader, quelque part dans les nuées. Toujours, mes pensées continueront à monter vers toi.

Que ton esprit virevoltant, assassiné, se repaisse à jamais du bonheur surnaturel imparti à la race de ceux qui souffrent avec panache.

En ton Nom !



Véronique DOUSTI

Tes Larmes sont tes armes!
Pourquoi pleures-tu Libanais?
Pourquoi pleures-tu Palestinien?
As-tu peur?
Non, parce que mes larmes arrosent cette terre.
Pourvu qu'il pleuve un air de clémence
Sur la terre qui sent la mort,
Le sang, l'odeur de la guerre.
Pour que mes pleurs adoucissent le cœur des hommes!
Oui, la terre a si soif!
Les larmes coulent, elles arrosent
Une terre qui a si soif de Paix!

Nassima Chérif



ô Palestine! Que de massacres et de destructions commises en ton nom! Quel désastre!

Toi qui étais nommée "Terre promise" dans l'Ancien Testament, comment ce fait-il que tu en sois arrivée là? Pourquoi es-tu devenue la contrée du malheur et du désespoir?

Palestine, on se déchire en ton nom!

Et toi Jérusalem! Toi qui t'appelle Yérouchalayim en hébreu et Qods en arabe! Ville trois fois sainte pour les religions juives, chrétiennes et musulmanes!

Dans la Bible, le prophète David parle si bien de Toi (Psaume 122) : "Jérusalem est construite comme une ville qui les unit tous ensemble." Tu devrais être la capitale du monde accueillant tous les croyants, un lieu de rencontre entre les trois religions! Tu devrais être une ville de pèlerinage, de paix, et d'union entre tous les hommes de foi!

Jérusalem, voisine de Bethléem, lieu de naissance de Jésus, le Messie! Dans les Evangiles, il est inscrit qu'il s'y rendit plusieurs fois. Pourquoi ne suis-tu pas les enseignements de tous tes prophètes ? Prêchaient-ils autre chose que le bien et la clémence?

Toi, Qods, la Sainte, sœur de la Mecque et de Médine! Première qibla des musulmans! De Toi a commencé le voyage nocturne du Messager de

l'Islam ! Signe de réconciliation entre les croyants et leurs lieux saints!

Depuis le début de ton existence, tu n'as presque connu que des conflits et des querelles, tous commis en ton nom! Où est cette union que tu serais enfin capable d'offrir aux hommes? Le temps n'est-il pas venu que tu te calmes et que tu ne commettes plus d'injustices? Jusqu'à quand désires-tu rester la ville des déchirements, de la haine et de l'oppression ?

Jérusalem, on se déchire en ton nom!

Depuis quand? Peut-être ne t'en souviens-tu pas. Moi, je sais que c'est depuis des temps très anciens, bien avant les croisades et la guerre de cent ans. Dans un des ses psaumes, le Prophète David s'en plaint déjà: "Ô Dieu, des étrangers ont envahi ton domaine, ils ont souillé le temple qui t'est consacré, ils ont fait de Jérusalem un tas de ruines." (psaume 79)

Et toi Baalbek, cité historique, riche d'un passé culturel de plus de 5000 ans! Pourquoi es-tu toi aussi atteinte par cette plaie et de tous ces maux ? Est-ce en ton nom que l'on massacre aujourd'hui tes descendants?

Ô Liban, pays de l'amitié et terre d'accueil! Toi qui a été qualifiée de " Terre de lait et de miel " dans la Bible ; reconnu pour ta sociabilité, ta tolérance, et ton esprit d'entreprise. Quel péché as-tu donc commis? Peut-être dois-tu payer le prix de ta beauté? Sans doute ton peuple a-t-il décidé de s'unir contre tes ennemis et ceux qui te convoitent! Très certainement as-tu décidé de résister contre l'injustice! Je sais que tu ne te laisseras plus abuser par de belles paroles sans fondements! Tu as déjà subi assez de peines et de désastres, lorsqu'ils t'ont divisé pour des raisons soi-disant politiques et religieuses! Ils t'ont blessé au plus profond de ton âme, mais malgré tout tu as réussi à panser tes plaies. Aujourd'hui, tu es devenu un pays fort de par ton peuple et ta résistance, tu ne te laisseras plus duper!

De nos jours, les hommes libres ne peuvent plus rester muets et tranquilles! Leurs cœurs sont serrés mais ils savent qu'il faut maintenant se relever, crier son refus!

Aujourd'hui l'humanité est en danger, il faut dès à présent la libérer et la soutenir dans cette mauvaise passe, et réagir avant qu'il ne soit trop tard!

Ô Palestine, Ô Liban et vous aussi Afghanistan, Irak, et toute contrée où les hommes sont opprimés, c'est en votre Nom que j'écris!

Que j'écris ma tristesse mais aussi mon espoir en des jours meilleurs!

La paix c'est de vivre libre sur sa terre
La paix c'est de faire la guerre à la guerre
La paix est de penser aux jours meilleurs

Ziad Medoukh



" Le Cinquième Art, L'Art Qui Sonne "

Entretien avec Shahin Farhat

Entretien réalisé par :
Farzaneh Pourmazaheri
Afsaneh pourmazaheri

Dans les couloirs de la faculté de Beaux Arts de l'Université de Téhéran, des mélodies harmonieuses s'élèvent dans chaque recoin et les étudiants déferlent, instrument à la main. C'est au sein du département de la musique que l'on a rencontré le professeur Shahin Farhat, grand musicien et compositeur iranien. La composition de ses grandes symphonies lui a permis de renforcer l'amour de sa patrie. Il est également devenu une figure non négligeable de la musique en Iran.

Farzaneh Pourmazaheri: Comment et quand êtes-vous entré pour la première fois dans le monde de la musique ? Quel est le premier instrument que vous avez joué ?

Shahin Farhat: Je suis né dans une famille qui pratiquait la musique. Mon père, qui était avocat et médecin, n' était pas un expert en musicologie ; cependant, il jouait du " Radif [1] ". Mon oncle et lui étaient tous deux des adeptes de Derviche Khan. J'ai connu la musique traditionnelle pour la première fois vers l'âge de 3 ou 4 ans. Ensuite, je me suis orienté vers la musique classique dès l'adolescence. J'ai choisi d'apprendre le piano et j'ai donc continué à jouer de cet instrument lors de ma vie professionnelle. J'avais aussi toujours rêvé de donner une dimension créative à mon travail, c'est-à-dire de devenir compositeur. J'étais résolu à continuer mes études. Après avoir obtenu mon diplôme de la faculté des Beaux Arts de l'Université de Téhéran, j'ai quitté le pays pour la France. Par la suite, je me suis installé aux Etats-Unis et je suis retourné en France. Au final, ma carrière professionnelle allait être basée sur la musique.

Afsaneh Pourmazaheri: Parlez-nous de votre première symphonie présentée pour le public. Quel était votre sentiment à ce moment-là ?

Sh. Farhat: C'est une bonne question car cette forme musicale m'intéresse beaucoup et j'adore les oeuvres orchestrales. La première était la symphonie " Khayyam ". Je l'ai composée à l'Université de New York. Elle se base sur onze quatrains de Khayyam. Lorsque je suis rentré en Iran et avec la collaboration du chef d'orchestre Farhad Meshkat, nous avons joué cette symphonie au sein de l'Orchestre de Téhéran. Elle a eu un franc succès, et je me souviens que le public nous a applaudi environ vingt minutes sans interruption. Bien sûr, la symphonie nº1 " Khayyam " n'est pas ma première œuvre, mais elle demeure celle qui a été jouée pour la première fois devant le public. Je pense que c'était l'un des plus beaux moments de ma vie. Le monde que j'avais créé prenait vie devant mes yeux. Je me suis même étonné du fait qu'elle sonnait même mieux que je l'avais prévu. Je ne pensais pas que cela serait ainsi.

A.P: Avez-vous ressenti la même chose au cours des autres représentations ?

Sh. Farhat: Au fur et à mesure, on a d'autres sentiments, d'autres souhaits. Maintenant, je souhaiterais davantage que mes œuvres sortent sans tarder et soient disponibles à l'étranger. A ce propos, j'aimerais ajouter que mon objectif est de faire connaître la musique d'Orient, et surtout la musique iranienne, hors des frontières. Avant, c'est-à-dire lors de nos premières représentations à l'étranger, beaucoup de gens ne savaient pas que certains compositeurs pratiquaient ce genre de musique ici.

F. P: Parmi tant de poètes pourquoi avez-vous choisi Khayyam ?

Sh. Farhat: Premièrement, parce que Khayyam est l'un des grands poètes d'Iran et il est également célèbre en Occident. Il y a quelques décennies, la traduction du recueil de Khayyam par le poète anglais Fitz Gerald se trouvait chez presque toutes les familles occidentales. Aujourd'hui encore, il reste connu de tous. J'ai donc choisi une œuvre qui soit interprétable en persan et en anglais ; et avant de commencer, j'ai lu plusieurs traductions. Nous avons certes d'autres poètes aussi renommés que lui tels que Hafez et Saadi, mais c'est l'histoire de Khayyam qui reste la plus familière et la plus connue du public.

F. P: Comment peut-on catégoriser les genres musicaux ? Lequel d'entre aux reste le plus pratiqué en Iran ?

Sh.F: Votre question est très générale. On se demande à quoi faire précisément référence la notion de " genre ". Il y a plusieurs options : le contenu, la forme, la nationalité, la musique absolue, la musique programmatique et la musique d'amateur. On ne peut pas expliquer tout cela en une seule phrase. Pour être bref, je peux dire que la musique peut tout d'abord être divisée en deux groupes : la musique programmatique, et la musique absolue. La première raconte une histoire ou décrit quelque chose, tandis que la deuxième ne narre pas d'histoire. Ce qui est intéressant est que la musique programmatique comporte de la musique absolue, tandis que le contraire n'est pas possible. En conséquence, l'art musical n'a besoin d'aucun autre art, il est en soi l'art le plus complet.



En général, on peut dire que la musique peut être narrative et dans ce cas-là, si on connaît le thème, elle sera plus compréhensible. Sinon et à condition d'être attirante, elle se présente comme musique absolue.

F. P: En parlant de " genre " je voulais parler de musique traditionnelle, folklorique, classique, symphonique…

Sh .Farhat: Je vois mieux ce que vous voulez dire. En Iran comme partout, la musique est divisée de ce point de vue. Commençons par l'Iran : ici, lorsque l'on parle de la musique iranienne, rien de spécial ne vient à l'esprit, alors qu'en parlant de la musique classique, on se rappelle tout de suite les oeuvres des grands musiciens classiques. La musique classique, c'est Beethoven, c'est Mozart, c'est Bach, Tchaïkovski, Brahms, Mendelssohn, vous voyez ? C'est Chopin … Revenons à notre musique. La musique iranienne contient plusieurs genres. On en a beaucoup parlé dans les différentes académies comme l'Académie d'Art dont je suis membre, et on a également discuté de la problématique de la classification de la musique. La première division de la musique iranienne est le Radif. C'est une musique urbaine surtout présente à Téhéran et dans les villes centrales. Ce genre est ce que les étrangers connaissent sous le nom de " musique savante ". Elle contient sept Dastgah[2], cinq Avaz[3], Gousheh[4], Daramad[5], Tasnif[6], Zarbi[7] … tout cela constitue la musique traditionnelle iranienne désormais appelée " Musique de Radif". " Radif " désigne l'ensemble des mélodies, motifs, et thèmes très riches et logiques basés sur un certain mode et associant le souci d'esthétique à celui de musicalité. Sa maîtrise est indispensable pour le musicien iranien et en outre, il est une source d'inspiration pour ceux qui pratiquent la musique traditionnelle et même pour les compositeurs comme moi. C'est la musique de la ville. Le deuxième genre est la musique locale, que l'on appelle maintenant la musique " folklorique ". Malheureusement, exception faite des plus célèbres, un grand nombre de ces mélodies ont disparues. Néanmoins, beaucoup de musiciens ont essayé d'empêcher qu'elles ne tombent dans l'oubli. Cette

" musique folklorique" est, en fait, claire comme de l'eau de roche qui coule de la fontaine, passe à travers les rochers, et demeure totalement limpide et dénuée d'impureté. Elle se transmet d'une génération à l'autre grâce par exemple aux chants qu'une mère fredonne à son enfant, au chagrin qu'un amant ressent dans son cœur, ou à la joie du triomphe après une guerre.



Tout cela se retrouve dans cette musique régionale. Il y a aussi une autre forme appelée la musique " modale " ou " Maghami ". Elle est présente dans différentes régions de notre pays. Comme vous le savez, l'Iran est un pays peuplé d'ethnies diverses et la musique composée par ces gens-là s'appelle la musique " Maghami ", qui est différente de la musique folklorique. Ce genre de musique existe depuis très longtemps en Iran. Ensuite, la quatrième est appelée la musique composée, et fait référence à l'art de la composition. Cet art est très jeune ici en comparaison à son épanouissement au IXe siècle en Europe, il y a 1100 ans. Il commence à s'enrichir durant l'Antiquité, prend un élan nouveau à la Renaissance, puis passe par l'époque baroque, classique, et romantique jusqu'à la modernité au XXe siècle. On voit donc que des écoles se suivent les unes après les autres, laissant chacune un riche héritage musical. Depuis une soixantaine d'années, le progrès dans ce domaine en Iran est remarquable et j'espère que la nouvelle génération poursuivra notre chemin et nos idées.

A.P: Qu'est-ce que " la symphonie " ? Quand est-elle née et comment ? Qui était le précurseur de ce genre ?

Sh.Farhat: À vrai dire, c'est Joseph Haydn (1732-1809), grand compositeur autrichien et l'un des plus grands musiciens de l'époque classique, qui a donné naissance à cette forme de musique. Il a décidé de créer une musique qui dépasse les frontières et qui soit compréhensible par tout le monde, car la musique est une langue commune qui n'a pas besoin d'être traduite. Il a inventé des règles pour les instruments et surtout pour ce qui touche à la forme. Son œuvre, comprenant 104 symphonies, a inspiré de grands musiciens après lui tels que Mozart ou encore Beethoven. La symphonie est composée de petites formes : double, triple, quatuor[8], variation[9], fugue[10], rondeau[11], et finalement la sonate[12] qui est justement la forme la plus complète connue dans ce domaine jusqu'au maintenant. La sonate n'est pas une symphonie puisqu'elle est composée pour deux instruments, alors que la symphonie est composée pour l'orchestre. Cependant, elles ont toutes les deux la même forme. Bien qu'elle soit d'origine allemande, elle s'est répandue partout dans le monde. Le thème principal de la symphonie est adapté à la description de la vie humaine de la naissance jusqu'à la mort : lorsque l'on naît, lorsque l'on commence à percevoir son entourage durant l'enfance, lorsque

l'on entre dans l'adolescence, lorsque l'on exprime des souhaits et des désirs, puis lorsque l'on se bat afin d'obtenir ce que l'on souhaite, lorsque l'on arrive au point où, après maints efforts, on l'a obtenu, et, enfin, lorsque l'on regarde son passé en sentant l'approche de la mort.

A.P: De quelle manière et quand la symphonie est-elle entrée en Iran ?

Sh.Farhat: Elle est venue en Iran surtout grâce à l'invention de la radio et depuis ce temps là, elle a toujours eu ses propres admirateurs.

A.P: Est-ce que toutes vos symphonies racontent une histoire ? Comment le public peut-il comprendre leurs thèmes?

Sh.Farhat: Pas toutes. La symphonie n° 1, "Khayyâm " est programmatique; les symphonies n° 2, n° 3, et n° 4, sont non programmatiques ; la cinquième qui s'appelle "La Symphonie Iranienne ", n'a pas d'histoire. Cependant, j'y ai inséré l'élément folklorique présent dans la musique iranienne. La sixième qui s'intitule "Damâvand ", est programmatique. Cette montagne a toujours attiré mon attention. La première partie de cette dernière dépeint une ascension spirituelle vers son sommet, la deuxième partie montre la beauté du pied de cette montagne, enfin, la troisième raconte une nuit hivernale et orageuse au-dessus de Damavând. Elle décrit la nature de façon très élégante en même temps qu'elle montre sa violence. La symphonie n° 7 intitulée " Iran " ne "raconte " rien de particulier et est seulement un symbole de notre patrie. La symphonie n° 8 appelée "Le printemps de Touss[15] " et que je considère comme programmatique, est une oeuvre religieuse qui parle de l'éminence de notre huitième Imam. " Le Golfe Perse " est le titre de la neuvième symphonie. J'ai voulu y exprimer mes sentiments patriotiques comme je l'ai fait dans la symphonie " Damâvand". Une de mes œuvres préférées est la dixième symphonie qui sera bientôt disponible au public. Enfin, la onzième symphonie est dédiée à notre grand prophète.

F.P: Comment peut-on arriver à comprendre l'histoire cachée dans une symphonie ?

Sh. Farhat: D'un côté, la fibre musicale joue un rôle essentiel dans la compréhension de n'importe quelle musique. D'un autre côté, on peut écouter une symphonie programmatique en la considérant comme une symphonie absolue, mais en tout cas si elle raconte une histoire, elle est souvent narrée dans la pochette du CD ou sur la couverture de la cassette. Et plus on écoute ce genre de musique, plus on la comprend.

F.P: Pourquoi la symphonie ne semble-t-elle pas forcément bien s'adapter au goût iranien ?

Sh. Farhat: Il n'en est pas du tout ainsi. Au contraire, ce sont les gens d'Extrême Orient qui accueillent moins bien cette forme. A ce propos, la musique iranienne est très riche. Notre système modal englobe les modes majeur et mineur. Il est intéressant de constater que nos mélodies plaisent aux européens. A plusieurs reprises, j'ai fait écouter de la musique iranienne durant mes cours à l'étranger. Ils ont beaucoup aimé la musique et les chants iraniens, parce que les " dastgahs " ou bien les systèmes modaux iraniens comme Ispahan, Mahour, Homayoun, et Tchahargah sont très proches de la musique occidentale .

F.P: Que pensez-vous de l'évolution de la musique en Iran ? Comment voyez-vous son avenir ?

1- Répertoire académique embrassant tous les systèmes modaux

2- Système modal englobant un certain nombre de figures modales dans la musique iranienne traditionnelle

3- Système modal : Dastgah

4- Mélodie, modèle mélodique de la musique traditionnelle

5- Introduction d'un morceau de musique

6- Chanson

7- Pièce instrumentale rythmique

8- Œuvre de musique écrite pour quatre instruments ou quatre voix

9- Suite de morceaux musicaux composés sur le même thème

10- Forme de composition ou différentes parties répétant le même motif

Sh. Farhat: Si l'on jette un coup d'œil sur l'histoire de la musique en Iran, on peut constater qu'il y a environ 70 ans, il n'y avait pas de système pour enregistrer la musique. On ne peut donc pas juger la musique de cette époque-là, contrairement à la musique d'occident qui a été écrite dès ses origines. Chaque époque a donné naissance à d'illustres musiciens. Si vous regardez le passé, un siècle auparavant, vous verrez de grands hommes tels que Habib Somaii, Agha Haussein Gholi, Derviche Khan, et Mirza Abdollah qui ont porté la musique de leur époque à son apogée. La seconde moitié de XXe siècle a été le témoin de l'apparition de grands génies en Iran tels que Abolhassan Saba, Reza Varzandeh, Jalil Chahnaz, Ebadi, Rouhollah Khaleghi, et le défunt colonel Ali Naghi Khan Vaziri. On a eu également des chanteurs célèbres comme Ghavami, Banan, et Mahmoudi Khonsari. De nos jours, on est entré dans une nouvelle phase qui laisse présager de l'évolution future de la musique iranienne. Nous avons des jeunes de moins de vingt ans qui sont incroyablement talentueux. Chaque année, lorsque je fais passer des oraux d'entrée à l'université, je suis surpris par le fait qu'ils jouent de mieux en mieux. Je prévois un avenir brillant à notre musique, et je pense même qu'elle pourrait dépasser les frontières à condition qu'on aide ces jeunes à présenter leurs œuvres à l'étranger. Je voudrais ajouter qu'actuellement, les femmes ont fait une entrée remarquée tant dans le domaine de la recherche que de la composition. D'ailleurs, à l'université, les meilleurs étudiants sont des filles.

F.P: Comment l'improvisation vient-elle au secours de la musique ?

Sh.Farhat: L'improvisation est le principe de base de la musique iranienne. Tous les sept systèmes modaux iraniens dont je vous ai parlé - Segah, Tchahargah, Mahour, Nava, Rastpanjgah, Homayoun, Chour - et tous les cinq chants - Bayat Ispahan, Afchari, Bayat Tork, Abou Ata et Dachti -, peuvent donner naissance à de nombreux motifs et mélodies. On les joue à chaque fois de façon différente. A titre d'exemple, après avoir joué le Tchour durant cinq minutes et si l'on recommence à jouer le même morceau quelques instants après, il sonnera autrement. En fait, on a fait intervenir inconsciemment l'art de l'improvisation. C'est pourquoi, je considère qu'un musicien iranien est en même temps un compositeur. L'improvisation a donc un rôle fondamental dans la musique iranienne. C'est la question de la création momentanée… Et cela n'a rien à voir avec la connaissance musicale. Autrefois, cela était très important en l'Occident, mais de nos jours, on peut dire que cette tendance a été atténuée parce que tout a été consigné par écrit.

A.P: Si un musicien n'arrive pas à jouer une partie d'un morceau, cela est-il remplaçable par l'improvisation?

Sh. Farhat: En guise de réponse, je vais vous raconter un souvenir: c'était à Paris, en 1974 si je ne me trompe pas, et j'étais alors étudiant. Il y avait le concert de Wilhelm Kempf. Il était en train de jouer l'une des sonates de Schubert. Il en a soudain oublié une partie et il s'est mis à improviser mais, grâce à son grand talent, il l'a joué exactement dans le même style que Schubert. Je vous assure que les gens qui ne connaissaient pas parfaitement cette sonate ne l'ont même pas remarqué. Cet événement est exceptionnel dans la musique classique.

F.A.P: Merci de nous avoir fourni des informations si intéressantes …

Sh. Farhat: Je vous en prie, merci à vous et à la " Revue de Téhéran ".

11- Forme instrumentale ou vocale caractérisée par l'alternance d'un refrain et de couplets

12- Pièce de musique instrumentale, composée de plusieurs morceaux de caractère différent

13- Instrument de musique à vent, à anche double

14- Instrument à anche qui forme dans l'orchestre la basse de la série des hautbois

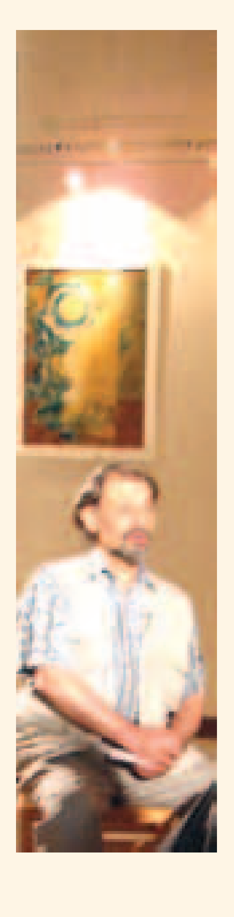
15- Une province de Mashad

16- Pièce musicale et instrumentale de composition très libre et d'inspiration nationale et populaire.

LA MUSIQUE DES COULEURS

ENTRETIEN AVEC KIOUMARS GHOURCHIAN

Entretien réalisé par
Massoud GHARDASHPOUR



Q: Commençons par le commencement. Nous aimerions connaître les circonstances dans lesquelles vous avez fait connaissance avec la peinture.

R: L'art est quelque chose d'inné et de naturel chez les hommes et, à mon avis, la peinture est le moyen d'expression artistique le plus essentiel, avec lequel nous sommes en contact dès le départ. Certains commencent la peinture dès leur plus jeune âge, et, si cela leur plaît, ils suivent un parcours académique et vont même parfois au-delà. Je suis à peu près passé par toutes ces étapes pour en arriver là où j'en suis dans mon travail.

Q: À quel âge avez-vous commencé la peinture?

R: J'avais entre quatorze et quinze ans lorsque j'ai participé pour la première fois à des compétitions. J'y ai d'ailleurs souvent remporté le premier prix. Je suis ensuite entré à l'université et puis j'ai travaillé durant quelque temps, en particulier avec plusieurs maîtres. Je n'évoque pas la période durant laquelle j'ai enseigné, car elle a, à mes yeux, moins d'importance que la partie où le savoir-faire s'acquiert au travers de l'expérience! Il faut dire que dès le départ, j'ai puisé mon inspiration dans la nature qui, selon moi, est le meilleur professeur pour tout artiste peintre. La nature et les expériences m'ont donc beaucoup aidé dans cette voie.

Q: Les critiques d'art ont appelé votre exposition "Miniature abstraite", et ce peut-être en raison du lien étroit existant entre vos travaux et les miniatures, mais aussi avec l'abstrait. Quelle explication pouvez-vous nous donner à ce sujet ?

R: Selon Kandinsky, l'un des fondateurs de l'abstrait, il n'y a pas d'abstrait proprement dit. Les formes ont des volumes et sont matérielles.



Si l'on venait à représenter de l'abstrait pur, il n'y aurait plus ni forme, ni image. Cependant, dans l'art communément appelé abstrait, l'image existe et c'est cette même image qui est porteuse d'un message. Dans mes travaux, les images existent bien. Par conséquent, je ne sais pas si l'on peut les appeler abstraits ou non. Par contre, je peux peut-être répondre à votre question concernant la miniature. En fait, les miniatures n'étaient pas mon objectif dans ces travaux, mais il faut dire que l'art traditionnel qui nous entoure fait en quelque sorte partie de nous. C'est pourquoi, il m'a influencé et ne voulant surtout pas m'éloigner de mes origines, j'ai apporté une touche de traditionnel à mes peintures. Aujourd'hui, nous recherchons du nouveau dans l'art. Cela ne veut pas dire que nous devons nous éloigner de nos traditions. Les traditions ont une place primordiale dans nos vies, ce qui leur confère un statut privilégié. Par conséquent, nous devons viser de nouveaux horizons en combinant modernisme et traditionalisme.

Q: Les miniatures persanes, l'architecture islamique, et la calligraphie comptent parmi les éléments présents dans vos travaux. Pouvez-vous nous expliquer la raison de vos choix?

R: Cela s'est fait tout seul. Aucun de ces éléments n'a été le fait d'un choix prémédité.

Q: Quelles sont vos techniques de travail ?

R: Tout d'abord, je prépare la toile en y appliquant une première couche de peinture. L'opération peut se répéter jusqu'à trois fois, et pour cela, j'utilise normalement des couleurs claires : de l'ocre ou un blanc que je confectionne moi-même. La résine que j'utilise pour mes couleurs est composée d'un mélange d'huiles. Après vingt-quatre heures d'attente - le temps que la résine sèche-, j'applique les couleurs principales, qui sont en général plus sombres, à l'aide de pinceaux souples. Ensuite, je dilue la peinture pour la rendre moins consistante et à l'aide d'un morceau de plastique et de la paume de ma main, j'étale la peinture sur la toile. C'est pour moi une façon de mieux transmettre mes sentiments. Parfois, les sujets sont préétablis, comme par exemple Leïli et Madjnoun ou Encore Rostam et Sohrab. On peut également se servir d'une musique appropriée au sujet et c'est là que les couleurs se mélangent pour donner naissance à une sorte de gris. Commence ensuite la recherche. La toile est mise en observation et cette étape peut durer plusieurs heures, voire plusieurs jours. Mais il arrive aussi que je trouve en quelques secondes ce que je recherche. Je cherche en fait une forme au sein de ces couleurs et lorsque je la détecte, j'efface le pourtour. C'est là que la forme apparaît.

Q: Dans vos travaux, vous accordez une importance toute particulière à l'art iranien et islamique qui leur donne une sorte de dimension spirituelle. Etes-vous d'accord avec ce jugement?

R: Oui, sans doute. Mais la spiritualité est présente dans la vie de tout le monde, même si certains s'en éloignent parfois. Ils ont juste besoin d'un simple rappel. Le spirituel existe dans chacun d'entre nous et un petit coup de pouce peut nous ramener à cette réalité. La tâche de l'artiste est justement de donner ce coup de pouce, et ce notamment grâce à la peinture qui est une forme d'expression directe ne nécessitant aucune traduction. Un artiste peintre persanophone peut faire connaître Mowlavi au monde entier à travers ses peintures.



Q: Une dernière question: que pensez-vous de la peinture contemporaine en Iran?

R: Si les peintres iraniens veulent être au même rang que les grands maîtres peintres internationaux, ils doivent impérativement rester fidèles à leurs racines et origines. Le problème majeur de certains de nos artistes contemporains est qu'ils imitent les œuvres occidentales. Dans notre pays, beaucoup d'efforts ont été réalisés afin de promouvoir un modèle d'art " rétrospectif ", si je puis dire. Mais aujourd'hui, ces artistes ne sont pas soutenus comme il se doit.



L'Homme, qu'il soit créateur d'une œuvre d'art ou admirateur de celle-ci, est bien plus grand que le petit être qu'il semble en apparence. Les grands penseurs du monde entier ont beaucoup réfléchi à la définition du mot " Homme". En effet, les seules définitions plausibles du mot Homme ne couvrent qu'une partie infime de l'immensité qui forme les hommes.

"Cogito ergo sum", disait René Descartes, en insistant sur la pensée de l'homme. Mowlavi, quant à lui, a mis l'accent sur la force de la pensée de l'homme, en écrivant :

" *Oh frère, tu es toute pensée*
Le reste des ossements et la racine des choses"

Pour Lesley White, l'homme est un animal qui utilise des symboles tandis que pour Benjamin Franklin, c'est un homo habilis.

"Je sens donc je suis", disait André Gide. "Je me révolte donc je suis", disait Albert Camus. "Sans l'acte, l'homme n'est rien", disait encore Jean-Paul Sartre. "L'homme est une combinaison de corps et de la faculté de réfléchir", pensait Alexis Karl.

Les religions et les divinités sont d'avis que l'existence de l'homme nécessite un corps et un esprit et que l'homme est un être mi-céleste, mi-terrestre avec une



dimension matérielle et une autre immatérielle. En d'entre termes, l'homme est mi-ange, mi-animal. Sanaï y fait ainsi référence dans les vers suivants :

"*L'homme en effet est un mélange d'anges et d'animaux*

S'il se dirige vers l'un, il lui manquera quelque chose de l'autre

Et s'il va vers l'autre, il sera meilleur que celui-ci"

Selon l'interprétation coranique, la dimension céleste appartient au divin qui a insufflé son esprit à l'homme. Quant à la dimension terrestre, elle provient de la terre. Descartes voit en l'homme un corps et un esprit; et bien qu'en apparence l'âme semble être rattachée au corps, le lien réel de l'esprit n'existe qu'avec le créateur des mondes. Mais si l'homme persiste au rattachement terrestre il ne fait, en effet, que creuser un fossé entre lui et Dieu tout puissant. Plus l'homme se rapproche de Dieu, plus tout ce qu'il entreprend prend une dimension divine. Se référant au Seigneur des cieux et de la terre, l'artiste ne créera que des œuvres plus belles les unes que les autres.

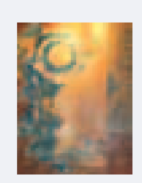
Improvisation

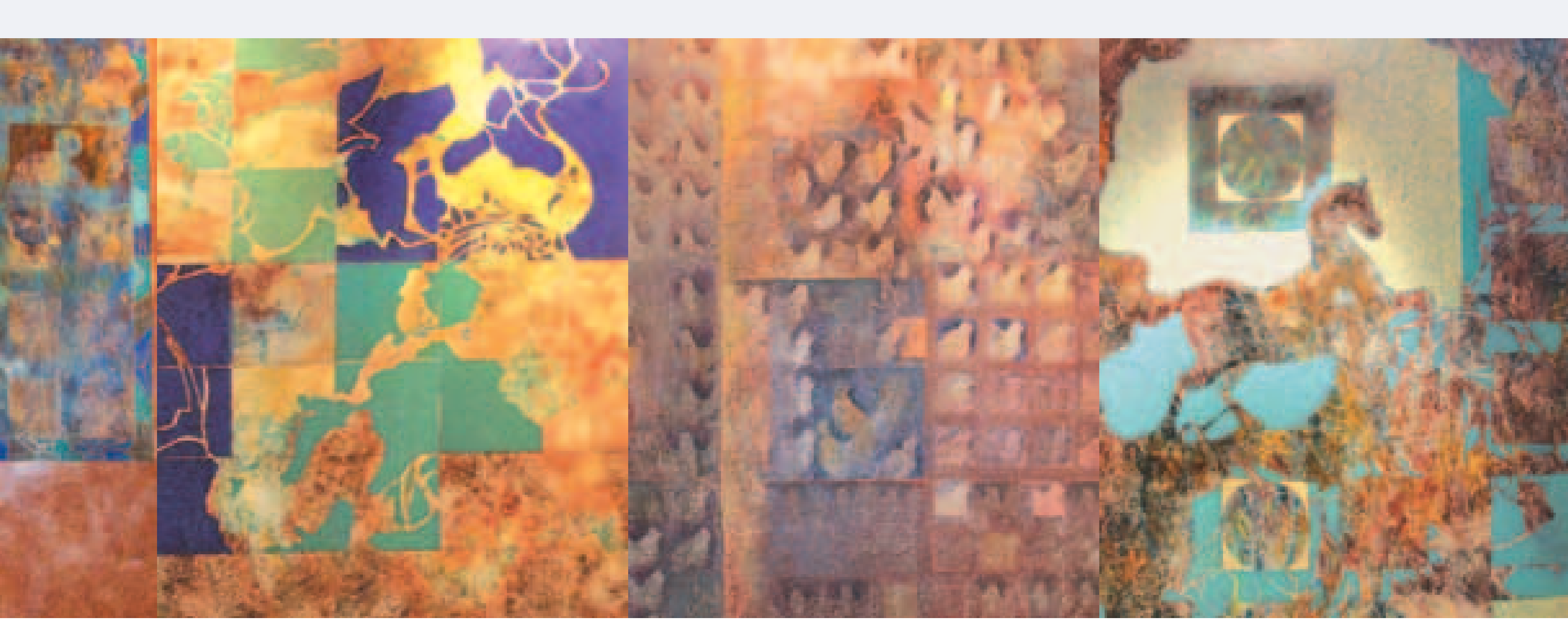
Tout ceci pour dire que l'artiste, grâce à son oeuvre d'art, peut donner une meilleure définition de l'homme que tout autre philosophe ou intellectuel. A travers son art, l'artiste répond aux demandes les plus essentielles de l'homme. L'œuvre d'art est telle une brise qui apaise bien des maux pesant sur nos pensées.

Dans la technique dite d'improvisation à laquelle j'ai eu recours dans mes travaux, la main remplace le pinceau; la main, à travers laquelle les sentiments les plus fins peuvent être transmis. Ceci crée un lien beaucoup plus intense entre le peintre et son tableau. Après cette étape, il s'agit pour moi de partir à la découverte d'une forme, habituellement inexistante dans le réel, et de la faire ressortir sur la toile. Ces images, bien qu'imaginaires, semblent très proches de nous car elles jaillissent du cœur. C'est ainsi que l'artiste met de la lumière incolore dans l'esprit des couleurs en peignant les songes les plus lointains et inimaginables. Il redonne ainsi à la beauté un nouveau sens et un coup de jeune mystérieux, comme seuls les amoureux de l'art savent le faire.

Kioumars GHOURCHIAN

Propos traduits par
Helena ANGUIZI





" Le personnage dans le roman "

Intervention de **Pierrette Fleutieux**
A l'Université Shahid Beheshti

Propos reccueillis par
Massoud GHARDASHPOUR

Je suis tellement heureuse de vous voir. C'est étrange. Car j'ai longtemps été professeur d'anglais. Maintenant, c'est fini, je ne fais qu'écrire. Mais je retrouve ici les salles de classe, les élèves, les regards des élèves. J'ai beaucoup aimé enseigner.

Nous avons pris comme sujet " le personnage dans le roman ". Peut-être que je vais parler de cela, et peut-être d'autre chose. D'abord, il faut que je vous dise que j'aime le roman. Je trouve que c'est une forme artistique. Il permet de parler de la vie quotidienne des gens. Le roman se place vraiment au cœur de l'existence de l'individu ordinaire. Il n'empêche qu'il peut y avoir des individus ordinaires dans le roman. Mais, avec le roman, on est dans la vie ordinaire des gens et donc, c'est une forme que je préfère à tout. On peut prendre l'exemple d'un essai. Ce format vous donne déjà un point de vue, qui va se développer avec les instruments de la raison. Mais on peut se tromper. Alors que dans le roman, on ne peut pas se tromper, puisqu'on vous montre nécessairement tous les points de vue, la complexité de la vie.

Quand je vais dans un pays étranger, un pays que je ne connais pas, j'essaie d'abord de trouver des romans. Parce qu'ainsi, je vais voir ce que c'est que la vie des gens, dans la rue ou dans la famille. Ensuite, j'achèterais peut-être des essais sur l'histoire, sur la politique, sur la société, etc. Mais je commencerai toujours par le roman. Dans le roman, il y a le personnage, c'est ce qui différencie le roman de la poésie par exemple. On n'a presque pas de roman, s'il n'y a pas de personnages. Mais il n'est facile à créer, ce personnage. Pour les femmes, les romancières femmes, le personnage a posé un certain problème, surtout pour celles de mon âge. Je suis née pendant la dernière guerre mondiale et c'est un contexte qu'il faut comprendre. Je vous parle de mon cas, mais je connais beaucoup de femmes écrivains en France ou ailleurs, qui ont eu pour la plupart, un petit peu les mêmes problèmes, à des niveaux différents. Alors, prenez un écrivain comme moi. J'étais une petite fille dans les années quarante, et à l'école, on ne parlait jamais des femmes. L'histoire, c'était toujours des hommes qui l'avaient fait. C'était intéressant, mais il n'y avait pas ce rapport de familiarité immédiate que j'aurais eu si on m'avait parlé des femmes de l'Histoire de France. Et après tout, beaucoup de femmes ont fait l'Histoire de France. Mais curieusement, on en parlait très peu. Et dans mon esprit, l'Histoire n'était pas pour moi. C'était comme si je ne pouvais pas me l'approprier. Donc, c'était quelque chose de difficile, de lointain. Cela a longtemps duré.

Même chose pour la littérature ; j'ai tout de suite adoré les livres. Mais c'étaient des livres écrits par des hommes. Et ça a duré jusqu'à ce que je commence les études universitaires. Là, j'ai découvert la littérature anglaise, très importante pour moi, parce que j'ai eu tout de suite ce rapport immédiat avec les romancières anglaises.

Le rapport à la langue doit également être bien compris. Le français est une langue sexuée, c'est-à-dire que tout a un sexe, il faut savoir si c'est " le " ou si c'est " la ", mais en anglais, cela n'est pas très important. En français, dès qu'on parle, dès qu'un personnage parle, on comprend



si c'est un homme ou une femme. Par exemple, pour un homme, vous dites " je suis pensif " mais pour une femme, il faut dire " je suis pensive ".

J'essaie de vous expliquer que cette situation était gênante. Pourquoi? Parce que tout ce qui était sérieux (moi, j'avais l'esprit très philosophique), tout ce qui était philosophie, réflexion sérieuse sur le monde, tout était au masculin. Ce dont je voulais rendre compte, pour ma part, c'était le rapport de l'individu au monde, les questions que l'on se pose: qu'est-ce que c'est que le monde, etc. C'est cela que je voulais exprimer, mais d'une façon neutre. Au début de ma carrière d'écrivain, la différence des sexes ne m'intéressait pas; je voulais la gommer. Je voulais être un esprit pensant devant le monde. Mais le problème c'est que dès que je commençais à écrire, on voyait que c'était une femme qui s'exprimait.

Donc, je préférais le neutre. C'est pour cette raison que j'ai aimé l'anglais. On sait bien sûr qu'il y a " elle " et " il ", "she" and " he ", mais les adjectifs ne sont pas au féminin. Par conséquent, on peut très bien être neutre. Mais c'est très difficile en français, et dès que vous utilisez le féminin, il y a toute sorte de représentations qui arrivent, des représentations de la femme dans la société, etc. Tout cela me dérangeait. Je voulais le neutre, mais il se trouve qu'en français, le neutre c'est le masculin.

Au début, j'ai écrit beaucoup de nouvelles au masculin, parce que je voulais établir un rapport neutre au monde. Aujourd'hui, je ne ferais plus du tout cela, il m'est indifférent d'être femme ou neutre. Mais, pendant toute une période de ma vie, chaque fois que je voulais être totalement "esprit pensant", j'écrivais au masculin. Aujourd'hui, cela me paraît aberrant. Je ne comprends pas comment j'ai pu ne pas savoir que j'étais une femme, une femme qui pensait, un point c'est tout.

Aujourd'hui, il y a un grand débat en France. Doit-on dire *un écrivain* ou *une écrivaine*. Grosse question qui ne m'intéresse pas. Il y a des gens qui vous disent écrivain, on entend l'adjectif vain, qui veut dire facile, mais dans écrivain, on entend également vin.

Et donc, j'écrivais au masculin, mais ce n'était pas très satisfaisant. Alors, j'ai trouvé autre chose. Il y a un écrivain qui m'a beaucoup influencée. C'est Kafka. Je le trouvais très ennuyeux. Jusqu'au jour où, m'ennuyant dans mon appartement à New York, j'ai aperçu un livre qui traînait. Je l'ai pris et j'ai commencé à lire. C'était l'histoire d'un homme en train de dormir dans sa chambre. Il se réveille le matin, il veut se lever, mais il comprend que ça ne va pas très bien ; il n'arrive pas à se lever, il s'aperçoit que ses membres ne lui obéissent plus, qu'ils se sont transformés en petites pattes. Il s'aperçoit qu'il est devenu un insecte, une sorte de cafard. C'est Grégoire Samsa dans la Métamorphose de Kafka.

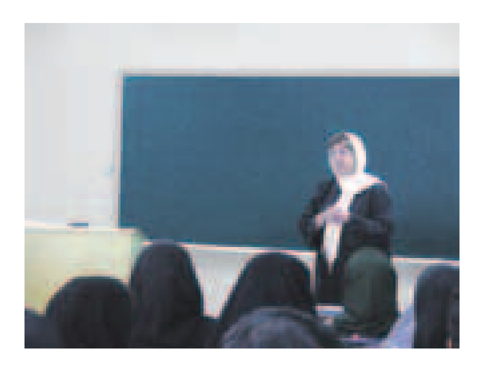
Ce fut un éblouissement pour moi, un émerveillement. C'est très important les rencontres qu'on fait, en littérature. J'avais déjà rencontré les romancières anglaises et la poésie anglaise. Là, j'ai fait une autre rencontre, et c'était Kafka. L'histoire de cette bestiole, de cette conscience enfermée dans ce corps d'animal, c'était pour moi très parlant. Et surtout, je me suis dit qu'on peut écrire comme ça aussi.

Le premier roman que j'ai écrit racontait l'histoire d'une jeune fille. C'est normal; on écrit sur ce qu'on connaît. J'ai pris une jeune fille dont on ne connaît pas le nom, qui habite dans une petite ville de province, dont on ne connaît pas le nom non plus. Et voila qu'une nuit elle se penche à sa fenêtre. Elle a des longs cheveux étalés le long du mur. Elle observe la nuit. Et voilà qu'on entend un

petit bruit qui devient peu à peu tumulte: quelque chose se prend dans ses cheveux. C'est une chauve-souris. Dans les années 50, 60, en France, la chauve-souris était un animal ténébreux, lié en quelque sorte avec la féminité. Bref, une chauve-souris se prend dans les cheveux de la jeune fille. Cela devient un problème terrible pour la famille de la fille. Les parents ont honte de leur fille avec cette chauve-souris dans les cheveux. La mère essaie quelque peu de défendre sa fille mais c'est quand même très difficile. La fille doit donc s'en aller. Ainsi, elle découvre toute seule le monde. Certains garçons repoussent la fille à cause de cette chauve-souris qu'elle a dans la chevelure. D'autres jeunes gens, au contraire, trouvent cela extrêmement intéressant. Et ils posent des questions: comment la nourris-tu, qu'est-ce que c'est cette histoire de chauve-souris, etc. Cette chauve-souris servait en quelque sorte d'intermédiaire, d'interface entre le personnage et le monde. C'est ainsi que j'ai réussi à écrire mon histoire.

Apres cela, j'ai écrit des histoires plus abstraites. Dans ces histoires, je voulais raconter la vie quotidienne. Mais, pareillement, je ne pouvais pas directement parler des buts. Par exemple, j'ai écrit une histoire qui s'appelle *Le livre* et *la dent*. Une histoire très simple. Celle d'un petit garçon qui vit avec ses parents. Il a perdu une dent. Or, la coutume veut qu'on mette la dent sous l'oreiller pour qu'une petite souris vienne la chercher, en mettant à sa place un cadeau. Bon, la mère a couché le petit garçon, elle est contente parce qu'elle peut s'adonner à la lecture dans le calme. Elle se retire dans sa chambre et commence à lire. Après un moment, le petit garçon se réveille: il ne trouve plus sa dent. La mère cherche la dent sous l'oreiller mais au moment où elle la prend, la dent tombe dans une rayure de parquet. On va chercher un couteau pour la reprendre; on creuse, on fait un trou et la dent tombe à l'étage en dessous. On descend donc à l'étage en dessous. Il est tard et la mère ne peut pas lire son livre tranquillement. Elle est toujours dérangée. On descend, on prend un marteau, on essaie d'attraper la dent. On tombe encore plus bas. Finalement, tout l'immeuble s'écroule. Tout le monde est dans la rue, la police intervient, ça n'en finit plus et la mère ne peut pas lire son livre. Finalement, il faut reconstruire l'immeuble. Je suppose que j'essayais de montrer à quel point c'est difficile d'élever un enfant. Ça prend du temps et la femme se fait dévorer par la maternité, même si son mari est compréhensif. Mais je ne pouvais pas le raconter comme ça. J'avais besoin de ce détour. Eh bien, le résultat est que la critique m'a tout de suite mise dans la catégorie des auteurs de récit fantastique. Il y a très peu d'auteurs fantastiques en France. La France préfère les romans qui s'inspirent de la réalité, du social. Il y bien sûr quelques hommes, Maupassant par exemple. Mais il y a peu d'écrivains fantastiques. Il y a même un écrivain sud-américain, Julio Cortazar qui m'a fait une préface. J'ai donc eu la chance d'attirer l'attention de la critique, ce qui n'est pas aisé. Chaque année, environ 1200 romans sortent en France. Donc, un écrivain qui sort son premier texte se fait difficilement remarquer. Comme on m'avait catégorisée écrivain fantastique, on m'a tout de suite remarquée. Mais ensuite, il est très difficile de changer de catégorie.

Enfin, pendant très longtemps, j'ai eu besoin soit d'un animal, soit d'un objet qui me servait d'interface avec le monde. J'ai écrit sur ce sujet une histoire avec de vrais personnages. C'est l'histoire d'une famille française, des universitaires. Des gens très corrects, très bien pensant qui arrivent à New York et qui ont une petite vie. Un jour, la jeune femme rencontre un peintre. Dans les années 70, New York était vraiment la ville de la peinture. Mais, il n'y a pas d'histoire d'amour avec le peintre, cela ne m'intéressait pas du tout.



C'est une histoire d'amour avec un tableau du peintre. Ce tableau va changer l'existence de la jeune femme; elle va vouloir acheter, mais elle n'est pas assez riche. Elle dépense donc tout l'argent de la famille pour acheter le tableau. Le mari n'approuve pas du tout, mais il accepte bon gré mal gré. Ensuite elle veut mettre le tableau sur un mur. Mais le mur est sale et l'appartement n'est pas assez beau pour le tableau. La jeune femme veut alors déménager et trouver un appartement plus beau. Le mari accepte. On déménage, mais la femme ne se sent plus assez belle pour le tableau. Un jour, sur la Cinquième Avenue, dans un magasin, elle voit une robe qui a les mêmes couleurs que le tableau. Il faut qu'elle l'achète. Mais la robe est très chère. Elle dépense alors tout son argent pour l'acheter. Elle subit une espèce de dérive psychique étrange, et elle se retrouve dans les bas-fonds de la ville avec une mendiante. Puis, petit à petit, elle reprend possession de sa vie à travers les couleurs. Soudain, elle regarde le monde et elle voit le vent, les parcs dans la ville. Ensuite, elle voit le rouge et le jaune et c'est comme si le monde s'ouvrait à elle à travers les couleurs. Il y a toute une réappropriation du monde à travers les couleurs jusqu'au bleu, la dernière couleur, la couleur de l'écriture, et elle écrit son histoire, avec son stylo à l'encre bleue. Elle montre ce qu'elle a écrit au peintre, très déçu, qui dit "mais je croyais que c'était l'histoire de mon tableau"et elle répond "non, c'est le tableau de mon histoire". Et elle retrouve sa famille. Donc, on fait un grand tour pour simplement arriver de nouveau à cette femme qui, par ce biais, reprend possession de sa vie.

Je vais vous raconter maintenant un autre tournant capital dans ma vie d'écrivain. J'avais environ quarante ans. La quarantaine est un âge un peu bizarre. C'est un âge intermédiaire pour une femme. En tout cas, ça n'allait pas très bien. J'étais en colère contre un homme. Vous savez, dans ces cas-là, on généralise. Donc, j'étais en colère contre tous les hommes. J'étais un peu déprimée, je ne pouvais plus lire, et quand je ne peux plus lire, je me sens très mal. Je ne lisais plus que les histoires d'enfants, surtout le soir, pour m'endormir. C'est ainsi que j'ai redécouvert les contes de fée. J'avais chez moi les contes de Perrault. Perrault est un écrivain du dix-septième siècle qui a repris les contes traditionnels très anciens, les contes de la paysannerie. Il les a transformé à sa manière. Ces contes étaient destinés à l'époque aux jeunes filles de la bonne société. Il a donc un peu modifié les personnages.

Je peux donner un exemple de ses modifications. Le petit chaperon rouge, dans le conte ancien et traditionnel, est une petite paysanne très intelligente, qui arrive très bien à se débarrasser du loup : elle veut se soulager et elle le dit au loup. Le loup est d'accord. Il l'attache avec une ficelle, mais elle réussit à se libérer et se sauve. C'est une petite fille maligne. Dans le conte de Perrault, c'est une petite fille qui s'en va dans les bois, qui rencontre le loup, LE LOUP, la mauvaise rencontre, et elle va finir par être mangée par le loup. Dans la version de Perrault, ça voulait dire "mesdemoiselles attention aux jeunes gens, écoutez bien ce que vos parents vous disent". Je relisais donc le conte et ce n'est pas tellement l'histoire du petit chaperon rouge qui me frappe. Ce qui m'a frappé, c'est la place des femmes adultes dans les contes. Comment, apparaissent les femmes adultes dans les contes? Les femmes de mon age, quarante ans. Et je vois que dans les Contes, ce sont les méchantes. Les mauvaises mères, la marâtre, la sorcière. Cela m'a mise en colère. Je n'avais jamais réalisée cela jusqu'alors. Parce qu'on s'identifie toujours à son âge. Quand on est jeune, on croit qu'on est jeune pour toujours. On croit qu'il y a la catégorie des jeunes et la catégorie des vieux et que ça ne bouge

jamais. Mais, ce n'est pas vrai, tout change.

Alors, j'ai eu cette grosse colère, et pour moi ça s'est traduit naturellement avec l'écriture, et j'ai donc décidé de réécrire ces contes. c'était un grand bonheur. J'ai oublié ma querelle avec les hommes, et j'ai tout modifié en donnant une place très importante, non pas aux jeunes filles, mais aux femmes adultes. Il y a par exemple le conte de Cendrillon. Cendrillon est une pauvre jeune fille au foyer, qui finit par rencontrer le prince charmant, qui l'épouse. Moi, j'ai transformé Cendrillon en Cendron. C'est-à-dire en un jeune homme, avec des parents très cultivés. Il a perdu ses parents et vit avec ses deux frères, garçons futiles, qui ne pensent qu'à leurs vêtements, alors que lui a une malle pleine de livres. Comme dans le conte de Cendrillon, il a aussi une marâtre, une belle-mère, qui ne l'aime pas du tout. Vous voyez que j'ai complètement inversé le conte. Voici qu'il y a un bal avec une princesse qui s'appelle Barbie. Cendron veut aller au bal, non pas pour rencontrer Barbie, qui ne l'intéresse pas, mais pour voir la reine. Car il a entendu que la reine est très intéressante et très cultivée. Il réussit, après bien des déboires, à participer à ce bal. Il plait tout de suite à Barbie, qui veut danser avec lui comme toutes les autres dames de la cour. Lui, arrive au bal avec une grosse moto, au lieu du classique carrosse. Ces dames ne l'intéressent pas, il veut voir la reine. Pour la retrouver, il entre dans le palais où il se perd. Il entend alors quelqu'un jouer au violon. Il suit le son et se retrouve dans une grande bibliothèque où une femme habillée en homme joue du violon. C'est la reine. Elle lui montre tous ses livres. Il les a déjà lus.

Finalement, il épouse la reine et ils règnent longtemps ensemble. Dans ce conte, j'ai donné à la femme adulte la place d'habitude réservée au roi. C'est-à-dire qu'elle détient le pouvoir. J'ai également beaucoup joué avec la langue du dix-septième siècle, qui est une langue magnifique.



Mais ce que je veux dire, c'est que pour moi, du point de vue de mon évolution de romancière, ce moment a été capital. C'est-à-dire que j'ai pu reprendre tous ces personnages de contes de fées et les manipuler comme je voulais. Pour la première fois, je n'avais pas peur de manipuler des êtres. Les personnages de contes de fée ne font pas peur. Ce sont des touts petits personnages. On les connaît depuis l'enfance. Donc, j'ai eu soudain l'impression d'être libre par rapport au personnage. Ce livre a eu un certain succès, et ce que je ne savais pas à l'époque, c'est que ma démarche n'avait en fait rien d'original. Des américaines avaient déjà utilisés les contes de fée. Je les ai lus. Cela m'arrive souvent, j'écris d'abord et je me documente ensuite. Je me suis aperçue qu'il y avait eu beaucoup de réécriture de contes de fée. Mais je n'ai pas tellement aimé le travail des américaines, je trouvais le résultat trop théorique, c'est-à-dire qu'elles avaient utilisé le conte de fée pour véhiculer une idée, un message. Et à mon avis, cela dissipait le charme, la diversité, l'inattendu et le mystère de l'écriture. J'ai également appris qu'on utilisait beaucoup les contes de fée en thérapie, pour les enfants et même pour les adultes. C'est-à-dire qu'on prend un groupe d'enfants ayant de gros problèmes, on leur présente un personnage et on leur demande ce qu'ils feraient avec ce personnage, quelle vie leur donneraient-t-ils.

Je pense qu'après tout, d'une certaine façon, j'ai fait une sorte de thérapie de l'écriture avec les contes de fée.

" La Salle Vahdat, où les arts parlent "

Farzaneh POURMAZAHERI
Afsaneh POURMAZAHERI

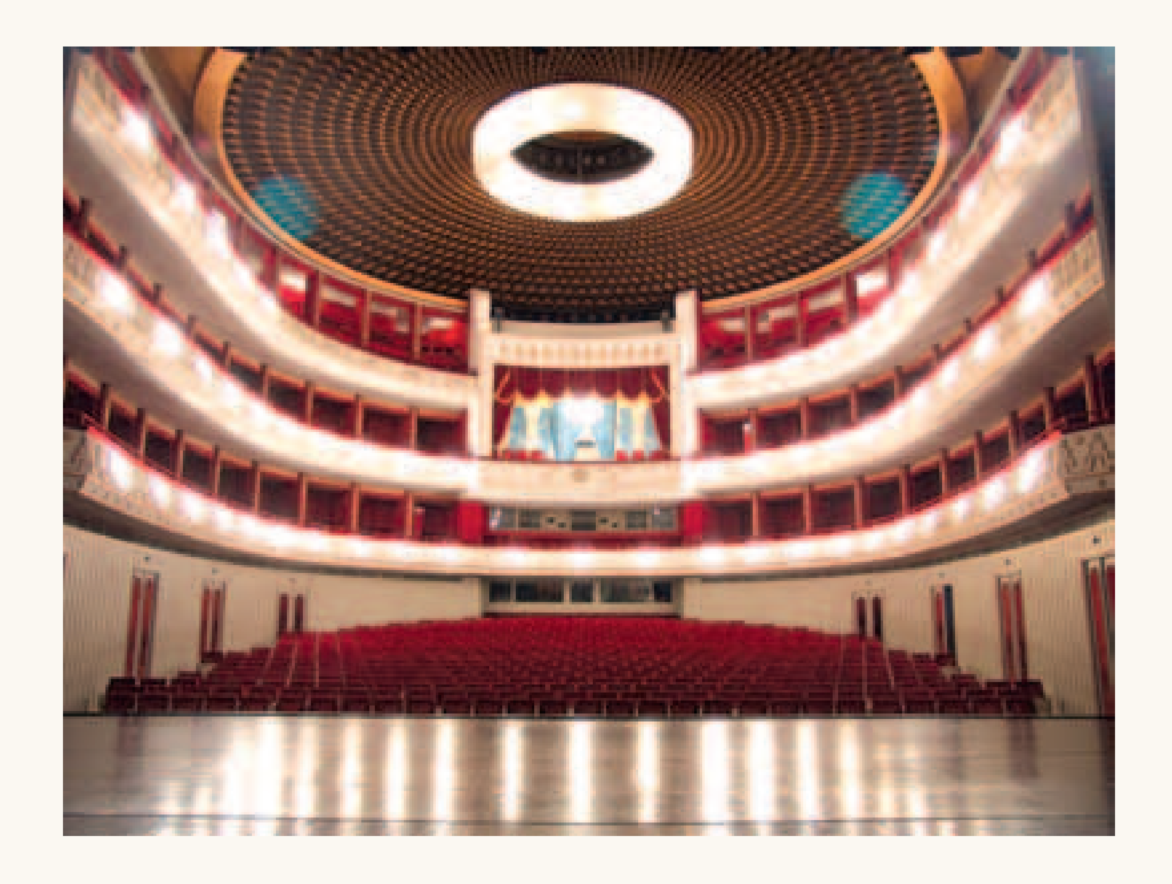
A chaque nation, sa propre identité. La connaissance de cette identité ne se réalise que par la découverte de soi. Il y a quelque chose qui fait que nous nous connaissions, quelque chose qui nous ouvre la fenêtre vers un nouveau monde, quelque chose qui jaillit de nous-mêmes et nous fait expérimenter le plaisir d'être ensemble. Cette chose n'est que le pont invisible de la culture. C'est le chemin par lequel arrive le vieux chevalier du temps glanant les trésors de l'histoire humaine. Celle-ci est le réservoir de nos valeurs, de nos symboles, de nos croyances et de nos civilisations. Bien que la culture s'enracine dans le passé, elle est riche et se doit de correspondre aux besoins spirituels de l'homme d'aujourd'hui. Ainsi, si cette culture ne se manifeste pas, on reste emprisonné comme un ver étouffé dans son cocon, alors que c'est l'art qui sert à épanouir les fleurs de la culture. Dans le monde entier, des artistes travaillent sur des toiles, dans des salles, sur des scènes … afin de transmettre leurs messages.

Ici, en Iran, la Fondation Rudaki est l'un des centres culturels qui organise des activités artistiques. Baptisée d'après le grand poète Rudaki, précurseur de la poésie classique de Xe siècle en Iran, cette fondation se



divise en trois parties différentes : La Tour Azadi fondée en 1971, dans laquelle se trouve le musée de la Révolution ; la salle Ferdowsi, première salle professionnelle de marionnettes en Iran ; et la salle Vahdat qui est la plus importante. Inaugurée en 1967, cette salle a finalement pu combler un certain vide dans la vie culturelle de Téhéran. Sponsorisée par le Ministère des Beaux Arts et de la Culture et construite avec la collaboration de l'architecte irano-américan Dr. Eugene Aftandilian qui avait fait des études en Iran, cette salle reste le lieu de rencontre des artistes et des amateurs. La salle peut contenir jusqu'à 1350 de spectateurs. La projection des lumières sur le hall d'entrée en marbre embellit la salle,bâtie selon des motifs traditionnels. L'intérieur, en forme de fer à cheval, est vraiment impressionnant et confortable. Cette salle contient sept scènes mobiles. La première est une scène tournante : en cas de nécessité, deux wagons sur lesquels sont posés des décors préfabriqués peuvent être déplacés. Il y a également quatre scènes mobiles qui bougent verticalement à hauteur de quatre mètres et demi. La surface de la scène est deux fois plus large et aussi longue que la salle entière, ce qui lui donne un caractère unique en Iran. Le mariage des couleurs blanche, rougeâtre, et or rappelle l'ambiance des salles d'opéra européennes du XIXe siècle. La salle contient également trois galeries et une loge située au-dessus. Elle dispose également de systèmes audio-visuels et théâtraux très modernes. Grâce aux quatre caméras disposées dans la salle et à une caméra portable, le système digital rend possible, pour la première fois en Iran, l'enregistrement et le montage simultanés de programmes d'excellente qualité, tout en permettant d'immortaliser les chef-d'œuvres des grands artistes iraniens.

La salle Vahdat ouvre ses portes le soir pour accueillir des spectacles, des concerts, des symphonies, des opéras, et des admirateurs de l'art dans une lumière et une ambiance chaleureuse.



Rachid Al-Din WATWÂT

Présenté et traduit par
Mohammad-Javad MOHAMMADI

L'Imam Rachid Al-Din Watwât, né à Balkh au Vème siècle de l'hégire, est aujourd'hui considéré comme l'un des premiers rhétoriciens de la littérature persane et arabe. Il est en effet l'auteur de plusieurs essais et traités dans le domaine de la prose et de la poésie. En outre, par les liens établis au travers de ses correspondances avec un bon nombre de littéraires et savants au quatre coins de la Perse, il a connu, de son vivant et très rapidement, une grande notoriété au sein de la haute société de l'Empire. Ceci lui a valu d'occuper le prestigieux poste de secrétaire d'Etat à la cour de deux monarques kharezms, place qu'il a pu garder, malgré les vicissitudes, tout au long de sa vie qui dura presque cent ans. Selon Yaghout dans *Mojam Al-Odaba*, il maîtrisait les deux langues à tel point que dans ses vers, il écrivait un hémistiche en persan et un autre en arabe, et cela dans un parfait respect des règles poétiques propres à chacune de ces langues. En revanche, l'extrême exigence qu'il portait à la forme n'a pas été sans incidence sur le fond, c'est-à-dire au niveau des idées suggérées et des motifs abordés. Outre son recueil de poème (divân), ses ouvrages les plus remarquables s'intitulent *Hadayegh Al-Sehr* et *Tarjoman Al-Balagah*.



Les flammes de ce cœur,
les perles de ces yeux
dévastèrent
peu à peu
l'édifice de ma vie.

De peur d'un feu
ou d'un torrent,
jamais il n'y eut
ni joie en ce cœur,
ni sommeil en ces yeux.

Le sort fit de l'envie
mon éternelle nourrice.
L'étoile du destin
remplit ma coupe
de son vin de souffrances.

Et telle une abeille
au miel empoisonné
par le serpent
de la fatalité,
en ce monde je fus.

En proie à d'insolents persiflages,
je tombai dans l'indigence.
Mes pareils, auréolés d'honneurs,
se sentaient
euphoriques.

J'étais voué
à une jeunesse glorieuse,
mais jeunesse
et gloire
s'éloignèrent.



Ma bien-aimée
aux douces lèvres roses,
comme le soleil levant
à l'image lumineuse.

Pour masquer cet éclat
se couvre d'un voile,
comme l'astre du jour
que cachent les étoiles.

Sans ses lèvres mielleuses
Sitôt,
je fonds tel le miel
dans l'eau.

Tu souhaiterais me voir
toute joie morte, brisé,
et te réjouis de m'avoir
le palais de raison saccagé.

Ô Ange de grâce
et de délice,
jusqu'à quand me garderas-tu
au supplice.

Patiemment je supporte
la peine,
et tu te hâtes de m'ouvrir
les veines.

Toi qui files les mèches
du parfait amour avec autrui,
quand me libèreras-tu
de mon chagrin ennui.

A l'instar d'un aigle
tu fonds sur ma constance,
bien que du corbeau
tu aies pris les nuances.

Epargne ô mon corps
ta digne allure,
même si ton âme
est affligée de blessures.

Et sois fort aise
d'assurer à la cour du seigneur,
ton seul refuge
contre tant de malheurs.

La vie tribale en Iran

Niloufar BAKHSHAYI

L'Iran est un pays dans lequel vivent de nombreuses " tribus ", c'est-à-dire des groupes humains et sociaux fondé sur un lien de parenté ethnique. Ils ne s'établissent jamais à un endroit de façon permanente. Nous allons présenter la vie et le mode d'existence de certaines d'entre elles.

La tribu Ghashghaie

La tribu " Ghashghaie " est l'une des plus célèbres tribus de la province de Fars. Son nom provient de celui de l'un des gouverneurs de la province, Jani Agha Ghashghaie. Cette tribu a joué un rôle très important dans l'indépendance de l'Iran durant l'expédition militaire des Anglais en 1845. Cette tribu turque est composée des clans Kashkooli, Shesh boluki, Dareh shoori, Amlah et Farsimedan. Près de 13 753 maisonnées(khanevar) qui ont deux résidences d'été ; l'une est située entre Shiraz et Dasht-e-Arjhan, et l'autre est au nord d'Abadeh à Shahreza. Quant à leur résidence d'hiver, elle est située au nord-ouest des plaines de Fars. Les femmes de la tribu tissent des Gelim, des Jajim, ainsi que des Gabeh, et fournissent ainsi une grande partie du revenu de la tribu.

La tribu Shahsavan

Les braves guerriers des tribus d'Azerbaïdjan protégeaient le roi Ismaël le Safavide durant ses batailles. Ces tribus comptent aujourd'hui près de 29 247 familles rassemblant une population d'environ 174 490 individus.Leur résidence d'hiver est située à l'est de la plaine " Moghan ", et leur résidence d'été se situe à Ahar ainsi qu'à Meshkinshahr. Leurs tentes appelées " Alachighs " sont de forme hémisphérique. Il y a d'autres types de tentes appelées Koomeh. Toutes deux sont en bois et recouvertes de feutre. Les hommes de la tribu s'habillent en veste et pantalon et portent une sorte de chapeau nommé Kepi, comme les hommes du Gilan. Les femmes s'habillent

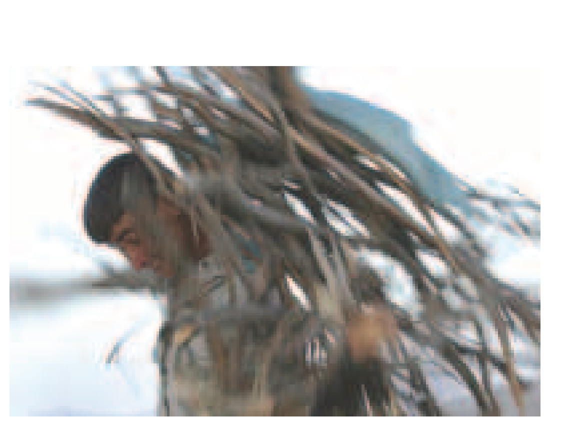
de manière très variée. Celles des provinces du Gilan et les femmes Gashghaï mettent des pantalons amples (shaliteh). Cette région convient parfaitement à l'élevage et à l'agriculture. Les membres de cette tribu réalisent également des travaux manuels comme le tissage de Gelim, Jajim, Jole-asb (vêtement de cheval) et Khoorjins (sac de tapis).

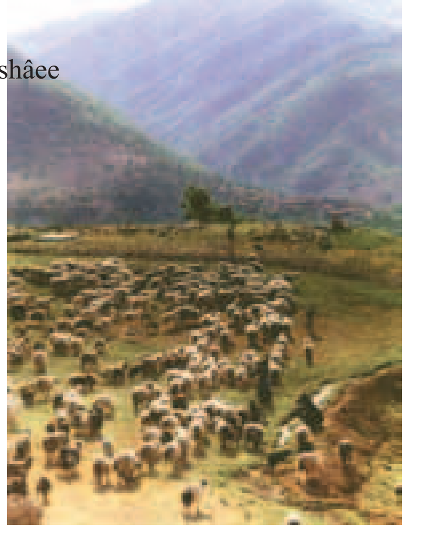
La tribu Baharvand

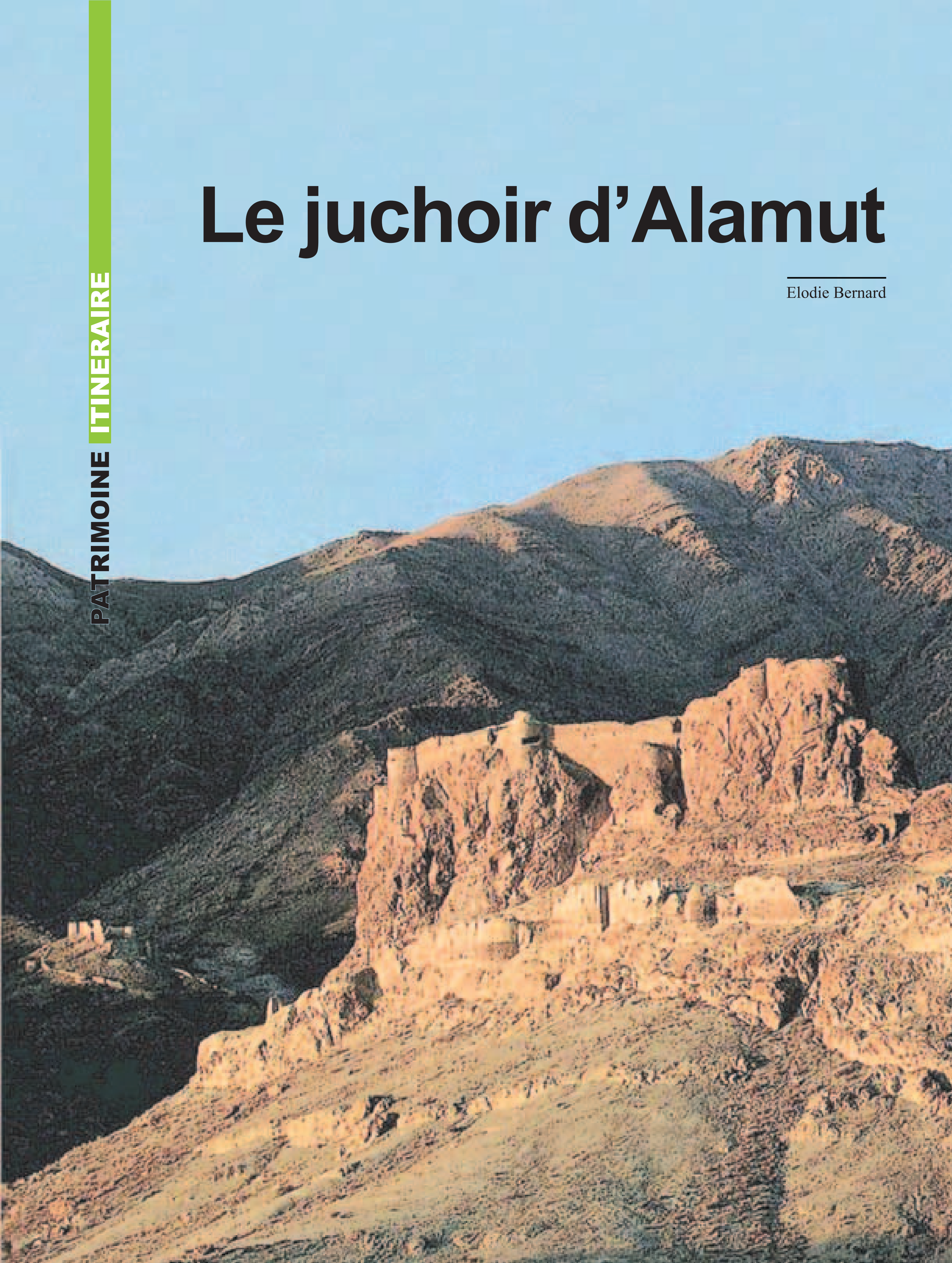
La tribu"Lore"(Baharvand) est l'une des plus anciennes tribus habitant dans les régions montagneuses de l'ouest et du sud-ouest de l'Iran. Ses membres ont toujours gardé leur nationalité iranienne et leurs coutumes. L'étymologie du nom Lore provient de l'endroit Loor, situé à Manrud. Ils parlent deux dialectes : Lori et Laki. Le premier ressemble au farsi tandis que le second a davantage des racines communes avec le dialecte kermanshahi. La structure sociale de Baharvand est basée sur la parenté. La tenue des femmes est composée d'une robe et d'un foulard noué autour de la tête. Elles revêtent aussi parfois un pantalon et un yal (genre de veste). Les hommes s'habillent en chemise, pantalon, et ceinture de coton.



Niloofar Bakhshâee



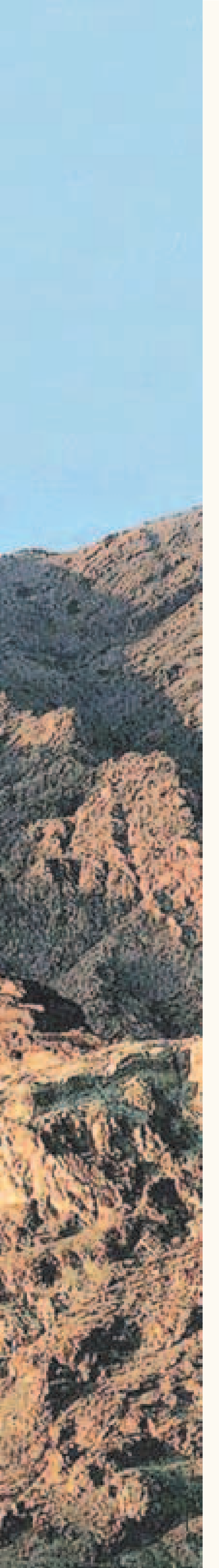




Le juchoir d'Alamut

Elodie Bernard

PATRIMOINE ITINERAIRE



Haut lieu de la pensée ismaélienne, la forteresse d'Alamut a fait trembler plus d'un dirigeant politique entre le XIème et le XIVème siècles. La légende d'Alamut débute exactement en 1090 lorsque la citadelle fut capturée par le grand chef des Ismaéliens d'obédience ismaélite, Hassan Ibn Sabah. En effet, le " *Vieux Sage de la Montagne* ", comme l'avaient surnommé les Croisés, en fit un véritable camp retranché où discipline du corps et rigueur d'esprit étaient mis en exergue. Servant de base arrière à la guerre sainte que le maître menait contre le pouvoir turc sunnite, cette citadelle abritait des fedayins dont le rigorisme n'avait d'égal nulle part ailleurs. C'est cette ferveur qui fit de ce lieu une légende.

De ce nid d'aigle perché au cœur des hautes terres du nord de l'Iran, il ne reste aujourd'hui que des vestiges. Mais, loin de susciter l'intérêt de rares chercheurs, ces ruines renferment encore une part de mystère pour tout voyageur curieux qui se risquerait sur ces chemins de ronde. A la tombée de la nuit, l'engouement mystique qui avait jadis animé ces 2000 fedayins reste perceptible. Aujourd'hui encore toute la charge symbolique de ce lieu demeure.

Situé à plus de 2 000 mètres d'altitude, sur les franges ouest du massif de l'Alborz, le petit village de Qazor Khan au pied duquel est juchée la citadelle, surplombe la vaste plaine aride dont la principale ville est Qazvin. Qazvin, à la croisée des très romanesques Routes de la Soie mais aussi des routes de la Caspienne (qui est la transcription latine de Qazvin), des villes de Tabriz et de Hamedan, était donc le passage obligé pour tout commerce en provenance du nord-ouest et de l'Azerbaïdjan. Cette ville connut un essor économique incontestable à l'époque des Seldjoukides (1051-1220) et ce, alors même qu'à quelques mètres de là, le grand Hassan Ibn Sabah menait, au cours de ces mêmes années, la guerre Sainte contre les Turcs.

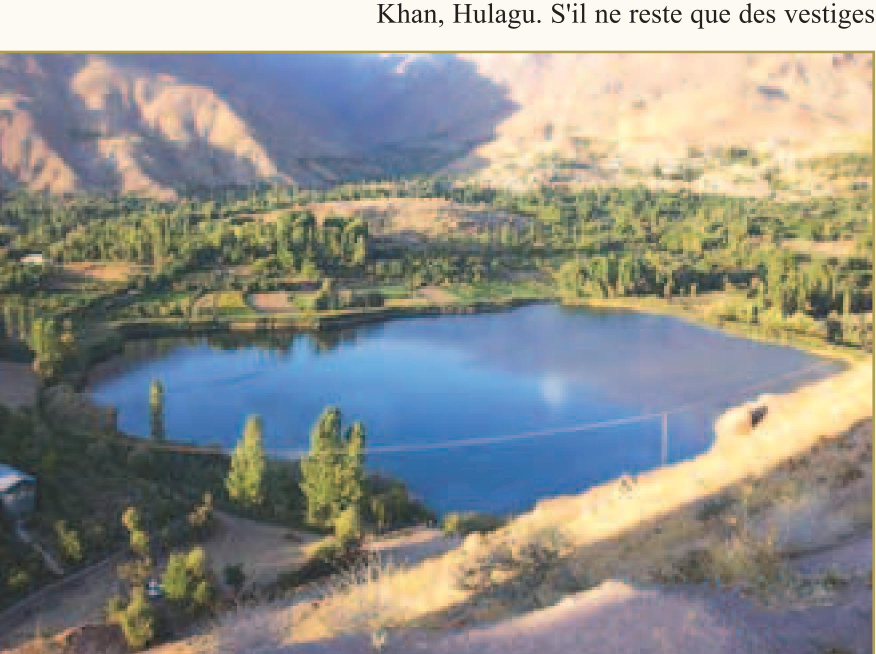
Aujourd'hui, la route qui mène de Téhéran à Qazvin est bordée de cimenteries, de silos de béton, et d'usines en tout genre. La banlieue industrielle de Téhéran s'étend inlassablement dans cette direction. Alors, lorsque vous demandez un “savari” pour Qazor Khan et commencez à fuir la tourbillonnante ville de Qazvin, le dépaysement est total. De plus en plus sinueuse, la route s'élève au travers d'un paysage lunaire. La végétation s'y fait rare et quelques hameaux se nichent de-ci de-là. La glaise est rouge, lourde et collante et les montagnes, féeriques avec la neige éternelle à leur sommet. C'est ici, au milieu de nulle part, sur ces falaises battues par les vents au sommet d'un rocher imprenable, que la forteresse fut dressée. Alamut est en osmose avec ce paysage, ils se confondent l'un dans l'autre, la forteresse se devinant à peine dans les plissements de la montagne.

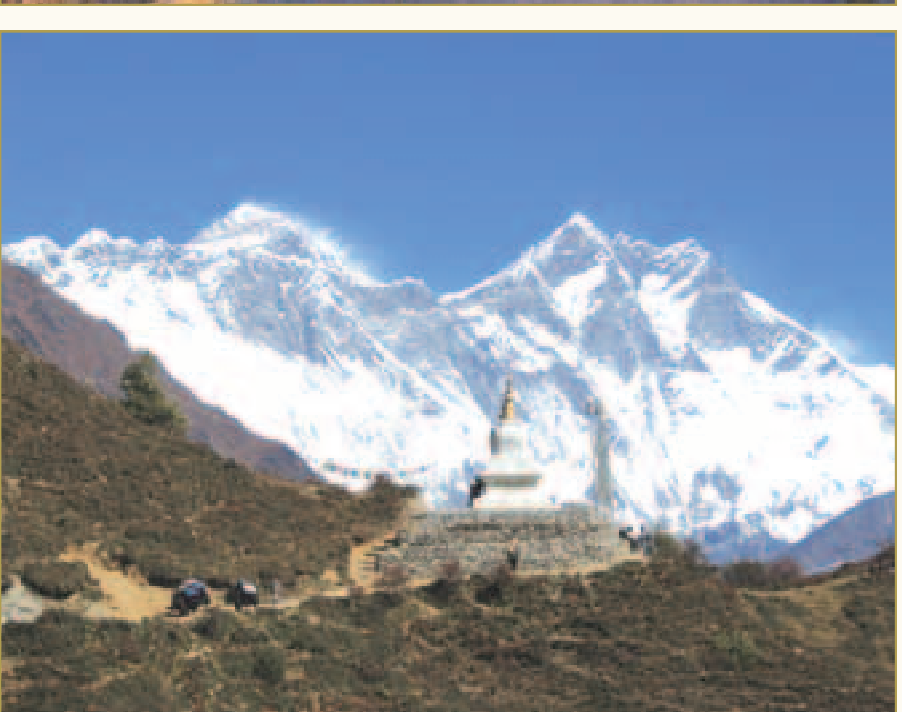
Ainsi localisé, le petit village d'Alamut est à la section de deux mondes, géographiques mais également spirituels. En effet, si Alamut se trouve à proximité d'un carrefour économique, entre plaines et montagnes, ce petit village était aussi un petit coin de paradis terrestre, entre Ciel et Terre. Hassan Ibn Sabah s'était constitué un jardin dont il était le seul à détenir les clés. Ce jardin, outre sa luxuriance et son abondance en fruits et fleurs, avait la particularité première d'abriter les plus beaux sérails de tout le Moyen-Orient. Or, le Vieux de la Montagne en réservait l'accès à ses plus vaillants guerriers. Leur mission première était d'enrayer la progression des turcs Seldjoukides qui menaçaient d'imposer aux musulmans du pays la doctrine professée par les califes de Baghdad. En moins d'un an, Hassan Ibn Sabah fit voler en éclat cet empire. Inaccessible, Alamut s'imposa ainsi comme la place forte des Ismaéliens.

Hassan Sabah mourut en 1124 mais le courant qu'il initia ne cessa pas d'exister pour autant. Son successeur à la tête du mouvement politique de protestations, abolit le 8 août 1164, en la place forte d'Alamut, le règne de la loi et instaura une communauté unie par

le seul impératif de contempler en l'homme parfait la face visible de la divinité : de vivre ici-bas une vie divine. Christian Jambet, philosophe français spécialiste des questions relatives au chiisme, estime que le messianisme et la célébration des Ismaéliens d'Alamut ont engendré conjointement une nouvelle éthique, une nouvelle forme de liberté dans la communauté des croyants. Berceau du terrorisme ou parole de tolérance, les fedayins d'Alamut restent sujets à controverse.

Finalement, la forteresse fut réduite en cendres en 1256 par le petit fils de Gengis Khan, Hulagu. S'il ne reste que des vestiges comme témoins de cette grandeur passée, l'esprit de la secte, quant à elle, persiste sur les contreforts du château. Les montagnards d'Alamut n'ont pas oublié les leçons de leurs ancêtres *les haschischins*. Ainsi pourrez vous, en pénétrant l'univers calfeutré des foyers d'Alamut, percevoir l'héritage du vieil Hassan Ibn Sabah. Vous apprécierez d'autant plus ces invitations que les hôtels sont rares dans la région. En effet, au cours de la soirée, sont racontées les légendes les plus insolites sur ces héros des temps anciens. Pour les voyageurs appréciant la solitude, le lac Ouan offre des espaces susceptibles de les combler. Planter sa tente sur les berges de ce lac, au pied de majestueuses montagnes désertiques, incite à la méditation et au retour sur soi. Pour couronner ce moment, lancez-vous au travers des pages du roman de Vladimir Bartol. L'écrivain slovène du début du XIXème siècle mêle dans son ouvrage la poésie au récit d'aventure, les réflexions philosophiques sur l'ordre politique aux petites anecdotes amusantes.





Le regard des archéologues sur le site d'Alamut

L'origine du mot Alamut :

L'origine du mot est encore incertaine. Mais une signification qui est avancée est " nid d'aigle ". En effet, la première partie de ce mot " Al " signifierait, dans le dialecte de la région, " aigle ". La seconde " Amout " proviendrait du verbe " savoir ".

La légende veut qu'un des monarques de Deilam aurait décidé la construction de la forteresse en suivant l'envolée d'un aigle. Il l'aurait fait en effet s'envoler au cours d'une chasse et celui-ci se serait alors posé au pic de la montagne. C'est à cet endroit même que se serait dressée la forteresse. Ce qui était "Ale Amoukht" est devenu avec le temps "Alamut ".

Le site archéologique d'Alamut est composé

de deux parties majeures. La partie haute servait, selon les historiens, de partie résidentielle, vu l'amplitude de ses pièces. Quant à la partie basse, elle pourrait être considérée comme l'extérieur de la forteresse principale. Ensuite, viennent les alentours de la forteresse comprenant activités industrielles et manufacturières.

L'architecture de ce site est traditionnellement celle du V au VIIème après l'hégire (la rangée Ismaélite, Safavide et Qadjare). Ainsi pouvons-nous retrouver certains de ces détails dans l'école Héidrieh, la mosquée du vendredi de Qazvin, et la mosquée du vendredi d'Ispahan. Certains endroits sont même plus anciens et remontent notamment à la période des Seldjoukides-Ilkhanide.

Au sein de la forteresse, la direction du pavé nous précise quelles pièces y étaient centrales. La pièce principale du quartier résidentiel a une surface de 800 mètres carrés et de 18 mètres de long, rejoignant trois tours de surveillance dirigées vers le nord-ouest, le sud-ouest, et le sud-est. Beaucoup de pièces étaient faites en briques. En forme de croix ou d'étoiles, elles pouvaient même être incrustées de turquoises et dessinées. Le faste de cette architecture indique qu'il s'agissait d'un véritable palais et donc que ce monarque était très puissant politiquement dans la région. Le grand réservoir pouvait contenir environ 11/45 mètres cube d'eau. Selon les dires et les quelques écrits existants, l'eau y était amenée des rivières avoisinantes. L'eau de pluie était en outre conservée, comme l'attestent les petites rigoles aménagées sur les toits ou creusées à même le roc. La prison, bien qu'elle ait toujours existé, a laissé très peu de vestiges archéologiques. Le dessin des escaliers d'entrée de la forteresse fait référence au livre de miniatures de Javame-Altavarikh. Ces escaliers ont été aménagés de façon à ce que les chevaux puissent y entrer. A été mis en lumière un passage de 25 mètres de long, taillé à même le roc, orientée du nord vers le sud. Six chambres de surveillance ont été installées vers l'est et trois autres vers l'ouest, c'est-à-dire vers la vallée.

C'est la période à laquelle vivait Hassan Ibn Sabah qui suscite davantage la curiosité des archéologues. En effet, entouré de mystères, le *Vieux Sage de la Montagne* a aménagé cet endroit de manière à pouvoir exercer différents arts, et en particulier l'astronomie, la médecine mais également pour entraîner ses nombreux fedayins.





In the rain *

Rouhollah HOSSEINI

* A Léonard Cohen

Je désirais te voir. Te voir. Tu me manquais beaucoup. L'envie me démangeait de te voir partout, mais je ne te trouvais nulle part: ni dans la rue, ni dans les vitrines, ni derrière les rideaux, ni derrière les murs, ni dans le parc, ni même sous la pluie; nulle part dans la ville. Tu avais envahi le pays de mon cœur; tu étais introuvable dans le pays de mon corps. Que pouvais-je faire donc, dis-moi?

" Vous venez patiner avec moi? " me dit-elle. Elle arrive; elle me traverse; elle m'arrache à moi, qui, perdu dans un rêve étrange, ne suis guère; je ne serai plus. "Vous connaissez Vivaldi?" me demande-t-elle. Je me souviens du *printemps*. J'étais jeune. Beaucoup plus jeune qu'aujourd'hui. En ce temps-là, tout était beau. Saluer les papillons était l'ultime espoir de mon jour. Elle éclate de rire, tourne sur un pied et s'éloigne en me tendant une main que je n'atteins point. Elle n'est guère. Elle ne sera plus. Le rideau tombe. Je reste dans le noir.

Take this waltz, this waltz, this waltz... La musique passe par la fenêtre du dessus, à demi-ouverte, à travers laquelle un rideau blanc s'est donné au vent, il y a des siècles; ce vent qui m'emportera un jour; " qui nous emportera un jour ". En attendant, je fixe l'arbre, qui, robuste, se

tient au-devant. " J'aime l'arbre, il me donne envie de pleurer " ; et je pleure depuis, sous la pluie de toutes ces nuits-là.

Ce jour-là, tes yeux étaient noirs et au fond d'eux je cherchais toujours à me perdre, en silence. Je cherche toujours à m'y perdre. Une grande envie de me perdre. Je voulais me fondre dans l'arbre, m'unir avec. Il se passait en moi une chose étrange. Chose qui arrivait de bien loin, de très loin, et m'emportait… *Sur l'eau…des fontaines mon amour, où le vent les a…mène mon amour, le soir tombé, on voit flotter…les pé…ta…les…de…rose.* Je l'avais cueillie un été au bord du ruisseau le long duquel j'errais souvent, te cherchant sous les pierres et les arbrisseaux. Ton cri continu en ces lieux m'attirait. Il continue toujours quelque part dans mes espoirs. Et je me souviens du jour, cet inévitable jour où nous devions nous rencontrer, comme prévu, *four in the morning, the end of december;* peut-être.

C'était au bord d'un étang; et pourtant, je m'attendais à te rencontrer au bord du Lac, comme dans les rêves. I was waiting, *I was waiting for a miracle to come.* Il pleuvait à verse. Le chant des grenouilles s'élevait au ciel de même que le soleil. Et j'attendais. *Baby I've been waiting, I've been waiting night and day.* J'ai attendu des jours, peut-être des siècles, quand enfin tu arrivas. C'était *like our visit to the moon or to that other star,* là où il n'y avait personne et dont j'avais rêvé dans mon enfance: seul, je me trouvais au commencement du monde. Je fixais quelque part: un œil, le tien peut-être. Nous nous étions, rappelle-toi, un moment fixé l'un l'autre. Tu t'approchais de moi, cloué ; entre ciel et terre j'étais. *I was cold and rainy.* Il pleuvait à verse.

Je m'en souviens, mais pas très bien, tu avais mis un long manteau noir, et de noirs gants tachés de petits points blancs. Ta longue chevelure noire avait à demi caché ton visage; ton œil gauche. Et je regardais le ciel. Vaste était le ciel où ce soleil noir brillait fort, à m'éblouir. Qu'il faisait froid! L'hiver était proche. On le savait. Il faisait un froid d'hiver. Et j'attendais la neige. "Qu'elle tombe!". *I was waiting, I was waiting;* il n'y avait rien à faire: rien. Rien ne se passait entre nous. Tu voulais me dire peut-être d'aller patiner avec toi, de tourner autour de l'arbre, autour de moi, en tourbillon. Mais le sommeil me gagnait. Le grand sommeil. Il me tint dans ses bras, dans tes bras, me berçant doucement, doucement, douce…*she comes so close, you feel happen*…je voulais crier, hurler au monde le bonheur d'être. Hélas! je ne pouvais.

Je m'en souvenais encore, mais toujours si peu, tu passais dans la ruelle de mon instinct, à travers mes intestins, tu arrivais dans le dos, tu t'y diffusais, quand soudain j'implosai. J'implose et le noir me devient rouge *like a bird on the wire.* Crois-moi! Il le fallait; je n'avais rien d'autre à dire. *I told you, I told you, I told you: "je t'aime. And I really do".*

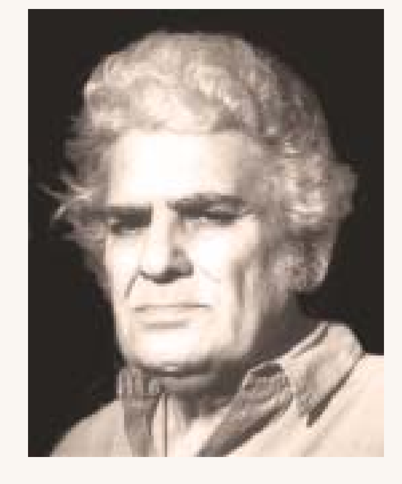
Je suis désolé! Je n'en étais pas sûr. Le mot m'échappait. Il m'échappe toujours. Et je cours après, depuis des siècles et des siècles. Elle, je ne sais ce qu'elle devint ; d'elle, je suis très loin. Elle est très loin, partout dans le monde, au bout duquel je me tiens maintenant: seul. And *every body knows the time is over.*

Je l'aimais mais elle ne m'aimait pas.

Ahmad Shâmlou
Au passage du vent

Présenté et traduit par
Rouhollah HOSSEINI

Le mont naît des premières pierres
Et l'homme des premières douleurs
Il y avait en moi un prisonnier rebelle
Qui ne pouvait s'accommoder de ses chaînes
Je suis né de ton premier regard.



L'homme dont *la jeune pousse des mains évoquait l'amour de Dieu*. L'homme *dont la hauteur de révolte éclipsait celle de l'Enfer.* L'homme *qui mourait d'un seul "oui", non de la plaie de cent poignards, et dont la mort donnait naissance aux milles princes: une grande citadelle dont la clé était le simple mot amour*.

C'est ainsi qu'on peut décrire Shâmlou, l'un des plus grands poètes (après Nimâ, selon de nombreux critiques) de la poésie moderne persane. En effet il concilia avec dextérité le souffle épique du poème avec le lyrisme pour donner le jour aux plus beaux vers des années 50-70, époque où notre poésie contemporaine touchait à son apogée.

Né en 1925 à Téhéran, Shâmlou eut la chance d'être un témoin privilégié des grands bouleversements sociopolitiques de l'Iran. Loin d'altérer la qualité poétique de ses textes, ces événements marquèrent le poète pour le transformer en "rebelle" qui ne cède jamais à l'oppression, à l' "obscur". Fidèle aux idéaux de Nimâ, il met l'accent, depuis *L'air frais*, sur le devoir social du poète qui se doit de changer le mot en "cri". Au début, l'impact de grands poètes tels que Garcia Lorca ou Eluard sur la vision de Shâmlou paraît évident. Sa poésie se rapproche davantage de la vie et de la condition modernes que les textes de Nimâ . Ce qui ne laisse d'ailleurs pas intact le langage de l'auteur: il accorde encore plus de place aux mots du langage populaire. Et que dire de l'influence des existentialistes sur l'œuvre du poète, qui, vu l'atmosphère critique de l'époque, embrassa également la conception existentialiste du monde:

Au fond du ciel vide se trouvent les décombres d'un mur
Et ton cri errant
N'aura point d'écho pour te revenir

C'est la voix qu'on entend dans *Le jardin du miroir,* le recueil qui nous confronte à la maturité considérable du poète tant du point de vue du langage que du regard. Le pessimisme du poète envers l'univers y atteint son plus haut degré. Il ne se languit pourtant pas dans ce monde, trouvant refuge dans l'amour. Dans les recueils suivants, *Instants et toujours*, *Aïda dans le miroir*, etc. Shâmlou se met à chanter autrement "au passage de la brise, de la pluie et de l'ombre". Il cherche en effet à faire reculer l'absurdité du monde; à nier la noirceur:

Non je n'ai jamais cru la nuit
Car
Au fond de son vestibule
J'espère trouver toujours
Une fenêtre.

Cependant, cette image noire du monde entrelacée avec l'amour ne quittera jamais les textes du poète. Pour ce qui concerne la forme, elle va, dans le sens de la poésie nimaienne, plus loin dans l'abandon des règles classiques, notamment la rime. Shâmlou s'est beaucoup inspiré de la prose du 4ème et du 5ème siècles de l'hégire. Celle-ci se distingue, et par sa profondeur, et par une musicalité interne, qui lui donnent à la fois de l'harmonie et du sens. Ainsi, la poésie de Shâmlou s'approche de la prose tout en conservant cette harmonie qui fait la force du texte poétique. Le texte qui se voulait, dans l'esprit de Shâmlou, haut lieu du "respect de l'homme"; qui chantait l'égalité, l'amitié et la fraternité, les considérant comme des vérités qui régneront un jour sur le monde:

Un jour nous retrouverons nos pigeons
Et l'amitié resserrera la main à la beauté
Le jour où le chant le plus petit
Sera le baiser
Et chaque homme
Pour l'autre
Sera un frère

Le jour où l'on ne fermera plus la porte à clé
Et la serrure
Ne sera qu'un mythe
Le cœur suffira alors
Pour la vie

Le jour où chaque mot
N'aura d'autre sens qu'aimer
Et tu ne chercheras plus de parole
Pour dire ton dernier mot

Le jour où la musique de chaque lettre
Sera la vie
Et je ne souffrirai plus en quête de la rime
Pour dire le dernier poème



Le jour où chaque lèvre sera un chant
Pour que le plus petit chant soit un baiser

Le jour où tu viendras pour toujours
Et l'amitié ne fera qu'un avec la beauté

Le jour où nous parsèmerons des grains pour nos pigeons

Et j'attends ce jour
Même si ce jour-là
Je ne serai plus.

Nous aussi un jour

Nous aussi un jour
Il y un instant, un an, un siècle, un millénaire
Nous nous tenions debout juste là,
Sur cette planète, sur cette terre
Peu de temps nous avions -c'était pareil-
Vêtus de nuit soyeuse , du coton du soleil
Sur le vaste divan de la lune
Nous étions
Sous les cordes de la pluie

Dans la cabine de la joie
Entourés par le chagrin.

Seul avec moi-même j'étais
Seul avec les autres
Unique dans l'amour
Unique dans le chant
Débordé par la vie
Débordé par la mort

Nous aussi nous sommes passés
Comme toi
Sur cette planète, sur la terre
A courts intervalles de quelques années
Par l'endroit même où tu te tiens debout maintenant
Modeste ou médiocre
Souriant ou morose
Léger ou lourd
Libre ou entravé.

Nous aussi un jour
Oui un jour.

Oui
Nous aussi un jour...

Tiré du recueil *Au seil*

Elégie

Te cherchant, je pleure sur le seuil du mont
Sur le seuil de l'herbe et de la mer
Te cherchant, je pleure au passage des vents
Au carrefour des saisons
Au vieux cadre brisé d'une fenêtre
Encadrant le ciel couvert.

Dans l'attente de ton image
Jusqu'à quand
Jusqu'à quand tourner les pages
De ce cahier vide.

Accepter le flux de l'air
Et l'amour, cette sœur de la mort

L'éternité te parla de son mystère
Et tu devins un trésor
Précieux et désiré
De ces trésors qui rendirent agréables
La possession de la terre et des amis

Ton nom est l'aurore qui passe
Sur le front du ciel

-Bénit soit ton nom!-

Et nous revenons sur la nuit et le jour
Nous revenons sur le toujours.

Tiré du recueil *Elégies de la terre*



Rencontre

Je t'aime
Au-delà des frontières de ton corps

Donne-moi
Les miroirs et les enthousiastes papillons de nuit
La lumière et l'eau de vie
Le ciel haut et l'arc large du pont

Donne-moi
Les oiseaux et l'arc-en-ciel
Et réitère le dernier chemin
Dans la gamme que tu joues!

Je t'aime
Au-delà des frontières de mon corps
Dans ce lointain loin
Où la mission des corps finit
Et se calment
Tous
La flamme et l'enthousiasme des palpitations, des désirs
Et chaque sens abandonne
Le moule du mot
Comme une âme
Délaissant
Le corps au bout du voyage
Pour l'exposer à l'assaut des vautours de la fin…

Je t'aime
Au-delà de l'amour
Au-delà des rideaux et couleurs

Donne-moi un rendez-vous
Au-delà de nos corps!



Tiré du recueil *Aïda dans le miroir*


LE JOURNAL DE TEHERAN

La conférence du Très Révérend Père Messina sur les bases de la grandeur de l'ancien Iran

Première partie

Je voudrais, dans une vue d'ensemble, vous rappeler quelques épisodes caractéristiques de votre histoire pour en dégager ensuite les éléments les plus importants de votre tradition, ces éléments qui ont été la base de votre influence et de votre grandeur au cours des siècles.

Si je me permets de vous parler, pour la première fois dans ma vie, en iranien, c'est pour aller tout droit à votre intelligence et à votre cœur; et si vous entendez un accent étranger, vous sentirez, j'espère, un coeur qui bat, autant que le vôtre, d'un grand amour pour votre pays et pour votre histoire.

Des peuples, qui appartenaient à la même souche que les Iraniens, comme les Scythes et les Cimmériens, ont eut l'occasion dans une époque reculée, de faire preuve d'esprit d'initiative, d'amour pour la liberté, de bravoure dans les combats. Ils n'apparaissaient pas cependant avoir possédé le talent de l'organisation et une solide conception de l'Etat. C'est pour cela que, malgré leurs efforts, ils n'ont pas laissé d'Histoire et qu'on a gardé à peine un vague souvenir de leurs exploits. Il était réservé aux Iraniens d'avoir une puissante idée d'organisation sociale et politique, qui devait bientôt les mettre au premier rang parmi les peuples de l'antiquité.

Ce n'est que dans une période relativement tardive que les Iraniens entrent dans l'Histoire mais la période historique, une fois commencée, est apparue riche de réalisations originales.

Au IXe siècle avant Jésus-Christ, des tribus de Mèdes résident sur le plateau iranien et donnent la preuve de cet esprit d'indépendance, de liberté et de fierté qui devait rester une des caractéristiques des populations iraniennes.

Certes, il ne devait pas leur être facile de revendiquer leurs libertés dans un temps où le puissant empire assyrien était maître incontesté d'un

immense territoire, et encore moins aisé sous le règne d'un roi énergique comme Sargon Il, qui disposait de soldats rompus à toutes les batailles et aux plus rudes combats. Dans ses inscriptions, ce roi puissant lutte contre l'agitation de ces tribus mèdes impatientes de secouer son joug et de se gouverner elles-mêmes. Il les a probablement combattues plus d'une fois, mais malgré tout, ces tribus se constituèrent rapidement en royaume et s'élevèrent bientôt à un haut degré de civilisation. La capitale Ecbatane, aujourd'hui Hamadan, devenait le centre d'où rayonnait la culture sur tout le territoire iranien. Ainsi, la puissance et la force du royaume mède furent bien vite connues partout, lorsqu'un roi extrêmement guerrier, en alliance avec d'autres puissances, réussit à mettre fin pour toujours au règne assyrien.

Depuis lors, l'étoile des Sémites en Assyrie et dans la Mésopotamie ne fait que pâlir, et la prépondérance civilisatrice des Iraniens reste assurée pour longtemps. Les Iraniens étaient libres de vivre et d'évoluer d'après leur culture et leur tradition, culture et tradition qui auraient exercé pendant des siècles une influence puissante même en dehors de l'Iran.

Les Mèdes avaient permis que les Iraniens prennent conscience d'eux-mêmes et commencent la formation d'une solide tradition culturelle.

Après eux, ce furent les Perses avec la cour royale des Achéménides qui, en se rattachant à cette tradition, conçurent et réalisèrent un projet grandiose qui devait propager la culture iranienne des confins de l'Inde jusqu'aux dernières limites de l'Egypte.

Je ne vous raconterai pas l'histoire de ce puissant empire, je ne vous parlerai pas du courage, de l'endurance, de l'esprit de sacrifice de monarques achéménides comme Cyrus et Darius, que rien ne réussissait à faire plier et qui, pendant leur règne, apportèrent l'ordre et la culture dans les coins les plus reculés de leur pays et de leur vaste empire.

Mais on ne peut que être frappé par ce dessein gigantesque de former un empire parmi les plus grands de l'antiquité, dessein conçu par un prince originaire d'une partie méridionale de l'Iran, Cyrus, que tout devait porter à rétrécir ses horizons; on est forcé d'admirer ce courage qui le porte au faîte de la puissance, l'attachement à son peuple, l'endurance qui le fait se déplacer d'un bout à l'autre de l'immense territoire pour faire sentir sa justice et sa puissance. On s'étonne devant les puissantes personnalités de Cyrus et de ses successeurs, qui, tout en s'occupant du bien-être de leur propre territoire, n'oublient pas les intérêts extérieurs, les menaces des puissances voisines. Ce sont également ces derniers qui, lorsqu'il est nécessaire, tombent avec la rapidité de la foudre sur les ennemis et, détruisant les empires, étendent leur royaume du Golfe Persique à la Méditerranée, ou encore aux confins de l'Inde jusqu'au sud de l'Egypte.

En outre, ils ne se contentent pas de conquérir, mais ils organisent et rendent prospères les terres conquises.

Darius, conscient du précieux héritage reçu, nous apparaît plus qu'un grand guerrier ou un puissant organisateur. Pensez en fait à la merveilleuse organisation des chancelleries achéménides, qui faisaient parvenir avec une étonnante rapidité et aux coins les plus reculés de l'empire l'expression de la volonté royale, et ce malgré la différence de peuples et de langues; représentez-vous ce magnifique réseau de routes impériales, système capillaire, par lequel passaient et repassaient les influences les plus diverses et qui faisait du grand empire un organisme et une famille; réfléchissez un peu à l'énergie qui était nécessaire pour maintenir en vigueur le service postal, travail dur et pénible que l'on nommait *angaru*, mot qui est passé dans certaines langues européennes pour désigner des travaux qui exigent de grands sacrifices. Pensez enfin à cet élan vers une perfection toujours plus grande, qui poussait Darius à envoyer des explorateurs pour trouver de nouvelles voies de communications et qui lui faisait concevoir le dessein de réunir la Mer Rouge à la Méditerranée à travers les lacs du Soudan et un bras du Nil.

Quels progrès n'avaient pas été réalisés, quel chemin n'avait pas été parcouru depuis les premiers efforts des tribus iraniennes au IXe siècle; et quelle preuve magnifique de ce que les iraniens étaient capables de faire pour la civilisation humaine! Les ruines mêmes de Persépolis et d'autres villes anciennes sont une preuve éloquente de la majesté grandiose de l'empire iranien.

On ne fonde pas un empire si vaste, et surtout on ne l'organise pas d'une manière exemplaire pendant des siècles, sans disposer d'un patrimoine idéal, d'un vrai trésor spirituel où l'on puise l'énergie nécessaire pour les efforts qu'une tâche pareille impose.

Et c'est surtout sur ce point que je voudrais m'arrêter un peu, car les empires disparaissent, mais leur contenu spirituel, quand il est puissant, reste et constitue le patrimoine idéal d'un peuple; il le pousse à s'en souvenir et à s'en nourrir, et lui fournit en même temps les énergies nécessaires pour le faire revivre.

Nous lisons dans les inscriptions que Darius a fait graver à Béhissoutoun, Naghch-é Rostam, Alvand, des paroles qui nous offrent une clé pour pénétrer dans la conception spirituelle de l'empire achéménide. " Un grand dieu est Ahuramazda, qui créa cette terre, qui créa le ciel, qui créa l'homme, qui créa le bien-être pour l'homme. Le roi Darius parle:

"Ahuramazda m'a donné ce pouvoir, Ahuramazda me prêta secours pour conquérir ce pouvoir. Âhuramazda et les autres génies me prêtèrent secours parce que je n'ai été ni querelleur, ni mensonger, ni violent: ni moi ni ma famille. Selon justice et équité j'ai

procédé: je n'ai fait violence ni à un orphelin, ni à un pauvre. Celui qui a porté secours à ma maison, je l'ai comblé de faveur; celui au contraire qui lui a causé dommage, je l'ai puni sévèrement. Le roi Darius parle: toi qui seras roi, ne sois pas bienveillant envers celui qui aime le mensonge et les litiges, mais punis-le sévèrement".

Remarquez encore: Darius tient à ce que cette profession de foi reste au cours des siècles et constitue les directives pour ses successeurs et pour son peuple: " Si tu vois cette inscription, ajoute-t-il, et ces figures, et si tu ne les détruis pas mais que les gardes selon ta force, que Ahuramazda puisse être ton ami, que ta famille soit nombreuse, faites que tu puisses vivre longtemps et que ce que tu fais puisse être rendu grand par Ahuramazda ". Il y tient tellement qu'il voulu faire graver l'inscription dans les trois langues principales du vaste empire et qu'il la fit traduire en araméen pour la faire connaître jusqu'aux extrêmes limites de l'Egypte.

Devant cette profession solennelle, on ne peut s'empêcher d'être pris par l'accent de sincérité qui se dégage des paroles de Darius. On doit également constater que quelque chose de nouveau apparaît en Orient: une dévotion totale à la divinité, à laquelle le monarque attribue les succès remportés. On y trouve également un souci de vérité, de justice et d'équité, qui lui font grand honneur. Cependant, il y apparaît surtout une conception nouvelle du pouvoir royal, qui est accordé par Dieu et qui a comme contrepartie l'observance, de la part du roi, de la loi éthique de façon à ce que les rapports entre rois et sujets restent réglés par cette loi divine qui impose ses normes aux deux parties sans aucune différence. Une telle conception est un des grands cadeaux que Zarathushtra a fait au peuple iranien, mais il n'a pas été le seul.

Cet homme dont on ignore l'origine réussit, dans une époque antérieure à Darius, à faire pénétrer ses idées dans certains milieux iraniens et les grands événements de l'Histoire iranienne porte le sceau de sa personnalité et de sa doctrine.

Il apprit au peuple qu'il n'y avait qu'un seul dieu, qui a créé ciel et terre, qui fait mouvoir les astres, pousser les plantes, qui a créé lumière et ténèbres, qui grave dans le coeur de l'enfant des sentiments de vénération et d'amour envers ses parents, et qui donne également à ceux-ci le sentiment de la dignité et de la sainteté de leur mission.

Il n'ignorait pas que le mal existe dans le monde et pour l'expliquer, il enseignait qu'il y avait deux esprits éternels, adversaires perpétuels l'un de l'autre car la nature de l'un était bonne et il ne pensait qu'au bien tandis que l'autre, au contraire, étant de nature mauvaise, n'aspirait qu'à faire le mal. Un combat continuel se livre entre les deux esprits, et le monde spirituel reste divisé en deux camps différents jusqu'à la fin des temps.

Journal de Téhéran
15 Mehr 1315, 7 Octobre 1936

Boîte à textes

Le soleil noir loin d'une chambre de verre

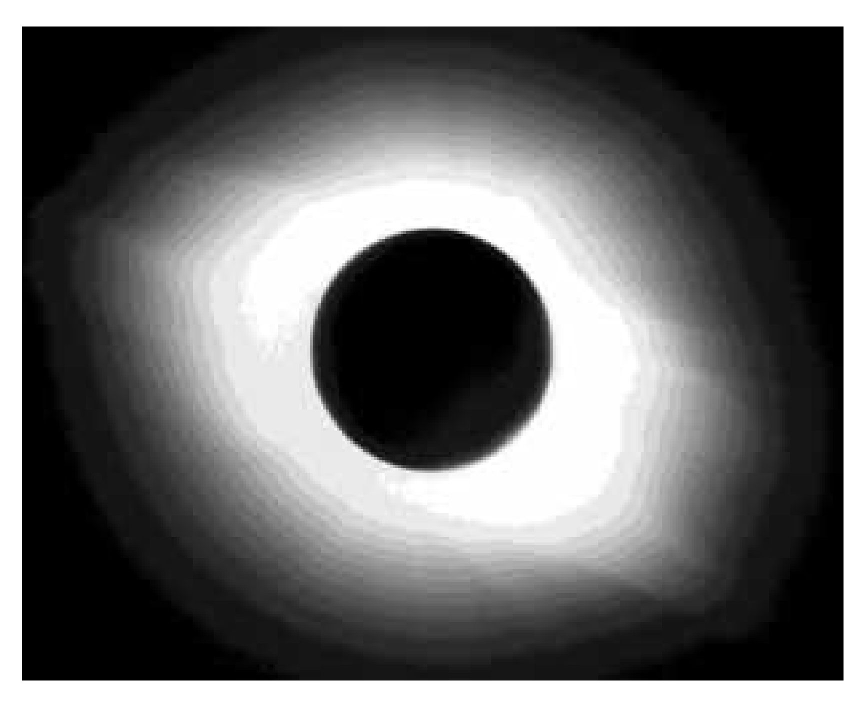
Selda Ghannadan
Fatemeh Hassanzadeh

"Plutôt que de chercher le sens du désespoir (il est évident ou métaphysique), avouons qu'il n'y a de sens que désespoir"
Julia Kristeva

Un nom, un adjectif ou un mélange des deux, apparaissent aux yeux du magicien comme des matières médiocres, incarnation du moment magique de l'affleurement de la pierre philosophale, épiphénomène de centaines de pages. Il en va ainsi de la naissance des titres qui portent toute la pesanteur de l'œuvre comme un enfant chargé d'un prénom auquel sa mère pensait depuis longtemps. Les noms, les voyages immobiles, entre les replis desquels se réfugient la sensation et le plaisir attirant l'imagination.

Le soleil noir oppose la simplicité au sens, rappelle à première vue l'éclipse solaire, le moment où ce tournesol[1] *se noie à l'ombre d'une toute petite planète occupée par des habitants qui endossent des ombres lourdes et effrayantes. Peut-être l'ensemble des ombres de ces silhouettes (figurants) obscurcissent-ils le soleil -en dehors de l'ordre imposé par la nature- chaque jour plus que la veille.*

Soleil noir, dépression et mélancolie, 1987 et Folio Essais, n°123.[2]



Le soleil noir jette ses rayons aigus sur leurs joues chaudes, comme des lances jetées dans une guerre froide. Sur le trottoir, tout le monde cherche à marcher à l'abri de l'étroite ligne d'ombre. Les rues sont invisibles sous la lumière et la brume polluée. C'est l'été. Il est de nouveau là, moins ressenti par ceux qui circulent en voitures climatisées, se mêlant aux gens qui se trouvent prisonniers dans le sauna des taxis, en attente derrière le feu rouge, et qui comptent les secondes, désirant le feu vert. Les prisonniers se consolent un peu de cette pluie de feu, en épanchant cet état d'impatience.

L'été jette aussi son ancre ailleurs: dans ces taxis, au sud (Ahvaz, Bouchehr), dans le désert et … dans notre faculté. Certains étudiants font preuve d'une passion exeptionnelle pour leurs études, pour creuser les mots et les textes qui font d'eux une espèce surprenante, malgré la diminution des horaires des bibliothèques qui procure l'occasion de vagabonder et qui les condamne à perdre beaucoup plus leur temps. Pas d'autre échappatoire. Ce sont les conséquences de l'été. Un cercle lumineux se forme autour de ce soleil noir qui n'est visible que pour les enfants. Mohammad, Ami, Mehrzad, Ghazal disent que l'été est comme un tigre, comme le diable, comme une glace, comme la coupe du monde et ..., on peut voir partout dans les rues des petits malins aux têtes à moitié rasées, jouant sans cesse, même sous le soleil brûlant de midi et les protestations permanentes des voisins. Ce sont les seuls qui vivent entièrement l'été.

Parmi eux, il y en a qui sont privés de ces jeux de rues à cause du métier de leurs parents. Mais les enfants peuvent se divertir en manquant de tout. On peut les voir dans les corridors de la faculté, lesquels se transforment maintenant en stade de foot, jouant avec un ballon qui n'est qu'une feuille chiffonnée, trouvée dans la poubelle. Les petites filles et nous, parfois, poursuivons leurs matchs.

Et nous nous plongeons dans le marais de l'ennui d'été; toutes ces images nous traversent l'esprit.

Comme les lambeaux d'un film; nous sommes tragiques. Les chambres de verre , les chambres de verre de l'hôpital occupées par Navid, Aghil et d'autres enfants. Escortés de cellules cancéreuses, ils sont privés même d'un soleil noir par le Grand Geôlier.

Et c'est la vie... .

1- Tournesol: nom de plante dont la fleur se tourne vers le soleil. Grand soleil

2- KRISTEVA, Julia, *Soleil noir, dépression et mélancolie*, 1987 et Folio Essais, n°123

3- Barthes: Je suis tragique. Je suis heureux mais je suis triste. *Fragments d'un discours amoureux*

4- Les chambres de verre des hôpitaux, réservées aux maladies graves.

L'ATELIER D'

COURRIER DES LECTEURS

Paul ne savait pas conduire et ne connaissait ni la ville, ni ses habitants. Le matin, un jeune homme l'accompagnait pour aller à un carrefour où il devait vendre ses dix bouquets de fleurs avant que le soleil ne se couche. Pour attirer l'attention des passants, il les regardait dans les yeux, faisait semblant d'être muet, et ne disait rien. Par des gestes de la main qu'il avait mal appris, il leur demandait de lui en acheter un. C'étaient des gens indifférents qui passaient chaque jour par ce carrefour pour aller au travail. Des adultes dont le regard froid lui paraissait encore plus froid que l'hiver, et dont les pas lourds et les jambes pressées faisaient penser aux barreaux branlants d'une prison humide au sein de laquelle on n'entendrait que le claquement de la porte. Mais ni leurs visages cachés sous leurs écharpes, ni leurs manteaux multicolores ne semblaient attirer l'attention de Paul, tombé sous le charme du regard d'une petite fille qui le contemplait fixement. C'était drôle, tous ces yeux le voyaient sans réagir et faisaient semblant de regarder ailleurs. Paul se disait que n'importe lequel d'entre eux pourrait être à sa place, sans parents et sans abri, seul au monde. Tous s'enferment dans leur vie privée sans être révoltés par l'exploitation dont sont victimes certains hommes. Pourtant, cette scène répétitive n'affligeait pas Paul. Bien qu'orphelin et sans amis, il pouvait y voir des personnes qu'il connaissait bien alors qu'aucune parmi elles ne le connaissait.

Monireh FATEMI de Téhéran

ECRITURE

Est-ce que je vous ai déjà raconté le jour où j'ai failli geler jusqu'à la mort ?

C'était un dimanche d'hiver et j'avais eu quelques cours à l'université qui était située au coeur des montagnes de Pounak. L'heure était venue de retourner à la maison. Le retour me prenait environ une heure. Je me tenais sur le bord de la route pour prendre un taxi. Je n'avais pas écouté les prévisions météorologiques, mais en apparence, il avait fortement neigé dans les montagnes. Il n'y avait aucun taxi et je fus obligée d'attendre un autobus. Après une heure et demie, un bus est arrivé et je l'ai pris, mais il était rempli de personnes serrées les unes contre les autres et malheureusement, aucun passager ne descendait. Je ne pouvais pas bouger, mais ça ne dura pas longuement étant donné que l'autobus tomba en panne et que nous fûmes obligés de descendre.

Par ce temps, l'obscurité et surtout le froid glacial envahirent tout. J'ai commencé à paniquer. Il faisait presque nuit et j'ai dû commencer à marcher. Après une longue marche, j'ai constaté que la terre avait gelée et que personne ne pouvait vraiment avancer. Le fait étonnant était que tout le monde patinait sur la glace. Peut-être ne me croyez-vous pas, mais j'ai patiné de la Place de Vanak jusqu'à la rue de Pasdaran ! Cela m'a pris un temps fou, peut-être trois heures ! Et quand je suis arrivée à la maison, je me suis mise à pleurer car je me sentais vraiment mal !

Zahra KASSIRI de Téhéran

L'oiseau n'était qu'un oiseau

L'oiseau s'exclama : Quels parfums ! Quel soleil !
Le printemps est arrivé
Et moi, j'irai chercher mon compagnon
L'oiseau s'élança du bord du balcon
Il s'élança et pris son envol tel un message.
Petit oiseau
L'oiseau ne pensait pas
L'oiseau ne lisait pas le journal
L'oiseau ne devait rien à personne
L'oiseau ne connaissait pas les hommes.
L'oiseau planait dans le ciel
Au-dessus des feux de position
Il volait dans une altitude imprévisible
Et il éprouvait les moments bleus
Avec une passion folle
L'oiseau, oh, n'était qu'un oiseau.

Forough Farokhzad
Traduit par
Amir KHANZADEH de Ahvaz

Le colloque spécial de la traduction du livre "Voyage au 270° parallèle" s'est tenu le 7 août au centre artistique de Téhéran en présence de l'auteur Ahmad Dehghane et du traducteur américain Paul Sprachman.

Paul Sprachman, vice directeur du Centre des Etudes Moyen-orientales de l'Université de Rutgers, avait réalisé divers entretiens avec M. Dehghan au sujet de la traduction des termes spécifiques de la Défense Sacrée lors de son voyage en Iran de l'année dernière, et il avait promis de revenir en Iran les mains pleines.

Pendant ce temps-là, entre les trois romans de guerre que Monsieur Dehghane lui avait proposé, il avait choisi " Voyage au 270 ° parallèle" qu'il a traduit et réussi à faire paraître aux Etats-Unis.

La traduction du livre "Voyage au 270 degrés parallèle" est une première aux Etats-Unis, où le roman de guerre iranien n'est guère connu. Les seuls romans disponibles aux Etats-Unis concernent la guerre Iran- Irak vue par les Irakiens et la traduction du livre d'Ahmad Dehghane marque un tournant inédit.

Pour Amir Hossein Fardi, écrivain, la parution de ce livre aux Etats-Unis est un grand événement qu'il ne faut pas prendre à la légère. Cet écrivain estime que le roman de M. Dehghane appartient à toute la nation iranienne," car c'est grâce à ce genre d'ouvrages que les Iraniens peuvent faire connaître aux étrangers ce qu'ils ont à dire sur leur guerre." Il pense que la publication et la traduction des romans de guerre est "la plus douce façon "de faire parvenir la voix des Iraniens au monde.

A la fin du colloque, Paul Sprachman a pris la parole pour parler de cette traduction qui devait d'abord être publiée par les éditions Syracuse, dont l'éditeur avait demandé lui-même à publier cet ouvrage. Mais les préjugés politiques américains concernant la Révolution Islamique et tout ce qui touche l'Iran sont si bien ancrés que cette maison d'édition refuse finalement d'éditer le livre. En fin de compte, Paul Sprachman put faire paraître ce livre aux éditions Mazda, après quatorze corrections de la part de lettrés persans et de simples lecteurs. Ce traducteur américain espère renouveler les parutions car la moitié des exemplaires disponibles ont été vendus en moins de deux semaines.



Parmi les traductions de Paul Sprachman on peut citer: "Un homme et plusieurs mondes : Carnet du Dr. Qasem Ghani", "Quelle sauce pour l'oie" de Mohammad Ali Jamalzadeh (traduit en 2002)," Il était une fois" (1985), "Une journée d'Esmat" (D'Ebrahim Golestân, 2002),"Les plagiaires de l'Occident", (de Jalal Al-e Ahmad 1982)

Il est également l'auteur des livres " Langue et culture persane"(2002),"Découverte persane: Textes élémentaires et intermédiaires persans"(1999), " Le persan disparu: Anthologie de la Littérature Oubliée"(1996), " Introduction au Moyen Orient: Une logique du Temps et de l'Espace"(1994)," Calligraphie, Commerce et Esprit dans l'art de Dorothy Yung" (1994).

" Les tankistes sortent lentement de la tourelle du char. Nous sommes face à face à nous regarder dans le blanc des yeux. Une mouette solitaire, plonge sur nous en criant. Les tankistes reviennent à eux, sautent du char, et vont se cacher derrière une petite colline. Nous nous souvenons que nous sommes en face de l'ennemi et que ce bel oiseau blanc ne peut pas nous faire oublier que nous sommes en guerre."

Le colloque commémoratif du Centenaire de la Révolution Constitutionnelle a débuté le 5 août avec la lecture du message du guide de la Révolution, l'ayatollah Khamenei, en présence de son chef du bureau, des chefs des pouvoirs législatif et judiciaire, des membres du Parlement, et des personnalités de l'armée et de l'Etat.

Dans son message, le Guide Suprême de la Révolution a mis l'accent sur le rôle du clergé pendant la révolte constitutionaliste et le soutien que lui offrit spontanément le peuple. Il a ajouté que les leçons de cette révolte sans pareille ne doivent pas être oubliées et que la juste prévision du futur dépend de la connaissance de chacun des tenants et aboutissants de la Révolution Constitutionnelle. Il a précisé que tous les autres mouvements de résistance avant et après la Révolte constitutionnelle étaient liés, d'une manière ou d'une autre, aux étrangers et que ce n'est que le clergé qui possédait vraiment un support inconditionnel auprès de la nation.

Après cette lecture, la parole a été donnée au président de l'assemblée nationale qui a décrit la situation politique à l'époque de la révolte constitutionnelle et a répondu aux questions des journalistes.

Le 30 juillet dernier, l'équipe de la Revue de Téhéran a eu la joie de recevoir la visite de Mme Mahdavi Damghani, la plus dynamique traductrice iranienne, venue visiter le siège de cette revue.

Farideh Mahdavi- Damghani est née à Téhéran, où elle vit aujourd'hui avec son époux et ses trois enfants. Elle a grandi en France où son père, le célèbre professeur Ahmad Mahdavi Damghani, vivait à l'époque.

Revenue en Iran, elle étudie la littérature européenne à l'Université de Téhéran et poursuit ses études en Espagne et en Angleterre où elle obtient son doctorat en Littérature Médiévale Européenne.

Grande admiratrice de la littérature italienne qu'elle souhaite faire mieux connaître aux Iraniens, elle se lance dès lors dans un énorme travail de recherche et de comparaison entre les différentes éditions de la Divine Comédie. Travail qui donne vie, en 1999, à la première traduction persane de ce chef-d'œuvre.

Au fil des ans, Farideh Mahdavi Damghani a traduit les œuvres de nombreux écrivains italiens parmi lesquels on peut citer Pétrarque, Umberto Ecco, Nathalie Ginzburg, Eugenio Montale, Giuseppe Ungaretti, Vincenzo Cardarelli et Salvatore Quasimodo.

Elle a également fait paraître une Anthologie de la poésie italienne de 1200 à 2000.

En 2003, elle reçoit le prestigieux Prix International Moselice Diego Valeri, le plus illustre des prix discerné aux traducteurs étrangers d'oeuvres italiennes.

En 2004, la Médaille d'or de la cité de Florence lui est octroyée en récompense de son travail.

Et finalement, en juin 2006, elle est faite Commandeur de la Légion italienne en reconnaissance de ses efforts.



En effet, le deux juin dernier, Messieurs Napolitano, Président de la République italienne et Prodi, Premier ministre italien, ont décerné la plus grande distinction honorifique de ce pays à cette brillante dame, la plus active traductrice d'Iran, lauréate du prix Velayat (à l'occasion de la traduction de la Sahifeh de Sajad). Cette cérémonie eut lieu à Ravenne et le préfet de la région d'Emilie-Romagne attribua, au nom du Président de la République italienne, la Légion du Commandeur à cette grande traductrice iranienne.

Ce titre honorifique couronne plusieurs années d'efforts de Mme Mahdavi Damghani dans la voie du dialogue entre les nations. Il est utile de préciser que c'est la première fois que la Légion du Commandeur italien est accordé à un étranger. Le président italien a annoncé ce détail en ajoutant que Mme Damghani est donc la première dame iranienne musulmane ayant reçu cette Légion, qui est la plus haute distinction de premier rang italienne, connue sous le nom de la Légion du Commandatore.

Cette décoration a été décernée à Mme Damghani le jour national italien, à Ravenne, en présence des personnalités politiques, culturelles et religieuses de cette ville qui lui ont chaleureusement exprimé leur soutien.

Apres cela, le Président du centre Dante a, pour sa part, octroyé la médaille d'honneur du centre Dante à cette consciencieuse traductrice, en remerciement de ses efforts.

La Légion du Commandeur a été attribuée à Mme Damghani pour ses traductions de plus d'une vingtaine d'œuvres classiques italiennes en vers et en prose des six dernières années et sa traduction de quatre des œuvres les plus importantes de Dante (la Divine Comédie, Vita Nuova, le Banquet et De la monarchie).

Elle s'est vue également octroyée le titre de citoyen honorifique à l'occasion de la Journée Mondiale de la Femme, le 8 mars 2005.

Mme Mahdavi Damghani a récemment traduit les Rubbeyates de Khayam et les plus beaux poèmes de Sohrab Sepehri qui seront bientôt publiés en Italie.

Cette grande traductrice a également l'intention de traduire les plus belles pièces du répertoire de la poésie italienne depuis le Moyen Age jusqu'à nos jours.



La végétation altitudinale de l'Alborz central (Iran)

Par Jean-Claude Klein



Entre les plateaux arides de l'Iran central et les zones tempérées de la Caspienne, le massif de l'Alborz constitue une limite topogéographique tout à fait remarquable entre les régions euro-sibérienne et irano-touranienne.

Sur le versant méridional se succèdent des communautés subalpines à base de grandes ombellifères, des communautés alpines à coussinets épineux passant à des groupements à coussinets inermes. Ces genres de communautés se trouvent également dans les massifs d'Asie moyenne, du Paropamisus au Tien Shan central.

Sur le versant septentrional, en relation avec les nuages et les brumes venus de la Caspienne, se développent deux types de chênaies subalpines *à Quercus macranthera*, qui se retrouvent dans le Caucase sous des conditions climatiques comparables.

Jean-Claude Klein

Jean-Claude Klein, né en 1937, docteur ès Sciences, enseigne à l'Université de Paris VII. Il effectue des recherches dans le laboratoire de l'Université de Paris-Orsay.

- Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
- En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
- Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
- Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
- La Revue de Téhéran se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus.
- Toute citation reste autorisée avec notation des références.

Revue de Téhéran

Bulletin d'abonnement

(écrire en lettres capitales, merci)

SOCIETE ____________________

NOM ____________ PRENOM ____________

ADRESSE ____________________

CODE POSTAL ____________ VILLE/PAYS ____________

TELEPHONE ____________ E-MAIL ____________

- ☐ **1 an** 35 Euros
- ☐ **6 mois** 20 Euros
- ☐ **3 mois** 10 Euros

Bon à retourner avec votre règlement à :
La Revue de Téhéran, Etelaat, Ave Nafte Jonoubi, Bd Mirdamad, Téhéran, Iran, Code Postal 15 49 951 199

N° de compte : 720 01 54, à l'ordre du journal Etelaat, chez Banque Melli Iran, succursale centrale de Téhéran, payable en Iran et à l'étranger (en Euro).

OUI

je m'abonne à

la Revue de Téhéran



- ماهنامه «رُوو دوتهران» در دکه‌های اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.
- در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.
- مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.
- چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.
- « رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است.
- نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

مجلهٔ تهران
صاحب امتیاز
موسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول و سردبیر
محمدجواد محمدی

دبیر تحریریه
روح الله حسینی

تحریریه
[illegible]

تصحیح
[illegible]

طراحی و صفحه آرایی
[illegible]

نشانی: تهران، بلوار میرداماد
خیابان نفت جنوبی
موسسه اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: 1548851199
تلفن: 29993615
دورنگار: 22223484
نشانی الکترونیکی:
[illegible]
تلفن آگهی ها: 29994448
چاپ اطلاعات

فرم اشتراک ماهنامه « رُوو دو تهران»

Revue de Téhéran

مؤسسه ____________

نام ____________ نام خانوادگی ____________

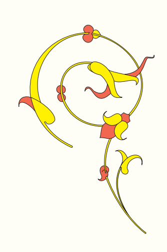
آدرس ____________

کدپستی ____________ صندوق پستی ____________ تلفن ____________

	یک ساله	شش ماهه	سه ماهه
داخل کشور	☐ ۷۰/۰۰۰ ریال	☐ ۳۵/۰۰۰ ریال	☐ ۱۸/۰۰۰ ریال
خارج کشور	☐ ۲۰۰/۰۰۰ ریال	☐ ۱۰۰/۰۰۰ ریال	☐ ۵۰/۰۰۰ ریال

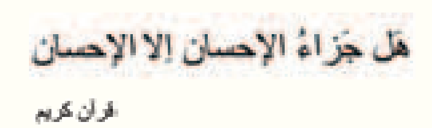
اشتراک یکساله ماهنامه، برای دانشجویان، طلاب و دانش آموزان با احتساب ۳۰درصد تخفیف، به مبلغ ۴۵/۰۰۰ ریال خواهد بود. برای استفاده از تخفیف، ارسال رونوشت کارت تحصیلی معتبر لازم است.

- حق اشتراک را به حساب جاری ۲۵۱۰۰۵۰۶۰ نزد بانک تجارت شعبه میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱ (قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت در سراسر کشور) به نام مؤسسه اطلاعات واریز و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک به آدرس تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، ساختمان مؤسسه اطلاعات، امور مشترکین، نشریه **Revue de Téhéran** ، ارسال نمایید.
- در صورت عدم دریافت نشریه تا ۱۵ روز پس از انتشار با تلفنهای ۲۹۹۹۳۴۷۱ یا ۲۹۹۹۳۴۷۲ بخش امور مشترکین تماس حاصل فرمایید.
- اشتراک تلفنی نیز امکان‌پذیر است.



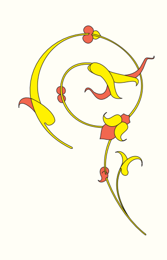
Y a-t-il d'autre récompense pour le bien que le bien ?

Saint Coran 55/39.



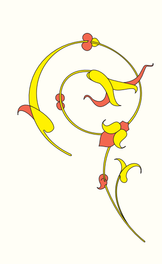
هل جزاءُ الإحسان الا الإحسان

قران کریم



Frères humains qui après nous vivez,
N'ayez les coeurs contre nous endurcis,
Car, si pitié de nous pauvres avez,
Dieu en aura plus tôt de vous mercis.

François Villons



Est-ce preuve d'intimité
La missive à l'aimée
L'aile du papillon brûlant
Voilà là l'intimité

Saeb Tabrizi



به دوست نامه نوشتن شعار بیگانه است   به شمع نامه پروانه بال پروانه است

صائب تبریزی



Diffusions des programmes télévisés de la chaîne SAHAR et radiophonique IRIB en langue française:

Télévision:

De 5h à 6:30h (GMT) et de 22:30h à 24h (GMT) sur Hotbird, 13° E, fréquence 12437 MHz en polarisation horizontale.
Symbol rate: 27500, FEC: ¾
Diffusion en direct des émissions sur internet: live.irib.ir
Téléfax: 009821- 22053602
Téléphone: 009821-22162861

Radio:

De 10h à 11h et de 22h00 à 23h00 (heure locale), fréquence 100.7 MHz. De 6h30 à 7h30, fréquences 13.710 kHz et 15.430 kHz pour l'Europe occidentale et l'Afrique du Nord.
De 18h30 à 19h30 (GMT), fréquences 15.085 kHz, 9.905 kHz, 7.540 kHz pour l'Europe et 13.755 kHz pour l'Afrique centrale et occidentale.

www.irib.ir/worldservice/frenchradio

frenchradio@irib.ir

LA REVUE DE

TEHERAN

Découverte et redécouverte de l'Iran

